GILLES CÔTÉ

L'étrange réalité de Paul

Roman de Science-fiction

Fondation littéraire Fleur de Lys
L'étrange réalité de Paul
GILLES CÔTÉ

L'étrange réalité de Paul

Roman de Science-fiction

Fondation littéraire Fleur de Lys
Édité par la Fondation littéraire Fleur de Lys, organisme à but non lucratif, éditeur libraire francophone en ligne sur Internet.

Adresse électronique : contact@manuscritdepot.com

Site Internet : http://manuscritdepot.com/

Tous droits réservés. Toute reproduction de ce livre, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit, est interdite sans l’autorisation écrite de l’auteur. Tous droits de traduction et d’adaptation, en totalité ou en partie, réservés pour tous les pays. La reproduction d’un extrait quelconque de ce livre, par quelque moyen que ce soit, tant électronique que mécanique, et en particulier par photocopie et par microfilm, est interdite sans l’autorisation écrite de l’auteur.

Disponible en version numérique et papier.


© Copyright 2010 Gilles Côté

Dépôt légal – 1er trimestre 2010
   Bibliothèque et archives nationales du Québec
   Bibliothèque et archives nationales du Canada

Imprimé à la demande au Québec.
À ma mère

Puisqu’elle m’a donné la vie
et permit d’écrire ce livre.
Remerciements particuliers

À mon épouse Sylvie pour son encouragement et son travail de correction.

Ainsi qu’à mes correctrices : Francine, Nicole, Marianne et Julie. Merci pour leur patience.
Les gyrophares, les sirènes, tout ce monde, tout ce bruit.

— Mais où suis-je donc ?
— Ne bougez pas monsieur, on vous sort de là.

L’auto est inclinée sur le côté, mais rien ne semble abîmé.

— Je suis demeuré ici depuis combien de temps ?
— Ça fait trois jours qu’on vous cherche. C’est votre conjointe qui a signalé votre disparition.

nom ?... et ainsi de suite pendant un bon quart d’heure. Devant les réponses confuses de Paul, l’ambulancier décide de le transporter à l’hôpital.

Dans la chambre qu’on lui a assignée pour observation, l’accidenté reprend lentement ses esprits.

— Bonjour M. Dubé, vous sentez-vous un peu mieux ?

Le répondant, un mètre soixante-quinze, cheveux brun clair et grisonnants, yeux bruns, deux cent douze livres, dans la cinquantaine, acquiesce.

— Oui docteur, je reviens un peu dans le monde. Avez-vous trouvé quelque chose qui cloche chez moi ?

— À vrai dire, non, sauf deux légères brûlures à la base du cou. Et ce que je trouve surprenant, vous n’êtes pas déshydraté après trois jours dans ce fossé. Avez-vous des souvenirs de ce qui est arrivé ?

Paul creuse sa mémoire, mais rien ne vient. Claire apparaît dans la chambre. Elle est presque en pleurs. Il y a à peine une heure qu’elle sait qu’on a retrouvé son mari.

— Paul, mon doux, qu’est-ce qui t’est arrivé ?
Maintenant, elle est en pleurs et sert très fort dans ses bras son partenaire de vie, le bombardant de questions. Âgée d’une cinquantaine d’années elle aussi et mariée avec Paul depuis 29 ans, Claire ne gère pas très bien ses émotions. Depuis trois jours, elle en a supporté plus qu’elle ne le pouvait.

— Bonjour madame.

Elle vient juste de remarquer la présence du Docteur Lavallée.

— Bonjour Docteur. Il n'a rien de grave, mon Paul ?
— Non madame. Nous allons juste le garder en observation pour la nuit et si tout va bien, demain il pourra sortir. Maintenant, il faut le laisser se reposer.

Claire consent et, après un baiser sur la joue de Paul, elle quitte la chambre.

L'étrange réalité de Paul

— Oui M. Dubé ?
— Est-ce que je pourrais avoir une aspirine ? J’ai mal à la tête.
— Je vérifie avec le médecin et je vous reviens tout de suite.

À peine quelques minutes plus tard, le docteur arrive auprès de Paul.

— L’infirmière m’a dit que vous aviez mal à la tête ?
— Oui un peu et je n’arrive pas à me reposer.
— Demain matin, nous vous ferons passer un scanner. En attendant, je vais vous donner quelque chose pour vous détendre.

Paul avale le médicament et s’endort. À son réveil, un septuagénaire occupe le lit d’à côté.

— Bonjour, je m’appelle Paul.
— Moi c’est Léo, pierres au rein, et vous, sans être indiscret ?

Paul allait lui répondre lorsqu’on vient le chercher pour son examen.

— À tantôt.

Et il part pour le scanner. Il y a plusieurs personnes dans la salle.

— Bonjour Paul.
Chapitre 1

— Bonjour Docteur Lavallée. Il y a beaucoup de monde pour moi.
— Ce sont des stagiaires, ils observent, si ça ne vous dérange pas.
— Pas du tout.
— Merci, on commence.

Les images se succèdent sur l’écran à un bon rythme. À l’une d’elles, le médecin fronce les sourcils.

— Dites donc, Paul, avez-vous déjà eu une opération à la tête ?
— C’est la première fois que je suis hospitalisé.
— Ah bon, ce n’est rien, probablement l’écran.

Le reste de la journée se déroule simplement : retour à la chambre, dîner léger, une visite de Claire en après-midi, une petite jasette avec Léo son compagnon de chambre, souper, puis dodo. Aux abords de minuit, Paul se réveille. Il ressent une grande soif. Le somnifère reçu au coucher le laisse léthargique. Qu’il semble loin, ce verre d’eau. Il le fixe, tout endormi, puis se convainc qu’il n’a pas le courage de se lever pour aller le chercher. Un effort, se dit-il, puis soudain l’impossible arrive. Le verre se rapproche seul, sur la table de nuit, à portée de main. L’hospitalisé le saisit et en boit la moitié. Il a l’impression que c’est lui qui a rapproché ce verre et en même temps, son cerveau lui dit que c’est
impossible. Bon, je ferais mieux de me rendormir, se dit-il.

Au même instant, du côté de la face cachée de la lune.

— Tu es bien sûr que tu n’as pas endommagé la barrure ?
— J’ai fait attention comme tu me l’as dit.
— Bon, de toute façon, on doit retourner chez nous.

Léo se réveille le premier, vers six heures. Il regarde dormir son compagnon de chambre, tout en se remémorant la conversation de la veille. Étrange, cet accident. Paul lui avait dit qu’il était resté trois jours dans son auto, dans un fossé, ne se rappelant rien. Il est perdu dans ses pensées lorsque Paul se réveille.

— Bonjour Léo.
— Bonjour Paul, vous avez bien dormi ?
— Oui, je me sens beaucoup mieux ce matin. Vous allez me trouver un peu drôle, mais j’ai eu une vision de mon cerveau comme s’il était un lavabo.
— Un lavabo ?
— Oui, un lavabo plein d’eau de vaisselle, auquel on vient de rajouter un liquide pour le déboucher, mais qui, au lieu de laisser des traces de gras en se vidant, laisse la partie libre super brillante.
Chapitre 1

Léo se demande si son compagnon aurait plus de séquelles qu’il ne le pense.

— Vos pierres se désagrègent, les ultrasons font effet.

Le médecin de Léo continue en lui disant qu’il aura probablement son congé dans deux jours si tout va bien. Après le petit déjeuner, on vient chercher M. Dupras pour un dernier traitement. Seul dans la chambre, Paul se sent mieux que la veille. Une sensation de bien-être et d’extase s’est emparée de lui. Il ne se souvient toujours pas de ce qui lui est arrivé, mais ça n’a pas d’importance. Il attend la visite du docteur Lavallée d’une minute à l’autre et espère avoir son congé.

— Bon matin.
— Bon matin à vous aussi.
— Je peux vous examiner si vous n’avez pas d’objection ?

Paul fait signe de la tête et le médecin commence son examen. Après avoir pris sa température, vérifié son pouls et sa tension artérielle, il demande à Paul d’enlever le haut de sa jaquette.

— Je vais regarder vos brûlures dans le cou.

Le médecin approche sa main pour tâter la légère blessure. Au toucher, tout semble normal. Cependant Paul sursaute.
— Je vous ai fait mal ?
— Non Docteur, j’ai eu une vision lorsque vous avez touché les brûlures.
— Ah bon. Et quel genre de vision ?
— Je ne sais pas trop, c’est flou.
— Il se peut que votre amnésie cause ces hallucinations. Ça devrait disparaître avec le temps. Par contre, je vous repose la question. Vous êtes sûr de n’avoir jamais eu d’intervention chirurgicale au cerveau ?
— Sûr Docteur. Il y a quelque chose qui cloche ?
— Non, pas vraiment. Notre tomodensitomètre date de plusieurs années et quelquefois, il nous joue des tours.
— Votre quoi ?
— Merci Docteur, je me sens beaucoup mieux aujourd’hui.

Après le départ du médecin, Paul s’empare du téléphone et compose son numéro.

— Bonjour Minou, t’as bien dormi ?
— Paul ! Toi, tu vas bien ?
— Je vais tellement bien que si tu n’es pas à l’hôpital d’ici une heure pour venir me chercher, je me lance par la fenêtre.
— Grand fou, j’arrive et on se contera ça à la maison.

— Dis donc Micho, je ne voudrais pas t’embêter avec ça, mais avant de passer à la vitesse stellaire, tu es bien sûr que tu n’as pas touché à la barrure ?
— Bien oui, je suis sûr.

Faris n’est pas rassuré. Depuis le temps qu’il voyage avec Micho, il le connaît bien. Son insouciance a toujours été sa marque de commerce. Bah, se dit-il, il faut faire confiance. Il sait que si Micho a fait une erreur, les cinq univers peuvent en souffrir.

— Tu es prêt pour Éxna, notre bonne vieille planète ?
— Oui, je passe à la vitesse stellaire.

Planté devant la porte, Paul attend. Léo arrive enfin.

— Je t’attendais. Je veux te saluer avant mon départ et vérifier si c’est bien à Val-David que tu demeures ?
— Léo Dupras, c’est dans l’annuaire. Et j’aimerais ça avoir de tes nouvelles.
— Bien sûr, répond Paul.
L’étrange réalité de Paul


— À bientôt, peut-être.
— Oui, c’est ça, à bientôt.

Paul se dirige vers la sortie en marchant. Ce n’est pas l’envie de courir qui lui manque. Enfin dehors, il reprend ses esprits. Que signifie tout ça ? La vision, les ressentis, le verre qui bouge tout seul. Je suis dû pour des vacances, se dit-il.

Une Honda Civic se stationne près de l’entrée. Claire en descend. Elle n’a pas vu Paul qui l’attend.

— Je suis ici.
— Paul, que je suis contente de te voir! Vite, embarque, on s’en va chez nous.

La demeure Dubé-Labonté, un joli cottage blanc, avec une toiture en tôle noire, des jalousies et une bordure rouge, lui apparaît très accueillante. L’acquisition avait été faite au début de leur mariage. C’est le père de Claire, M. Labonté, qui leur avait prêté les sous pour l’achat, à l’époque.

Paul ne voit pas tout de suite sa fille Véronique qui l’attend avec ses trois enfants; Alexandre, neuf ans, Noémie, sept ans, et Mélissa, un an. Il y a aussi Mathieu, le mari de Véronique, Vincent, le deuxième enfant de Paul, et sa conjointe, Amélie. Il ne s’attendait pas à un tel accueil et sent monter quelques larmes.
— Pour une surprise, c’est une réussite. La dernière fois que l’on s’est retrouvé tous ensemble, c’est à Noël.
— Tu aurais peut-être aimé mieux te reposer ?
— Mais pas du tout, je me sens en pleine forme et heureux d’avoir tout mon monde autour de moi.


— Tu es sûr que tu vas bien, Papa ?
— Bien sûr que je vais bien.

Sa fille ainée a toujours été pour Paul une fierté. Elle est belle, une bonne mère, une bonne épouse et a trouvé le temps d’écrire un livre. Mais ce qui rend Paul si fier d’elle, c’est la grande bonté et la générosité de Véronique.

— Papa, est-ce que tu te rappelles ce qui est arrivé ?

Paul connaît la réponse. C’est non.
L’étrange réalité de Paul

— Non ma chouette, mais le docteur m’a dit que ça me reviendrait.

Au même moment, Vincent, qui joue au soccer avec les enfants, envoie le ballon sur Paul par accident. Paul le saisit, se lève et dit à sa fille.

— Tu vas voir si je suis en forme.

Il botte le ballon. Celui-ci prend de la hauteur, virevolte, traverse le terrain, puis celui du voisin et atterrit dans la piscine du troisième voisin, à environ cent mètres de son lieu de départ. Bouche bée, les spectateurs de cet événement n’en croient pas leurs yeux. Claire, qui en fait partie, ne sait quoi en penser. Mathieu, l’esprit scientifique du groupe, trouve facilement l’explication :

— Il a dû y avoir une bourrasque soudaine qui a emporté le ballon à cette distance.

L’explication de Mathieu satisfait tout le monde. La fête se termine, et tous doivent retourner à leur petit bonheur, beaucoup moins inquiets qu’à leur arrivée.

— Grosse journée, tu dois être heureux d’aller au lit ?
— Oui. Demain je vais appeler mon patron pour lui donner de mes nouvelles et lui dire que le médecin m’a mis en congé de maladie pour deux semaines. Et je pense que je vais prendre une ou deux semaines de vacances avec ça.
— Tu fais bien, bonne nuit.
— Bonne nuit.

Cinq heures du matin, deux œufs grésillent dans la poêle, accompagnés de quatre tranches de bacon. Paul, énergiquement, introduit deux tranches de pain dans le grille-pain. Son café commence à infuser et il se sent bien. Matinal de nature, c’est le moment de la journée qu’il préfère. Alerte et efficace, c’est dans une harmonie de chef d’orchestre que le bacon, les œufs, les rôties et le café aboutissent tous ensemble sur la table de la cuisine. Normalement, c’est l’instant que choisit Paul pour écouter les infos à la radio ou à la télé.


« Je suis malade après tout. Malade de quoi ? Ah oui, amnésique. Trois jours vides. Je trouverai bien ce qui est arrivé pendant ces trois jours. »

Une autre magnifique journée. Le soleil apparaît rond et jaunâtre. Paul décide de boire son deuxième café à l’extérieur, laissant ses notes dans
la maison. Assis confortablement, quelques souvenirs lui reviennent : sa conversation avec son compagnon de chambre d’hôpital, le lavabo qui se vide et qui laisse un bout de surface brillante. Paul frissonne. Il se rappelle le rêve qu’il vient de faire : un lavabo presque vide, de l’eau de vaisselle sale au fond, et cet éblouissement. Quel rapport avec ses trois jours manquants ?

« Bon, pense à autre chose. »

Il regarde sa montre, 6h30.

« J’ai le temps d’aller chercher le journal avant que Claire se lève. Une petite marche, ce sera le début de mon régime. »

De retour avec l’édition du jour, Paul commence à la parcourir, sachant qu’il lui reste une bonne demi-heure avant le réveil de Claire. Il lit les grands titres, puis quelques articles qui parlent du prix du papier qui est en baisse depuis que la Chine fait partie des partenaires économiques. Comme il avait rapporté aussi le journal local, il y jette un coup d’œil. En page trois, on peut y lire qu’hier est décédé un de nos citoyens reconnus pour ses publications sur les phénomènes inexpliqués. Le service aura lieu vendredi matin à l’église de Val-David. Paul s’arrête un moment, puis continue sa lecture avec appréhension. Léo Dupras laisse dans le deuil son épouse Lise et ses enfants Marie, Yolande et Pierre. Paul fige. Il se revoit serrant la
Chapitre 1

main de Léo et se remémore cette étrange sensation qui l’avait envahi à ce moment.

— Chéri, tu as oublié tes lunettes. Ce n’est pas pratique pour lire.

Paul n’avait pas entendu Claire se lever.

— Bonjour, je rentre à l’intérieur de toute façon.

« Je viens de lire pendant une demi-heure sans lunettes, j’avais pressenti la mort de Léo, j’ai attiré un verre d’eau vers moi par la pensée et botté un ballon à cent mètres. Je dois absolument prendre du temps pour moi aujourd’hui. »

— Un ou deux cafés ?
— Deux, j’en prendrai un en route.

Paul s’affaire devant la cafetière.

« Je crois que je vais en préparer trois, j’en ai besoin d’un autre. »

— Tu pars à quelle heure ?
— Tu as hâte de te débarrasser de moi ? Je blague, je quitte dans vingt minutes, je dois prendre Christine.

Paul, soulagé, prépare les cafés. Il a hâte de se retrouver seul.
— Tu commences de bonne heure ?
— Nous avons un séminaire à Laval aujourd’hui.
— Je m’occupe du souper.
— Tu peux me préparer mon café pour la route ?


Enfin seul, il hésite à exécuter sa liste. Faire une sieste ou une randonnée pédestre ? La sieste l’emporte, quoique ce ne soit pas dans ses habitudes. Étendu sur le lit, mi-conscient, au bord du sommeil, Paul ressent une décharge électrique indolore lui traverser le cerveau. Une décharge reconstructivante. Assis sur son lit, la tête entre les deux mains, il se questionne à nouveau sur ce qui lui arrive. Une idée lui vient.

« Je vais aller voir la femme de Léo. Je ne sais pas pourquoi, mais je dois commencer quelque part. »

Il reprend le journal local. La dépouille sera exposée au salon Vannier mercredi matin à compter de 10h00.

« Bon, c’est décidé, demain j’irai au salon funéraire. »

Paul reprend sa liste.
Chapitre 1

« Ah oui! Appeler Roger. »

Il signale le numéro à son travail.

— Compagnie de Papier La Chute bonjour.
— Roger Tremblay, s'il vous plait.
— Un instant, s'il vous plait.

Un déclic et quelques secondes plus tard :

— Bureau de Roger Tremblay.
— Manon, c’est Paul. Ça va ?
— C’est plutôt à moi de vous poser la question. On était très inquiet à votre sujet.
— Ça va, rien de grave, je vous raconterai à mon retour. Roger est là ?
— Non, il est parti pour deux jours, mais il m’a laissé une note, au cas où vous appelleriez. C’est simple : prendre tout le temps qu’il vous faut.
— Merci Manon. Je vais prendre deux semaines de maladie puis un autre deux semaines de vacances. S’il y a une urgence, dites-lui de me téléphoner chez moi. Vous lui faites le message ?
— Bien sûr, et faites attention à vous.

L'étrange réalité de Paul

Ensuite, se dit-il. Il ne reste sur sa liste que le dîner et le souper.

« Le dîner; comme je suis seul, j’irai au restaurant. »

Un autre crochet.

« Le souper; si je dégelais des poitrines de poulet, accompagnées de légumes et de riz ? Ce sera parfait. »

Dernier crochet. Paul se sent mieux. Il est dix heures, deux bonnes heures avant le dîner.

Après la décongélation des poitrines et une douche, il enfile un jeans, un coton ouaté et des espadrilles. Il n’a pas souvent l’occasion de s’habiller ainsi et il en retire une certaine satisfaction.

« Je vais marcher jusqu’au centre-ville. »

Deux kilomètres et demi sépare sa résidence du centre. En route, il essaie de nouveau de faire le point. Il se remémore les événements bizarres depuis deux jours, sans trouver d’explication. Déjà au centre d’achats! Il n’a pas vu la route, perdu dans ses pensées. Paul regarde sa montre, il a mis vingt minutes pour parcourir le trajet qui lui en prend d’habitude quarante. Il se dit qu’il n’en est plus à un phénomène près. Au bureau de poste, il aperçoit son garagiste.
— Philippe!
— M. Dubé, ça va ?
— Oui Philippe. Je voudrais savoir si c’est toi qui as remorqué mon auto chez moi ?
— Oui, c’est moi, mais j’ai fait une inspection rapide au garage avant de la transporter chez vous. Je crois que vous avez pris un rendez-vous pour la semaine prochaine ?
— Oui, mardi.
— O.K., faites-moi penser de vous parler de quelque chose de curieux que j’ai remarqué lorsque votre auto a été remorquée.
— De quoi s’agit-il ?
— Je ne sais pas au juste. C’est que votre auto aurait dû être beaucoup plus endommagée qu’elle ne l’était. Je vous en reparlerai mardi.

Bon, se dit Paul, encore une surprise. Au restaurant, assis confortablement à une table près d’une fenêtre, Paul feuille le menu. Ses côtes levées habituelles ne lui disent rien. Il regarde la page des salades.

— Bonjour Monsieur, vous avez choisi ?
— Une salade au poulet et un Seven-Up diète.

Les mots sont sortis de sa bouche presque involontairement. Voilà autre chose; son subconscient commande pour lui maintenant, d’autant plus qu’il vient de lire le menu sans lunettes.
— Bien mangé ? Voulez-vous un dessert et un bon café ?
— Non merci, je prendrais un thé vert si vous en avez.
— Bien sûr.

Un thé, ça doit bien faire dix ans qu’il n’en a pas bu, et vert en plus. Sa belle-mère lui en servait à l’occasion avant qu’elle ne décède. Elle lui disait que c’était bon pour son cœur.

Le chemin du retour à la maison se fait d’un pas alerte et encore en vingt minutes.

« Cette fois, je fais ma sieste. »

Sans plus attendre, il s’installe dans son lit et s’endort.

Le lavabo est vide, une lumière intense l’imprègne.

« Je suis moi, non la lumière est moi, non je rêve, non c’est moi. »

Paul se réveille. Il se souvient de son rêve, mais n’arrive pas à l’interpréter.

« Un lavabo brillant, non plutôt éclatant. Qu’est-ce que cela peut bien vouloir signifier ? Par contre, je me sens toujours bien, pas comme après un cauchemar. »
Chapitre 1

Il a une envie soudaine de revoir l’endroit où on l’a retrouvé. Arrivé sur les lieux, Paul peine à reconnaître l’emplacement où il a passé trois jours. Finalement, il y arrive. Assis sur une roche, tout près d’où reposait son auto, Paul ne comprend pas. Comment a-t-il pu se retrouver à cet endroit avec sa voiture ?

« Philippe, le garagiste, avait raison. L’auto aurait dû être en bien pire état. L’accès à cet endroit est impraticable pour un véhicule. Il a dû travailler fort et avoir beaucoup d’imagination pour la sortir de là. Bon, si j’allais préparer le souper. »

Faris et Micho assistent à un séminaire au vieil édifice de la ville.

— Regarde, Micho, le vieil écran qui annonce notre séminaire, il est en nanotechnologie. Une vraie antiquité, on n’en voit plus.

Le séminaire porte sur les dangers que les explorateurs courent durant leur voyage.

— Mes amis, comme vous le savez, nous n’insisterons jamais assez sur la responsabilité que vous devez assumer lors de vos expériences dans les autres univers. Souvenez-vous de la destruction du sixième univers.

Nos deux voyageurs connaissent bien ces dangers.
Suite à la réunion, le patron des deux voyageurs accorde à Faris et Micho des vacances bien méritées.

— Qu’est-ce que tu fais durant tes vacances ?
— Je reste sur Éxna, je vais me reposer. Ensuite, je verrai. Tu sais, à quatre cent trente-six ans, je peux me permettre ça. Toi, vas-tu sur une des lunes, au bord d’un lac ?
— Oui, même si je suis ton cadet de quatre-vingts ans, j’aime errer de temps en temps. On se revoit dans un mois. Repose-toi, tu as l’air fatigué.

Faris n’a pas seulement l’air fatigué : en effet il est malade et décède deux jours après cette conversation.

Assis sur la véranda du chalet, Micho, qui ignore le décès de Faris, met un peu d’ordre dans ses constats de voyages.

Bon, se dit-il, il me manque une clef sur les dix boîtes qui représentent mes dernières expéditions. Je dois l’avoir égarée dans l’aéronef ou perdue ailleurs entre deux transferts. Mieux vaut ne pas en parler, je vais avoir un blâme de la Fédération.

La situation passe aux calandres grecques et Micho, un peu la tête en l’air, oublie l’incident.

— Bonjour chéri, tu n’embrasses pas ta femme d’amour ?
Chapitre 1

— Allô, je ne t’ai pas entendu arriver.
— Tu as eu mon message sur le répondeur ?
— Non, je n’ai pas regardé.
— Je te demandais si Christine pouvait souper ici. Ton cellulaire était fermé.

Paul aime bien Christine, l’amie de Claire.

— Pas de problème, j’en prépare pour trois. En attendant, tu peux servir les apéritifs pour toi et Christine ?

Confortablement assis, les trois comparses discutent à bâtons rompus, jusqu’au moment où ils abordent l’accident de Paul. Claire anime la conversation et raconte sa déclaration de disparition, les étranges questions que les policiers lui posaient, ses moments de découragement et enfin, la découverte de Paul. Christine questionne Paul, mais celui-ci demeure vague dans ses répliques. D’ailleurs, il n’a pas de réponses à ces questions. L’amie de Claire les quitte de bonne heure; sa journée l’a épuisée.

— Si on montait se coucher ?
— Tout de suite ?
— Oui, tu ne t’es pas ennuyé de mon beau corps durant ces trois jours ? À moins que tu aies été voir ailleurs ?

Claire rit de sa blague, et le couple monte se coucher.
— Wow, Paul, tu as retrouvé tes vingt ans, en tout cas, ta vigueur!

Ils ont fait l’amour comme au début de leur mariage, et c’est épuisés mais euphoriques qu’ils se préparent à dormir.

Le téléphone sonne : c’est Véronique qui veut des nouvelles de son père. Claire, qui a répondu, rassure sa fille. Elle lui explique qu’elle n’a pas à s’en faire, son père va très bien. Elle a des arguments pour étayer son discours. Après avoir raccroché, nos deux acolytes se couchent et tombent du sommeil du juste.
Paul s’affaire de nouveau devant la cafetière. Il ne peut que constater qu’il est en grande forme. Claire doit se lever bientôt.

Il repense à ce matin, il s’était réveillé vers quatre heures trente, après avoir fait le même rêve, à quelques détails près. Cette fois-ci, il n’y avait que le lavabo, ou du moins un objet qui lui ressemblait. Un entonnoir, c’est ça, s’était dit Paul, un entonnoir. Il était lisse, doré et d’un éclat tellement éblouissant. Toujours étendu dans son lit, il réfléchissait au sens de cette manifestation, quand brusquement tout semble s’éclaircir. C’est à l’intérieur de mon cerveau que ce phénomène se produit. Puis sortant de ses pensées…

— Ça sent bon, tu as fait du café ?

Paul verse le liquide noir et chaud dans la tasse préférée de Claire, une tasse promotionnelle qu’elle avait reçue d’une amie qui travaille pour un
L'étrange réalité de Paul

grand fabricant de jouets. Elle représente le chat Félix en train de boire du café dans une tasse marquée d’une souris.

— Merci chéri, comment vas-tu ce matin ?
— Je me sens en pleine forme, je pète le feu.
— Heureuse de te voir en si bonne forme.
Tu fais quoi de ta journée ?

Paul répond qu’il pensait se reposer, omettant volontairement de lui parler de son intention de se rendre au salon funéraire. La discussion continue sur le nouveau chum de Christine. Claire quitte la maison à 8h15.

Assis dans sa Chrysler 300 blanche, Paul se questionne sur la façon d’aborder la conversation avec Madame Dupras.

« Bah, je trouverai bien. »

Il conduit lentement sur la route provinciale, évitant de prendre l’autoroute. Tout en repensant à sa situation, il jette un coup d’œil dans son rétroviseur. L’instant d’un éclair, il se retrouve à la fameuse soirée de sa disparition. Il se range rapidement sur le côté de la route. Il a des chaleurs.

« C’est ça, deux lumières éblouissantes. Elles m’ont suivi un instant, puis… le trou noir. »

Incapable de se rappeler, Paul reprend la route. Le début d’un puzzle s’installe.
Chapitre 2

Une odeur d’œillet, des tapis de couleurs sobres, de la tapisserie cartonnée : décidément, tous les salons funéraires se ressemblent, pense Paul. Dans ce dédale de pièces, Paul cherche son ex-compagnon de chambre. Enfin, à l’entrée de l’une d’elles se trouve une plaque. Elle est en faux bois, avec des lettres en or. On peut y lire : « salle Léo Dupras ». Une appréhension s’empare de Paul. Il envisage la fuite, se demandant ce qu’il vient faire ici.

— Bonjour, je suis Yolande, la fille de Léo.

Paul, en habit bleu foncé, cravate sobre, répond.

— Vous devez être M. Dubé. Ma mère m’a dit qu’il se pourrait que vous veniez au salon.

Paul ressent un léger malaise. Comment avait-elle pu savoir, alors que lui ne savait même pas ce qu’il était venu y faire ?

— Venez, je vais vous présenter ma mère. Maman, M. Dubé.
— Mes condoléances, madame.
— Merci.

Assise dans un fauteuil roulant, Lise Dupras le regarde. Il émane d’elle une dignité que Paul n’arrive pas à saisir.
— Mon mari m’avait prévenue que vous viendriez à son enterrement. Il m’a dit qu’il savait qu’il allait mourir très rapidement, et m’a laissé cette enveloppe pour vous. C’est tout ce qu’il m’a dit à votre sujet. Vous saviez qu’il s’intéressait aux phénomènes paranormaux ? Il était même une sommité dans son domaine.

— Oui madame, mais je le connaissais à peine. Acceptez encore mes sympathies, et si j’ai besoin de vous revoir, me donnez-vous la permission de vous téléphoner ?

— C’est Marie qui suit les traces de son père, et je crois que c’est elle qui pourra vous éclairer si vous avez des questions. La voilà justement.


C’est la saison préférée de Paul et aujourd’hui il est comblé. 22 degrés, un magnifique soleil, une très légère brise qui caresse le visage. Ni trop chaud, ni trop froid. Confortablement assis dans une chaise de parterre, l’enveloppe dans la main, il plonge dans cette plénitude qui l’enchanté pleinement. Son cerveau s’est arrêté, ou du moins fonctionne au ralenti. Il en a un grand besoin. À peine dix minutes dans cet état, et il a fait le plein d’énergie. Parlant d’énergie, je crois que je n’en ai
Chapitre 2


Mon cher Paul, lorsque tu liras cette lettre, ce sera en septembre ou en mai. Je t’explique.

La lettre contient deux feuilles comme Paul l’avait deviné.

Si ma perception est bonne, je vais mourir dans quelques heures, une journée au mieux.

Paul regarde la date, 4 septembre, la journée où il est sorti de l’hôpital.

Lorsque tu m’as serré la main, à ton départ de l’hôpital, je n’ai rien senti de tel de toute mon existence. Tu n’ignores pas que j’ai passé une partie de ma vie à étudier les phénomènes bizarres, inexpliqués, insolites et autres. Ce que tu possèdes comme don, je n’ai jamais vu ça. Tu m’as fait voir ma mort tellement clairement. Je ne croyais pas que ça pouvait exister. J’avais lu des récits qui racontaient des faits semblables, mais le vivre, c’est stupéfiant. Je n’ai malheureusement pas d’explication à te donner, et comme le temps me manque, j’aimerais que tu rencontres ma fille Marie. Elle pourra t’aider. Je te souhaite de faire bon usage de ce que tu possèdes comme pouvoir.

Et c’est signé Léo Dupras.
L'étrange réalité de Paul

La première feuille se termine ici. Sur la deuxième, il y a des symboles dessinés à la main, que Paul ne connaît pas. « Décidément, ma vie se complique depuis cet accident. »

Une auto klaxonne. Paul se retourne, c’est Vincent avec son ami Luc.

— Salut, qu’est-ce que vous faites ici ?
— Salut papa, je voulais t’emprunter ta barre de force. Nous ne sommes pas capables d’enlever la roue de la tente-roulotte que Luc nous prête pour nos vacances.
— Et où est-elle ?
— Chez Luc.

Luc demeure à trois pâtés de maisons. Paul propose d’aller voir la fameuse tente-roulotte. Arrivé chez Luc, tout ce beau monde se dirige vers celle-ci.

— C’est cette roue-là, le problème ?

Paul s’approche, regarde l’écrou grippé. Il prend l’outil fourni avec la tente-roulotte pour changer la roue en cas de crevaison, l’installe sur l’écrou puis d’une seule main, le dévisse facilement.
— Vous n’avez pas forcé fort, les jeunes !

Vincent et Luc regardent Paul et se regardent par la suite. Ils pensent tous les deux la même chose. Comment a-t-il fait ? Luc, de ses deux mètres deux et cent dix kilos, s’adresse ainsi à Paul.
— Monsieur Dubé, je vous dis que cet écrou était vraiment grippé.
— Tu sais ce que dit Mathieu mon gendre, il y a toujours une explication à tout.

Mais Paul, en lui-même, n’est plus sûr de rien.

— Bon, je retourne à la maison et si votre besoin en homme fort se répète, n’hésitez pas à venir me chercher.

De nouveau assis dans sa chaise, Paul examine les dessins. Il y a trois groupes distincts. Le premier représente ou ressemble à deux paires de cornes de taureau. Le deuxième s’apparente à une tour qui soutient les lignes électriques à haut voltage. Et l’on voit dans le dernier groupe six ronds, côté à côté, sauf qu’il y en a un qui semble en très mauvais état. Décidément les devinettes, c’est trop pour moi. Il rentre dans la maison, s’assied devant l’ordinateur, s’ouvre une page Word vierge et commence à écrire.

Micho apprit le décès de Faris qu’à son retour de vacances. Quatre-vingt-deux ans qu’ils parcouraient ensemble les univers, les galaxies, visitaient toutes ces planètes habitées d’humanoïdes. Incontestablement, il va lui manquer. Assis dans la salle d’attente de son patron, il appréhende de savoir qui sera son nouveau coéquipier.
L'étrange réalité de Paul

— Entre, Micho.

Son patron le regarde dans les yeux. Il lui demande s’il est prêt pour continuer ses explorations. Micho lui confirme que oui. Il y a une troisième personne dans le bureau.

— Micho, je te présente Mina, ta nouvelle partenaire.

Après lui avoir expliqué que Mina venait juste de terminer ses études et qu’elle n’attendait que l’occasion d’être jumelée à un explorateur d’expérience, le patron de Micho regarde Mina et lui dit :

— Vous avez comme partenaire un des meilleurs pilotes inter-univers. Tout ce que je vous demande, c’est de le surveiller durant les manipulations humanoïdes. Il est comme tout bon savant, un peu distrait.

Micho repense à sa clé égarée et se dit qu’il n’a jamais si bien dit.

— Je vous ai inscrit tous les deux pour une présentation des dangers de la manipulation d’humanoides. Micho, ça te fera du bien, un petit rafraîchissement et toi Mina, tu vas pouvoir entendre un des plus grands spécialistes sur la question.
Chapitre 2


Paul s’arrête. Le curseur clignote, mais les événements ne s’écrivent plus. Paul ressent une grande fatigue, et c’est en peinant qu’il se dirige dans sa chambre. Aussitôt étendu sur le lit, il tombe dans un profond sommeil. Les images se bousculent dans son rêve. Entonnoir, lavabo, eau sale, et cet éblouissement qui n’en finit plus. Paul aimerait bien voir derrière cet éclat. Soudainement, sans avertissement, plus rien. Plus de cette brillance. Paul, dans son rêve, s’efforce d’interpréter ces images. La solution est là. Mais comme dans un cauchemar, il n’arrive pas à bien saisir le sens et chaque fois qu’il est sur le point d’y arriver, sa vision disparaît.

Puis, dans un état de sérénité presque absolue, la vision se concrétise. Deux personnes ou plutôt des êtres qui nous ressemblent, s’affairent autour d’un autre être qui semble humain. Plein d’instruments remplissent la salle. Paul essaie de se rapprocher encore un peu.

Le réveil fut brutal. Tout en sueur, il s’assoit dans son lit. « Je dois y retourner. » L’instant d’après, dans sa Chrysler, Paul se dirige vers les lieux de l’accident. Je vais en avoir le cœur net, se dit-il. Arrivé sur place, il dévale la pente qui mène là où on a retrouvé son auto. Puis il s’installe sur une grosse roche.
Cinq minutes s’écoulent, puis dix, quinze, et soudain Paul regarde le ciel et se dit : « merde, j’ai été enlevé par des extraterrestres ». Il avait bien lu quelques livres sur le sujet et regardé des émissions à la télé, mais sans jamais y croire vraiment. Bon Dieu, Bon Dieu, se répète-t-il.

Deux jours plus tard, assis sur un banc au fond de l’église, Paul assiste au service religieux de Léo. Son regard croise celui de Marie à la sortie de l’office. La petite boîte prend la direction d’une limousine noire, le porteur la dépose sur les genoux d’une femme assise derrière. Paul reconnaît Lise, l’épouse de Léo. Une main se pose sur son épaule.

— Bonjour Paul, vous permettez que je vous appelle Paul ?
— Bien sûr, Marie.

Le contact est facile.

— Suivez-moi, il y a une place dans mon auto.

Paul s’exécute. Il est un peu perdu depuis deux jours. Il n’a parlé à personne du fait qu’il commence à retrouver la mémoire. Après la mise en terre des cendres de Léo, Marie accoste Paul à l’écart et lui demande s’il avait besoin d’elle.

— Oui Marie, j’ai plusieurs énigmes non résolues et j’aimerais avoir votre avis.
—— On est vendredi et avec le décès de mon père, j’ai perdu la notion du temps. Donnez-moi un coup de fil la semaine prochaine.
—— Je ne voudrais pas abuser.
—— Non, mon père m’a demandé avant de décéder de vous apporter toute l’aide que je peux. Il m’a dit que vous me contacteriez, soit maintenant ou au mois de mai. Savez-vous pourquoi ?
—— Non, pas du tout.

Marie et Paul conclurent de discuter de tout ça la semaine prochaine. Elle accompagne Paul à son auto et ils se quittent.

Paul s’installe dans sa Chrysler, positionne le levier de vitesse sur le D et conduit lentement jusque chez lui. Arrivé à la maison, une autre grande fatigue s’empare de lui, et c’est la direction du lit qui l’emporte.

Cette fois-ci, ni de rêve, ni de cauchemar. Paul se réveille une petite heure plus tard. Sa première sensation en est une de grand bien-être, mais aussi d’angoisse. Sentiments partagés et difficiles à gérer, Paul oscille entre la béatitude et l’étourdissement. Par ailleurs, Claire commence à penser que son mari s’engage vers une dépression. Depuis deux jours, elle le trouve lunatique, distant, et même un peu excentrique, ce qui ne ressemble pas à son Paul.

L’heure du souper arrive, se dit Paul, et Claire reviendra bientôt du travail. Il sait qu’il a besoin d’espace pour réfléchir à tout ce fourbi. Il n’a parlé à personne de son enlèvement jusqu’ici et préfère se taire pour le moment. Une idée lui vient.
L'étrange réalité de Paul

Il saisit le téléphone et compose le numéro de son ami Rolland.

— Rolland, c’est Paul, comment vas-tu ?
— Moi ça va, mais toi ? J’allais justement te téléphoner.
— Ça va mieux, mais j’aurais une faveur à te demander. Est-ce que tu me prêterais ton chalet, disons pour une à deux semaines ?
— Bien sûr, je l’ai même préparé pour l’hiver. Il y a du bois en masse, tu pourras te faire des feux à ta guise. Tu penses y aller seul ou avec Claire ?
— Non, seul. J’ai besoin de récupérer.
— O.K., prends tout le temps qu’il te faut. Je quitte pour la Floride la semaine prochaine. Je vais voir pour une roulotte et me reposer. Je ne reviens pas avant un mois. Tu peux passer prendre les clefs en fin de semaine ?
— Oui, si tu es sûr que ça ne te dérange pas.
— Pas du tout, je vais t’attendre. Peux-tu juste me passer un coup de fil avant de venir ?

Rolland et Paul, amis d’enfance, ont toujours gardé le contact même si leurs carrières les ont éloignés. Rolland, homme d’affaires averti et célibataire, a préféré profiter de ses millions étant jeune. Il dit que les accumuler ne lui procure plus autant de plaisir, mais les dépenser, ça lui va. Il a quand même gardé des goûts modestes.

— On se revoit en fin de semaine et merci encore.
Il reste à Paul deux autres coups de fil à donner. Un pour remettre son rendez-vous à la clinique, et l’autre pour annuler celui du garage.

Claire arrive.

— Il y a quelqu’un ici pour accueillir une jolie dame ?
— Je suis dans le bureau devant l’ordi, j’arrive.

Lorsque Claire vit Paul, elle perçut un changement.

— Tu as meilleure mine. Ta journée s’est bien déroulée ?
— Oui, mais je me suis rendu compte que j’avais besoin de faire le point, et je me suis arrangé pour avoir le chalet de Rolland.
— Tu veux y aller seul ?
— Oui, si tu n’y vois pas d’inconvénient.
— Pas du tout, d’autant plus que j’ai beaucoup de boulot ces temps-ci.

Le souper se déroule sans tension. Claire, rassurée par la décision de Paul, y voit une action positive, et Paul envisage cette retraite fermée avec beaucoup d’espoir.

— Tu pars quand pour le chalet ?
— Je vais chercher les clefs demain et je pense partir lundi matin, après un déjeuner avec la plus merveilleuse des femmes.
L'étrange réalité de Paul

— Bye mon amour et bonne retraite.

Un baiser suit les paroles de Claire qui quitte pour le boulot. Paul a préparé ses bagages la veille, mais ce matin, il a l’impression d’oublier quelque chose. Le téléphone sonne, Paul répond. C’est Marie qui lui explique qu’ils ne pourront se voir cette semaine, elle doit partir à Boston pour plusieurs jours, une urgence. Paul la rassure, lui explique ses nouveaux projets et ils promettent de se contacter à son retour. Il vient de régler ce qui le tracassait, le rendez-vous qu’il avait oublié. Il part l’esprit en paix.

Deux heures et demie de route séparent la demeure de Paul vers son lieu de méditation. « Que vais-je bien découvrir là-bas ? Quel secret est caché en moi ? » Puis Paul laisse ses pensées vagabonder sur une musique de Schubert. Le trajet lui semble court. Face au chalet, le temps s’arrête. Il le regarde comme si cet endroit allait changer sa vie.

La bâtisse de deux étages, que Rolland a fait construire il y a sept ans, est un chalet de style suisse. L’extérieur en bois teint foncé, garni d’une toiture bleu royal, le même bleu des fenêtres et des pourtours des galeries. Il y en a une qui fait face au magnifique lac Bleuté et qui permet une vue à vous couper le souffle.

Paul se remémore la première fois qu’il est venu ici. Il avait été impressionné par tout ce bois. Rolland lui avait expliqué que l’entrepreneur qui lui avait construit ce chalet coupait son bois lui-même, le débitait, et le séchait avant de s’en servir pour la construction. Partout, il y avait de l’épinette séchée.
Dans la charpente, les murs intérieurs et extérieurs, le plafond, les planchers et même dans la salle de bain.

À l’intérieur, des meubles sobres, un poêle à bois dans la cuisine et un foyer en pierre encouragent au calme et à la méditation. Les murs au bois naturel clair, ainsi que les planchers d’un ton à peine plus foncé apaisent le tout. C’est dans cette ambiance que Paul commence sa retraite fermée, comme à l’époque de ses années de collège, soit trois jours de prières et de méditation. Les religieux, qui lui enseignaient, disaient de bien profiter de ces jours de réflexions. C’est ce que Paul se promit de faire.

— Mes chers confrères, comme vous le savez probablement, et pour ceux qui ne le savent pas, aujourd’hui je vais vous entretenir sur les méfaits des mauvaises manipulations humanoïdes. Je sais que certains prennent ces conférences à la légère, prétendant qu’après trente-deux années d’études, les avertissements sont de trop. Je vous dis que non. Vous avez tous étudié la destruction du sixième univers, et avez appris qu’une mauvaise manipulation effectuée par des voyageurs en est la cause. La majorité d’entre vous a parcouru presque tous les univers connus, exception bien sûr du troisième, et pratiqué plusieurs interventions sur différentes races d’humanoïdes. Mon rappel ici sera simple. Si la destruction du sixième univers s’est produite, c’est que quelqu’un comme vous qui avait assisté à une conférence et avait les oreilles
bouchées, a commis l’irréparable. Vous êtes au courant aussi que tout humanoïde originaire du troisième univers ne devrait jamais être manipulé. Cette consigne date de quelques mois et a été écrite pour éviter la répétition du grand malheur qui a frappé le sixième univers. Je sais qu’il y a eu de rares exceptions avant cette consigne, mais maintenant c’est formellement interdit.

Micho se tortille sur sa chaise. Il lui est arrivé à deux occasions de manipuler des humanoïdes originaires du troisième univers. Même que durant son dernier voyage avec Faris, il en a manipulé un dans la seule galaxie du deuxième univers, dont la vie émane du troisième univers. Mina regarde Micho. À ses yeux, elle a de la chance de l’avoir comme partenaire de travail. L’avenir lui réserve des surprises.

Ses bagages défaits, Paul réalise qu’il doit faire des achats s’il veut manger. Il a remis le courant et le son de la pompe qui lui fournit l’eau confirme sa réussite. Cela fait partie des quelques instructions que Rolland lui a données en lui remettant les clefs. Le chalet ayant repris vie, Paul part pour l’épicerie. Le village est à trois kilomètres. Bon, se dit-il, aussi bien commencer par ça. Il saute dans sa voiture et s’engage dans le chemin de terre qui le mènera à destination. La population locale compte à peu près 500 habitants, mais durant la saison estivale, elle s’élève jusqu’à 3000.
Le commerce, qui ressemble plus à un gros dépanneur, est situé au centre du village, à côté de l’église et de l’hôtel central. Un garage avec pompes à essence et un restaurant complètent la rue principale. Paul se gare devant l’épicerie. Comme il est l’heure de dîner, il décide de manger au restaurant. La marche n’est pas bien longue pour y arriver.

— Bonjour Monsieur, c’est pour dîner ?

Paul répond oui, et la serveuse lui dit qu’il a le choix des tables, sauf celle du coin qui est toujours réservée à un habitué. Assis sur une chaise de bois, devant un menu recouvert de plastique et une table décorée d’une nappe à carreaux rouges et blancs, Paul hésite entre le poulet frit, le hamburger steak, et le spaghetti. Le spécial du jour, quiche au jambon, accompagné d’une soupe riz et poulet et d’un dessert au choix, laisse Paul perplexe.

— Vous avez choisi ?
— Oui, un hamburger steak bien cuit et patate pillée.

La salle commence à se remplir. Il y a quelques travailleurs, chemises couleur « nappe » et jeans. Il y a aussi deux dames âgées qui discutent âprement, un petit groupe qui semble être des employés de la mairie, et un couple dans la cinquantaine. La table réservée est encore libre. Paul se sent épié. C’est qu’à ce temps de l’année, les touristes se font rarissimes.
La porte s’ouvre à nouveau et un grand monsieur élégant, mais d’une autre époque, s’assoit à la table réservée. Deux jeunes adultes le suivent et prennent la table d’à côté. Ils sont bruyants et semblent de passage. Leur attitude avec la serveuse le prouve bien. Ils sont impolis, et rient de bon cœur du trou où ils se trouvent, selon leur dire. Le grand monsieur à la table réservée les apostrophe, leur disant de bien vouloir respecter l’endroit qui leur sert de gîte, et qui veut bien les nourrir. Un des deux délinquants, qui n’aime pas l’intervention du vieil homme, se lève et sort un couteau de la poche de son veston de cuir en menaçant l’intervenant.

— Dis donc le vieux, de quoi tu te mêles ?

Décidément, ils détonnent encore plus dans ce restaurant de campagne. Le vieux monsieur semble mal. Il ne s’attendait pas à une telle menace dans son village. Les clients aussi sont nerveux. Ce qui fut encore plus surprenant, c’est de voir Paul se lever calmement, s’approcher des deux individus, les enjoignant de quitter le restaurant immédiatement. Il les regarde directement dans les yeux. Quelle ne fut pas sa surprise de voir nos deux voyous quitter les lieux dans la seconde, sans aucune réplique de leur part. Paul sort de sa transe, il vient encore de vivre un événement spécial, surtout qu’il ne se souvient pas la dernière fois qu’il ait eu à prouver sa force devant des adversaires. À mettre avec le lot des événements inexpliqués.

— Puis-je vous inviter à ma table ?
Chapitre 2

Le grand monsieur venait de lancer l’invitation.

— Merci, ce sera avec joie.
— Jean-Pierre de Ladurantaigne.
— Paul Dubé.

Une ferme poignée de main clôt ces présentations. Paul observe le vieux monsieur assis en face de lui. Difficile à cerner. D’une autre époque, ses vêtements qui se veulent très chics perdent leur vocation première, le temps et l’usure ayant réalisé leur œuvre. Digne et se tenant droit, il dégage une aristocratie certaine. Son regard est un peu vitreux, ses mains découvrant des taches brunes, et une couronne de cheveux blancs recouvre le haut du col de son veston.

— Monsieur Dubé, permettez-moi tout d’abord de vous remercier, en mon nom, et au nom de tous ceux qui sont ici ce midi.

Il a parlé assez fort pour qu’un murmure d’approbation se fasse entendre dans le restaurant. Paul se sent un peu gêné.

— Je ne sais pas si vous êtes connu comme lutteur, mais vous avez drôlement apeuré ces voyous.
Paul ne sait que répondre. Il ne peut comprendre ce qui est arrivé, encore bien moins l’expliquer à une autre personne. Comment détourner la conversation ?, se dit-il.

— Vous demeurez ici ?
— Oui, depuis fort longtemps.


— Donc, vous faites partie du paysage local.
— Vous avez bien raison. En effet, je participe aux activités de cette communauté depuis fort longtemps. J’y ai même convolé en justes noces et veillé à l’éducation de mes enfants. Maintenant, je vis seul, mon épouse m’ayant quittée pour un monde meilleur, il y a quelques années. Et mes enfants vivent dans de grandes villes.

Une salade au poulet et un hamburger steak firent leurs apparitions sur les carreaux rouges et blancs. La conversation se poursuit à bâtons rompus sur la région, les moustiques, la pêche au doré, le travail de Paul, et finit sur un rendez-vous possible au restaurant au cours de la semaine.
Chapitre 2

Paul ne fut pas fâché de se retrouver marchant vers l’épicerie. Ce dîner ne l’avait pas détendu, au contraire. Un autre événement s’était produit, suivi d’un pressentiment mêlé toujours à un malaise par rapport à cette conversation avec Jean-Pierre.

Les emplettes terminées, Paul regagne le chalet avec plaisir. Une sieste en après-midi complète les deux tiers de la journée. Ragaillardi par celle-ci, Paul se prépare deux crêpes au jambon et fromage, arrosées généreusement de sirop d’érable. Le temps chaud et ensoleillé lui permet de déguster ce festin à l’extérieur, sur la véranda en face du lac. Un magnifique coucher de soleil se prépare. Au mois de septembre, il plonge tôt le disque orange, entre les deux montagnes, avant d’étendre ses reflets sur une eau calme. C’est dans cette féerie, une tasse de thé à la main, que Paul laisse vagabonder ses pensées. Le décor aidant, il se voit couché sur une table. Non, c’est flottant au-dessus d’un récipient qu’il se trouve. Deux drôles de personnages tournent autour de lui. Il les écoute discuter ensemble, ou plutôt il peut lire dans leurs pensées. Les deux êtres communiquent par télépathie. C’est bien ça. Il est dans une transe hypnotique, mais entend tout.

— **Faris, tu me passes l’inhibiteur de pensées, je crois qu’il se réveille.**
Nos deux explorateurs n’en sont pas à leur premier humanoïde qu’ils manipulent. Mais celui-ci est issu du troisième univers et des précautions supplémentaires doivent être prises.

Paul se souvient maintenant de son enlèvement. Il se revoit dans cette pièce avec ces deux êtres. Il n’a pas peur, mais il est paralysé. Une des deux créatures tient dans sa main un objet ressemblant à une toute petite lampe de poche. Il se rapproche et la pointe au-dessus de la tête de Paul et un faisceau jaunâtre, semblable à un rayon laser, jailli de l’instrument. Paul sent un tunnel se former dans son cerveau. Une sensation d’extrême bien-être l’envahit, comme si tout devenait limpide et qu’il comprenait le sens de toute chose.

— Ta clef fonctionne bien ?
— Comme tu vois, il est ouvert maintenant.
— Tu n’oublieras pas de le refermer.

Au même moment, une alarme résonne. Faris quitte la pièce et va vérifier ce qui a déclenché ce branle-bas. Micho en profite pour soulager des besoins humanoïdes. C’est à ce moment qu’il a perdu la clef. Faris revient.

— C’est un radar. Ce peuple en possède d’archaïques en orbite et l’un d’eux est passé près de nous.
— De toute façon, j’ai terminé.
— Prêt pour la réanimation ?
— Oui, on le ramène sur sa planète.

L’humanoïde fut ramené dans son auto. Une erreur, un oubli s’était produit.

Un bruit de moteur le sort de sa torpeur. Une chaloupe se rapproche du chalet. Paul la regarde venir vers lui. La noirceur tombant rapidement, il la distingue à peine et se demande qui peut bien lui rendre visite. L’embarcation se fixe au quai. Paul reconnaît Jean-Pierre. Celui-ci se dirige vers le chalet d’un pas rapide et décidé, autant que son âge le lui permet.

— Monsieur Dubé, si c’est votre vrai nom, sachez que je nierai tout et que vous n’avez pas de preuve. Je suis un vieillard maintenant et je ne cherche que le repos et la tranquillité.

Paul, à peine sorti de sa méditation, ne comprend pas la signification de ces paroles.

— Jean-Pierre, pourquoi ces propos ?
— Vous le savez très bien.

Sur ce, monsieur de Ladurantaigne se retourne, remonte dans sa chaloupe et quitte le quai. Les minuscules feux de position s’éloignent.

Paul est encore sous l’effet du choc. L’obscurité s’installe avec la fraîcheur d’un soir de septembre, et il rentre à l’intérieur du chalet.

Pendant ce temps, à la maison, Claire est en conversation téléphonique.
L’étrange réalité de Paul

— Tu es certaine, maman, qu’il va bien ?
— Bien oui, je te l’ai dit, il avait repris des forces avant de partir pour le chalet, et a promis de m’appeler s’il ne se sent pas bien.
— Mais c’est pour son moral que je m’inquiète.
— Ne t’en fais pas, je vais te tenir au courant des événements.
— Bon O.K. Je m’en fais peut-être pour rien. Tu me rappelles, c’est sûr ?
— Oui, ma chouette.

Le foyer de pierres commence à répandre sa chaleur bienfaisante.

Confortablement assis dans un fauteuil de cuir noir, un verre de Grand Marnier posé sur une petite table basse près de lui, Paul s’efforce de faire un bilan de ses derniers jours. Aligner ces événements dans un ordre chronologique devient un exercice difficile. Il a pourtant une intelligence cartésienne et un raisonnement pragmatique, mais ça ne suffit pas.

Comme il avait promis de donner de ses nouvelles à Claire, et que ses réflexions n’aboutissent pas, il saisit le téléphone.

— Oui, allô ?
— Claire, c’est moi. Comment vas-tu ?
— Grand fou, tu es parti ce matin. Il ne s’est rien passé de spécial, si ce n’est que ta fille chérie s’inquiète. Mais dis-moi, toi, ça va ? Tu devais m’appeler si tu ne te sentais pas bien.
— Oui, je sais, un petit ennui de début de retraite. Mais entendre ta douce voix va me donner du courage pour la semaine.
— Tu es sûr que ça va ?
— Mais bien sûr, ne t’inquiète pas, je suis assis devant un feu de foyer avec un verre à la main.
— Seul, j’espère ?
— Ha, j’ai oublié les trois jeunes filles sur le divan.
— Moi aussi, je t’aime. On se voit la semaine prochaine, au début ou à la fin. Ça te va toujours ?

Paul regarde l’heure. La journée a été épuisante. « Une dernière gorgée de Grand Marnier et je vais me coucher. Demain, j’aurai les idées plus claires. »

Minuit dix, Paul se réveille en sueur. Il vient de faire un cauchemar. Il se trouvait au beau milieu d’un camp de concentration allemand. Des êtres décharnés, tout autour de lui, qui le supplient de leur rendre justice. Des bergers allemands qui jappent, des hommes en uniforme qui frappent à qui mieux mieux, et un officier au regard cruel, qui tire avec son pistolet sur tout ce qui bouge, mais qui ne réussit pas à atteindre quoi que ce soit. Il connaît cet officier. Dans son rêve, Paul recule et tombe dans
L'étrange réalité de Paul

une immense fosse commune remplie de cadavres osseux, qui dégage une odeur de putréfaction.

Trop de sirop sur les crêpes, se dit Paul assis dans son lit. Il se dirige en sueur dans la salle de bain, s’éponge le visage avec une débarbouillette d’eau froide, puis en fouillant dans la pharmacie, trouve des antiacides. Il en croque deux et retourne se coucher.

Deux heures trente, il se réveille à nouveau. Cette fois-ci, il grelotte. Il ne se souvient pas précisément de son rêve, mais l’associe avec son enlèvement. Curieusement, il n’est pas affecté à la suite de ses deux cauchemars. Il se questionne cependant sur leur signification, puis retourne se coucher de nouveau et dort jusqu’à sept heures trente.

Réveillé, reposé et en pleine forme, Paul est prêt pour la journée. L’appétit gagne son estomac. Il se dit que des œufs avec bacon et un bon café commencerait bien la journée.

En fouillant pour le café, il se rappelle qu’il a oublié d’en acheter la veille. Qu’à cela ne tienne, je vais en chercher au village, et pourquoi pas à pied, se dit-il. Paul enfile jeans, chandail à manches longues, veste en polar et casquette à l’effigie des Expos de Montréal, relique du passé. D’un bon pas, il met à peine une demi-heure pour parcourir les trois kilomètres. Arrivé au croisement de la rue Principale et de l’Église, il aperçoit une voiture de police. Une remorqueuse tire sa charge, une vieille Suberban. Il semble à Paul qu’il a déjà vu ce véhicule. L’épicerie n’ouvre que dans une demi-heure, ce sera donc au restaurant que Paul se
sustentera. La place est presque vide. Paul s’assoit et la serveuse, la même qu’hier, s’approche. Elle reconnaît son client.

— Bonjour, vous allez bien ce matin ?
— Oui merci, je vais bien et je suis affamé.
— Désirez-vous le menu ?
— Non, je vais prendre deux œufs, bacon et un café.
— Nous avons un spécial travailleur, si vous préférez.
— Bien, je vous fais confiance.
— Pain brun ou pain blanc ?
— Brun, merci.
— Je vous apporte votre café tout de suite.

La serveuse quitte la salle à manger. C’est à ce moment que Paul aperçoit les deux policiers à la table voisine. Un café seulement repose sur la table, et ils semblent terminer un rapport. D’autres personnes s’installent pour déjeuner. Paul écoute discrètement leurs discussions.

— Ils l’ont trouvé dans son véhicule.
— Tu en es sûr ?
— C’est ce que les enquêteurs m’ont dit lorsqu’ils m’ont rencontré.
— Tu ne sais pas pourquoi il se serait tué ?
— Non, mais il paraît qu’il a laissé une lettre.
L'étrange réalité de Paul

Paul se demande bien de qui ils parlent. Deux hommes, vestons, cravates, font leur entrée. L’un d’eux s’adresse aux policiers.

— Avez-vous terminé votre rapport ?
— Oui, sergent.

Les deux policiers en civil en prennent une copie et s’assoient à la table voisine de Paul.

— On déjeune, je n’ai pas eu le temps ce matin, avec ce suicide.
— Oui, moi aussi j’ai faim.
La serveuse s’approche et prend leur commande. Puis, s’adressant à un des policiers :

— C’est de ce monsieur dont je vous parlais tout à l’heure.

Les deux hommes se retournent vers Paul qui a entendu la serveuse le nommer.

— Bonjour, je me présente, sergent Monnette, et voici le sergent Paquette. Madame Proulx nous a dit que vous avez dîné avec monsieur de Ladurantaigne hier ?
— Oui, pourquoi? Il lui est arrivé quelque chose ?
— Est-ce qu’il est un de vos amis ?
— Non, je l’ai vu pour la première fois hier. Que lui est-il arrivé ?
— Il s’est suicidé cette nuit.
Chapitre 2

Paul en demeure bouche bée.

— Ça va, Monsieur ?
— Oui, juste un peu surpris. Je dois vous dire que je l’ai revu hier soir dans des circonstances bizarres.

Paul leur raconte la visite de Jean-Pierre et ses propos.

— Peut-on vous inviter à notre table, on aurait quelques questions à vous poser ?
— Bien sûr.

L’assiette de Paul arrive. Deux œufs, quatre tranches de bacon, trois saucisses, fèves aux lards, patates rôties, deux morceaux de tomate, et trois tranches de pain rôties envahissent le plat. Paul regarde la serveuse.

— Vous m’avez dit que vous étiez affamé.

Ses deux compagnons de table rient de bon cœur en regardant l’air découragé de Paul.
Tout en déjeunant, les policiers questionnent Paul.

— Connaissiez-vous le Mossad ?
— Non.
— Êtes-vous d’origine juive ?
— Non, québécois de souche. Mais pourquoi toutes ces questions ?
— Je vais vous expliquer.
Tout en finissant leurs déjeuners, les policiers lui expliquent qu’un voisin de monsieur Smicht avait entendu des coups de feu cette nuit. Paul en déduit que ce devait être le vrai nom de Jean-Pierre. Les premiers policiers arrivés sur les lieux firent le tour des maisons voisines du plaignant. Arrivés à la demeure de M. Smicht, celle de monsieur de Ladurantaigne, vous l’aviez deviné, ils virent que toutes les lumières de la maison étaient allumées, et que la vieille Suberban était garée d’une façon bizarre. À l’intérieur du véhicule se trouvait le corps de monsieur Smicht.

Paul questionne.

— Comment saviez-vous qu’il s’agissait de monsieur Smicht ?
— J’y arrive.

Donc, les policiers appelèrent les services requis, la brigade des homicides, et c’est en fouillant la maison que nous avons découvert une lettre. Dans celle-ci, il y avait la confession d’un ancien criminel nazi qui se disait repéré par le Mossad, les services secrets Israéliens, et qu’il préférait mourir ainsi, une balle de Luger dans la tête.

— C’est pour ça, les questions sur le Mossad et mes origines ?
— Oui, d’autant plus que vous venez de nous raconter sa visite de la veille. Il a dû vous prendre pour un de leurs agents. Voulez-vous que nous passions chez vous pour votre déposition ?
— Oui, bien sûr, si vous me ramenez en auto. Après le déjeuner que je viens de prendre, je ne pourrais pas revenir à pied.

Paul, qui a dû leur offrir du thé parce qu’il avait encore oublié le café, donna sa déposition aux policiers qui quittèrent le chalet immédiatement après.

L’estomac bien rempli, Paul regarde les centaines de petits ronds que la pluie dessine sur le lac. Il constate que de forcer les événements ne favorise pas la réflexion. Il décide donc de se prélasser dans un de ces magnifiques fauteuils de cuir qui font face au lac. Lentement, la somnolence le gagne. Dix minutes plus tard, semi-conscient, il se rappelle de nouveau; ils sont deux et discutent.

— Vois-tu Micho, à mon avis, c’est qu’on devrait arrêter ces expériences sur des humains, et les retourner sur Kastir avec leurs semblables, dans le troisième univers. On éviterait qu’il se produise un autre drame comme celui qui a détruit le sixième univers.

— Tu sais pourquoi ils ont produit ce programme ?

— Celui qui consiste à transporter la vie sur deux planètes dans cette galaxie du deuxième univers ?

— Oui ce programme-là. Même si les autorités leur ont forcé un peu la main, le but est de rendre ces espèces d’humanoides beaucoup moins belliqueux qu’ils ne le sont et de profiter de leurs incomparables pouvoirs.
— Oui, mais tu sais ce qui est arrivé au sixième univers. C’est le même genre d’expérience et ça s’est terminé par la destruction quasi complète de cet univers. Là aussi, l’appât de leurs extraordinaires pouvoirs a fait pencher la balance.

— Ici, ils ont pris des précautions. Ils surveillent leurs évolutions et à la moindre alerte, ils sont prêts à intervenir.

— Quand même, tu te vois pris à combattre ces humanoïdes ?

— Non pas vraiment, j’aime mieux la tranquillité de mon univers.

— Peut-être qu’avec les manipulations qu’ils ont faites, ça va donner des humains plus pondérés.

— Je l’espère. Dans quelques centaines d’années à peine, ces cobayes auront atteint un niveau de connaissance qui leur permettra de voyager hors d’ici, et avec leurs pouvoirs presque infinis, tu imagines ? Pour ceux du troisième univers, ils n’en sont qu’au stade de l’âge de pierre.

— Oui, mais eux aussi seront à surveiller.

— Bon, pour l’instant, occupons-nous de lui. Il doit être prêt pour la seconde manipulation.

Si je comprends bien, je suis un de leur cobaye, se dit Paul en ouvrant les yeux.

La pluie a cessé. Une légère brume s’élève du lac. Paul regarde l’heure. Presque treize heures. Il est resté un bon trois heures dans cet état de
veille. Un goût d’ail lui remonte dans la bouche. Il repense à cette conversation. Trop pragmatique pour continuer, il se lève et va chercher de quoi écrire. Il boit un verre d’eau pour se débarrasser de ce goût. Puis s’installe à la table, papier et crayon en main.

1- Enlèvement :
2- Pouvoirs et événements bizarres :
3- Comprendre :
4- Test :
5- Vérifier avec autre personne
6- Vérifier ma santé mentale

Paul se dit qu’il débutera avec ces éléments. Il se sent mieux, l’action le stimule et il a l’impression qu’il va trouver ce qu’il cherche. L’heure du dîner est passée. Même s’il ressent la faim, Paul n’ose s’aventurer dans l’élaboration d’un repas plantureux. Le spécial travailleur du déjeuner lui a fourni sa dose de calories pour la journée. Une salade et un yogourt feront l’affaire. Après ce léger repas, il reprend sa feuille de papier, la relit puis en prend plusieurs autres et il inscrit, en haut :

ENLÈVEMENT

Est-ce que je suis sûr d’avoir été enlevé ou est-ce mon imagination ?

Je n’ai jamais cru les personnes qui disent avoir été enlevées.
L'étrange réalité de Paul

J'ai toujours pensé qu’elles avaient un problème.

Par contre, je ne doute pas qu’il puisse y avoir de la vie sur d’autres planètes.

Pourquoi j’aurais imaginé ça ?

Est-ce que je vis un refoulement, ai-je besoin d’attention ?

Mes souvenirs sont bien nets, de plus en plus.

Paul change de feuille. Il répète le même exercice avec chaque thème. Certaines feuilles demeurent vierges pour le moment.

POUVOIRS ET ÉVÉNEMENTS BIZARRES

Verre d’eau à l’hôpital

Ballon botté très loin

Lire sans lunettes

Marche rapide

Performances sexuelles

Dévisser écrou de la tente-roulotte

Sensation de mort de Léo et Jean-Pierre
Chapitre 2

Faire fuir les voyous

COMPRENDRE

Je réalise que le but est de comprendre. Mais qu’est-ce que je dois comprendre ?

TEST

VÉRIFIER AUPRÈS D’AUTRES PERSONNES

Véronique

Mes amis

Claire

Ou attendre ???

VÉRIFIER MA SANTÉ MENTALE

Comment et auprès de qui ?

Rendu à la feuille : test, Paul regarde sa tasse de thé et se dit en riant : « si je peux la faire bouger, je cours à l’urgence de l’hôpital le plus proche ». Mais plus il la fixe, plus il se sent mal. Sans avertissement, la tasse franchit la moitié de la table. Paul en a des frissons de la tête aux pieds. C’est trop pour le moment. L’évidence est incontournable. Laissant ses feuilles de côté, il se dirige dans le
salon et s’assoit dans un fauteuil. Même s’il ne peut nier les faits, les assimiler devient pénible. « Bon, la température est plus clémente et l’aller-retour à l’épicerie me fera du bien. »

— Bonjour, je ne trouve pas le café.
— Instantané ?
— Non, pour la cafetière.
— La rangée deux, au bout, en bas.
— Merci.

L’épicerie est presque vide. Même après la marche de trois kilomètres, Paul ne peut se détendre. Arrivé à la caisse pour payer son achat, il demande à la caissière;

— Vous connaissiez monsieur de Ladurantaigne ?
— Oui, il venait toutes les semaines faire ses emplettes, mais n’était pas très bavard.
— Ah bon. Combien je vous dois ?

Après avoir payé son achat, Paul reprend le chemin du chalet. En passant devant le garage, il aperçoit la Suberban de Monsieur de Ladurantaigne. Une force l’attire vers le véhicule. La cour du garage est presque vide, il s’approche et à quelques pieds du véhicule, une brusque décharge le transperce de part en part. Paul plie les genoux et tombe par terre. Au même moment, des images d’horreur de camps de concentration, semblables à son cauchemar, défilent dans sa tête.
Chapitre 2

— Ça va, Monsieur ?

Paul reprend ses esprits. Il est à genoux près de l’auto.

— Oui, ça va, c’est probablement la vue du sang qui m’a troublé.
— Pas croyable ce qui est arrivé. Vous êtes au courant ?
— Oui, les policiers m’ont rencontré ce matin, et m’ont fait un compte-rendu.

Paul se relève, remercie le garagiste, et reprend le chemin du retour. La route est en terre battue, et de chaque côté il y a des arbres. Une maison à l’occasion agrémenté la randonnée. À mi-parcours, Paul perçoit encore un goût d’ail qui lui remonte dans la bouche. Quelques pas plus loin, une autre décharge le transperce à nouveau et devant la force foudroyante de celle-ci, il tombe encore par terre. Il est étendu dans le fossé, seul, pris dans un tourbillon incontrôlable. L’attaque n’a duré que quelques minutes, mais fut révélatrice. Il reprend le chemin, mais ses pensées s’éclaircissent à chaque pas. Le lavabo et l’éclat brillant qu’il en restait, l’entonnoir, les souvenirs de son enlèvement et des conversations de ses ravisseurs, ses facultés spéciales, bref tout ce qui lui est arrivé depuis une semaine prennent un sens maintenant. Il a hâte d’arriver au chalet pour synthétiser toutes ces révélations.
L'étrange réalité de Paul

Un léger glouglou provient de la cafetière. Les gouttes noirâtres tombent une à une pour former dans le silex le liquide bien mérité que Paul a préparé.

Il reprend sa feuille à l’en-tête «Comprendre» et y ajoute des notes.

Je comprends maintenant que je suis en train de me transformer, à cause d’une erreur de ces visiteurs qui m’ont enlevé.

Je vois à l’intérieur de mon cerveau un tunnel qui se remplit de connexions à une vitesse foudroyante.

De là doivent venir mes pouvoirs.

Bientôt l’heure du souper. Le café aidant, Paul se sent stimulé. L’appétit lui est revenu. Son déjeuner oublié, il est enclin à se préparer un spaghetti. Il mange de bon cœur, mais une portion raisonnable. De nouveau, un Grand Marnier complète le repas. Il fait déjà noir à l’extérieur et Paul ne peut s’empêcher de penser aux événements de la veille qui se sont déroulés vers la même heure. Le reste de la soirée est consacré à la télévision. « Avec tout ce qui m’arrive, une bonne nuit de sommeil sera la bienvenue. »

Rien ne perturba son sommeil. Devant le miroir de la salle de bain, Paul regarde les traces que dessine son rasoir dans la crème à barbe et il s’imagine sur les pentes de ski. Au fur et à mesure que les lames enlèvent la mousse, il se voit au
printemps. Bon, se dit-il, c’est trop d’imagination devant une routine comme celle-ci. Rêver en se rasant n’est pas dans ses habitudes. Il se concentre plutôt sur ce qu’il va manger pour son déjeuner. Un sourire apparaît sur ses lèvres : le spécial travailleur. Non, plus jamais! Deux rôties, un morceau de fromage et un fruit feront l’affaire, sans oublier le café. S’affairant à préparer ce repas, Paul a l’impression de revivre ses années de collège. La grande forme, pense-t-il.

Le déjeuner terminé, il décide de régler un petit détail qui l’intrigue. La veille avant de se coucher, après sa douche, il crut remarquer, en se regardant nu dans le miroir, qu’il avait perdu du poids. Il doit bien y avoir une balance ici. Il fait le tour de la maison, puis finit par en dénicher une dans une garde-robe. Il embarque sur l’objet et constate qu’il indique 194 livres. Elle est sûrement désajustée, se dit-il, et la remet à sa place. Ça fait dix ans qu’il engraisse d’une livre par an et sa dernière pesée indiquait 212 livres.

Ce détail réglé et comme il pleut à l’extérieur, Paul reprend ses feuilles. À celle qui est écrit : test, il hésite. Est-ce vraiment le temps ? Un petit, se dit-il. La tasse, non c’est déjà fait. Le foyer. Comme les sorciers de ses films de jeunesse qui allumaient un feu d’un simple claquement de doigts. Paul se moque de lui-même. C’est beau les pouvoirs, mais son intelligence cartésienne prend le dessus. Il a bien lu quelques livres sur l’ésotérisme, l’occultisme, les phénomènes inexpliqués, mais son scepticisme l’a emporté. Tout de même, il se décide. De la table de cuisine, il regarde le foyer. Il
L'étrange réalité de Paul

y avait déposé des bûches la veille avant de se coucher, mais le feu s’était éteint durant son sommeil. Il en reste deux, à peine noircies. Les mêmes manifestations reviennent : il se sent mal, le goût d’ail, un petit frisson, puis les bûches s’embrasent, dégageant une belle flamme bleutée. Cette fois-ci, il demeure stoïque. Puis un frisson le parcourt de part en part.

Il regarde ses feuilles étalées sur la table. Elles représentent l’analyse, la syntaxe, la structure, la seule manière de rassembler ses idées. Les décortiquer dans leur plus simple élément, et les reconstruire pour en comprendre le sens. Mais là, fixant de loin le feu qui crépite dans le foyer, plus rien de ce qu’il connaîtrait ou croyait connaître ne rejoint sa réalité.

Un léger tintement averti Micho qu’il a des visiteurs.

— Entrez, Messieurs.
— Bonjour Micho, nous sommes venus pour une inspection stellaire.

Ce qui veut dire que le nom de Micho, aléatoirement sorti d’une liste contenant les noms de tous les voyageurs intergalactiques et inter-univers, a été choisi pour cette démarche. Un des deux inspecteurs s’adresse ainsi :

— Je vois sur mon rapport que vous devez posséder dix boîtes qui, depuis notre dernière rencontre, n’ont pas été inspectées.
Chapitre 2

Un peu hébété, Micho fait des efforts pour se rappeler l’endroit où il a entreposé ses boîtes.

— Oui, je me souviens, la case 19-35647.00.
— Bon, allons-y.

Arrivés à l’entrepôt, les contrôleurs prennent les colis et les transportent à leur bureau.

— Bien, nous allons examiner vos originaux, et nous vous contacterons lorsque nous aurons terminé.

Micho les salua et retourna vaquer à ses occupations, oubliant cette inspection surprise.

Hésitant entre un extrême bien-être et un malaise certain, Paul décide de ne rien faire pour l’instant, ce qui l’a bien servi depuis le début de cette aventure. Un C.D. de James Last trouvé dans la collection de Rolland remplit le salon d’une paisible ambiance. Toujours assis face au lac, Paul se laisse aller vers cette moiteur qui l’enveloppe.

Une petite fringale le réveille. Il est presque midi. Quel jour sommes-nous ?, pense Paul. Il se passe quelques minutes avant qu’il trouve la réponse. Mercredi midi, troisième jour de retraite, et de plus en plus mêlé. Il se demande à qui il pourrait bien raconter son histoire, ou à qui ne pas la raconter. De toute façon, personne ne le croirait. Paul conclut de garder ces événements secrets pour
L’étrange réalité de Paul

le moment, le temps qu’il absorbe et contrôle mieux ces manifestations.

La solitude lui pèse. À trente kilomètres du village, il y a une petite ville. Bon pour un dîner, pense Paul. La Chrysler franchit la distance en vingt minutes à peine. Et c’est assis à une table d’une pizzeria, plus détendu, un journal en main, que se retrouve Paul. « J’espère que leur spécial n’a rien à voir avec un certain déjeuner. » Un léger sourire se dessine au coin de ses lèvres. Le repas fut correct et Paul décide de marcher un peu pour la digestion.


— C’est Marcel !, s’exclame un intervenant.
— Il n’a pas l’air fort. Toi au chandail bleu, appellerais-tu les secours ?
— C’est déjà fait, réplique une dame en fermant son cellulaire.
Chapitre 2

Paul se sent bizarre. Il ose se rapprocher un peu. Les ambulanciers et les policiers arrivent en même temps.

— Est-ce que quelqu’un le connaît ?
— C’est Marcel, Monsieur l’Ambulancier. Son nom de famille, Dumais, je crois. C’est un itinérant, il vit un peu partout.

Un autre badaud confirme le nom.

— Tu as des signes vitaux ?
— À peine. Pouls presque imperceptible, il respire difficilement.

Pendant la discussion des secouristes, le blessé lève la tête sans avertissement et fixe au loin. Son regard est radieux et une grande plénitude semble s’être emparée de lui. Suivant son regard, les personnes présentes se retournent toutes dans la même direction. Il y a un homme qui regarde Marcel avec une intensité à vous donner des frissons. Le temps se fige un court moment, puis, dans un dernier râlement, Marcel s’éteint.

— Je n’ai plus de pouls, on va le perdre.

Les manœuvres terminées, les gens se retournent de nouveau pour voir cet homme au regard céleste. Il a disparu. Plusieurs témoins se questionnent. Paul regarde la foule, hébété. « On dirait qu’ils ne me voient pas. » Il se trouve coincé dans une dimension qu’il ne connaîtrait pas et ne
contrôle pas encore. Le temps est figé pour Paul, mais une demi-heure plus tard, graduellement, il émerge dans l’espace qu’il connaît. Il est seul sur le coin de la rue où a eu lieu l’accident. Lentement, d’un pas mal assuré, il rejoint sa voiture. Assis derrière le volant, il se sent de nouveau complètement dépassé par ce qui arrive. Le retour fut nébuleux, mais Paul parvient quand même au chalet en un seul morceau. En ce milieu d’après-midi, il s’effondre dans un fauteuil, l’air hagard, déboussolé, complètement vidé. Il tombe dans un profond sommeil.

Mina en profite pour mettre de l’ordre dans les derniers cours qu’elle a suivis à l’université. Depuis que Micho est sous enquête, aucune mission ne leur a été confiée. Et comme ça prend un minimum de trois mois pour en préparer une, Mina s’est dit qu’elle pourrait s’inscrire à un cours pour perfectionner ses connaissances. En feuilletant la liste, elle en aperçoit un qui se définit comme suit : cours du deuxième cycle sur la manipulation des humanoïdes. Elle s’inscrit.

— Tout au long de ce cours, vous apprendrez les dernières méthodes de manipulation, mais surtout ses dangers. Depuis la dernière consigne qui interdit toute manipulation, nous avons fait un pas vers une certaine sécurité. Si nous continuons à vous former, c’est que nous devons avoir en tout temps des
voyageurs qualifiés, au cas où nous devrions réparer des erreurs.

Mina, très attentive, prend des notes.

— Aujourd’hui, nous allons discuter des conséquences que peut causer une mauvaise manipulation. Est-ce que quelqu’un parmi vous a une idée de ce que je veux dire ?

Une main timide se lève.

— Oui, Monsieur Buros, vous voulez nous expliquer ?
— Merci. Je vais vous dire ce que mon compagnon m’a appris. Il paraît que ces humains du troisième univers sont en apparence semblables à nous, mais possèdent un noyau au centre du cerveau, qui une fois développé, leur donne des pouvoirs spéciaux. Mon compagnon m’a dit aussi que si en les manipulant on commettait une erreur, les conséquences peuvent être dangereuses.

— Vous avez raison, Monsieur Buros, mais les conséquences ne sont pas dangereuses, elles sont catastrophiques. Ouvrez bien vos oreilles. Il y a plusieurs centaines d’années, un chercheur du quatrième univers découvrit le sixième univers. Les habitants de cet univers ne possédaient pas un degré d’évolution très avancé. Alors, il décida de pratiquer des expériences sur cette race d’humanoides. Même si
leurs comportements belliqueux étaient visibles, rien ne laissait paraître le chamboulement qui s’en est suivi. Une mauvaise manipulation due à l’ignorance, à l’époque, conduisit à la destruction de cet univers au complet. En effet, ce noyau tant convoité nous est encore aujourd’hui pratiquement inconnu. Nous n’avons aucun point de comparaison qui pourrait nous mettre sur une piste. Ce noyau est tellement puissant qu’un seul de ces humanoïdes pourrait détruire notre planète seulement par la pensée.

Ce qui s’est produit dans le sixième univers, c’est qu’au moins deux humanoïdes ont été laissés à eux-mêmes, pour observation, après leur avoir manipulé le cerveau. La vitesse à laquelle leurs fabuleux pouvoirs se sont développés a pris de court tous les chercheurs du quatrième univers. Heureusement que le passage entre le sixième et les autres univers connus est resté fermé assez longtemps pour empêcher la fin de nos univers connus. Vous savez comment se développe un univers. Et bien, c’est le développement du troisième univers qui a bloqué tous les passages. Le malheur, c’est que quelques spécimens du sixième univers se sont retrouvés dans le troisième. Heureusement, la Confédération a pu intervenir à temps et les manipuler pour les empêcher de se servir de leurs pouvoirs. Vous me suivez ?

Plusieurs prennent des notes. Une main se lève.
— Ma question, Monsieur le professeur, est : pourquoi a-t-on repris les manipulations durant un certain temps ?
— À mon avis, ça n’aurait jamais dû se faire, mais l’appât des immenses pouvoirs de ces humanoïdes en a décidé autrement. Maintenant c’est terminé. Les seules manipulations que vous aurez à faire dans le futur seront pour détruire les humanoïdes qui montreront des signes de pouvoirs spéciaux. D’ailleurs, une des deux planètes du deuxième univers où l’on pratiquait des manipulations a été détruite. Il ne reste que 190HU26, que ses habitants nomment Terre, où on retrouve de ces humanoïdes à l’extérieur du troisième univers.

Mina écoutait attentivement les données du professeur. Une question lui trotte dans la tête.

— Monsieur ?
— Oui, Madame ?
— Comment contrôlons-nous les planètes du troisième univers, car si je comprends bien, la fédération a exporté des spécimens sur deux planètes du deuxième univers pour des expériences contrôlées, mais ceux qui sont dans le troisième univers, comment les encadrer ?
— Bonne question, Mina. C’est bien Mina, votre nom ? Bien, il y a très peu de planètes habitées dans le troisième univers. À la suite d’un inventaire complet, nous en avons dénombré à peine une dizaine. Leur niveau
d’évolution en est au stade de l’âge de pierre. Le seul danger demeure la planète Terre du deuxième univers, pour le moment. Leur évolution a atteint le degré 1, ce qui est encore très primitif, mais des équipes de la fédération les surveillent en permanence. En résumé, des humanoïdes issus du sixième univers qui possèdent des noyaux se sont retrouvés, on ne sait trop comment, dans le troisième univers. De là, l’exportation de ces spécimens sur deux planètes du deuxième univers. Bon, ce sera tout pour aujourd’hui. Merci de votre attention.

Dix heures du soir, l’intérieur du chalet est plongé dans la noirceur. Paul ouvre les yeux. Seule une pâle lueur, provenant des lumières extérieures, lui permet de se diriger vers l’interrupteur du plafonnier. L’éclairage l’éblouit. Il a la bouche pâteuse et encore un léger goût d’ail. Désorienté et perdu dans le temps, il se prend un verre d’eau.

Il émerge lentement, se rappelant où il se trouve et ce qui est arrivé dans la journée. La faim le tenaille. Paul regarde l’heure, il a dormi sept heures. « Bon, me nourrir. Ensuite, je serai plus intelligent. » Un sandwich aux tomates, bacon et salade, accompagné d’un bout de fromage Cheddar, et un coca comme boisson le sustente suffisamment pour ce soir. Pendant la confection du repas, Paul retrouve ses capacités intellectuelles.

Le lac semble couvert d’un édredon noir. À cette saison, peu de lumières se reflètent dans l’eau. Devant ce spectacle, il avale la dernière bouchée de son sandwich. Son besoin comblé, il revoit les
événements de la journée, mais cette fois-ci, il ne se questionne pas. Il connaît les faits, du moins si sa théorie de l’enlèvement est réelle. Et il n’en doute pas. Les conversations entendues durant cet enlèvement sont vraies et il a une bonne idée de ce qui lui arrive. Malgré ses sept heures de sommeil, Paul ressent une attirance certaine vers le lit. En passant devant la chambre d’ami, Paul ne peut s’empêcher de sortir le pèse-personne de la garde-robe. 186 livres. Cette fois, il croit l’instrument.

Jeudi matin, Paul se sent prêt à courir des kilomètres, à voler, ou encore mieux, à marcher sur l’eau. Il vient de terminer son déjeuner et il a un café à la main lorsque le téléphone sonne. Il se demande si l’appel est pour lui ou pour Rolland. Il décroche.

— Allô papa, ça va bien ?
— Oui ma chouette, ça va. Mais qui t’a donné le numéro de téléphone du chalet ? Même ta mère ne le connaît pas.
— Je me suis permis de le demander à la sœur de Monsieur Gladu. Je lui ai dit qu’il y avait urgence, et elle me l’a donné.
— Bon, de toute façon, je suis content de te parler.
— Est-ce que ta mémoire te revient ?

Paul ne sait que lui répondre. Savoir si sa mémoire lui est revenue, il n’en doutait pas un instant, mais devant la question, il répond.
— Pas beaucoup, des petites bribes, mais c’est vague.

Ce pieux mensonge renforce sa décision de ne rien dire pour l’instant.

— Ne t’en fais pas, ça va te revenir.
— Je vois que je m’inquiète pour rien, encore. Je m’excuse de t’avoir dérangé durant ta retraite.
— Ça me fait une petite récréation. Peux-tu appeler ta mère pour lui donner les dernières nouvelles ? Et qu’elle se prépare à recevoir un mari tout neuf, mais pas avant la fin de l’autre semaine.
— Bye, ma chouette.

Cette conversation lui indique qu’il devra tricoter serré, tant qu’il ne maîtrisera pas cette situation. Parlant de maîtrise, c’est le moment des expériences. Depuis son lever, il élabore toutes sortes de tests, croyant que ça renforcera sa compréhension. Les connexions dans le tunnel de son cerveau se font à un rythme exponentiel. Ce qu’il ne sait pas, c’est qu’une fois qu’elles auront atteint le noyau, ces connexions lui apporteront une puissance qu’il ne peut même pas concevoir.

Pour son premier test, Paul pense s’attaquer à la grosse roche dont Rolland veut se débarrasser depuis plusieurs années. Le temps est couvert et la
température a chuté légèrement. Paul, à l’extérieur, devant ce mini rocher, essaie par tous les moyens mécaniques connus de bouger cette masse. Il ressent en lui la force pour accomplir l’acte, mais ignore comment s’y prendre. Il commence à perdre patience, et à s’énerver. Je m’attaque à trop gros pour commencer, pense-t-il. Essayons autre chose. Il se retourne et donne un coup de pied imaginaire au gros caillou. Le coup ne fut pas que symbolique. Le rocher, qui doit peser au moins deux à trois tonnes, s’élève à une hauteur de dix mètres et suivant une grande courbe, atterrit au milieu du lac. Stupéfait, Paul regarde l’énorme trou laissé par la disparition du rocher. Il saisit toute l’ampleur de son acte. Heureusement que la saison touristique est terminée et que les rares résidents permanents ne semblent avoir rien vu. Il ne sait toujours pas comment il a fait, mais il sait qu’il l’a fait.

De retour à l’intérieur, il se sert un autre café. La première expérience réussie, du moins accomplie, Paul sirote sa boisson tout en se posant deux questions : « comment remplir ce maudit trou et dois-je attendre de mieux maîtriser mes pouvoirs avant de recommencer mes expériences ? » Il a brûlé les feuilles sur lesquelles il avait essayé de coucher ses réflexions, et recommencer l’exercice a moins d’attrait. Il sent qu’il change intérieurement, que ses facultés intellectuelles s’améliorent, que physiquement, son corps retrouve toute la vigueur de ses vingt ans. En contrepartie, il ne maîtrise pas bien ses nouveaux atouts.
L'étrange réalité de Paul


— Je m’excuse de vous déranger, mais ne seriez-vous pas le monsieur que l’accidenté d’hier regardait avec tant d’intensité ?

Paul ne sait que répondre.

— Vous devez faire erreur.
— Pourtant, vous lui ressemblez comme deux gouttes d’eau.

Paul réplique.

— Vous savez, on a tous un sosie quelque part.

La dame n’insiste pas.

— Vous devez avoir raison, ou c’est moi qui ai mal vu. Mille excuses.
Y a pas d’offense.

La femme s’éloigne, mais ne peut s’empêcher de se retourner à deux reprises pour regarder Paul. La promiscuité de cette personne lui a fait réaliser qu’il distingue vraiment l’odeur des gens. « Alors, c’est ça. Donc, je dois me percevoir aussi. Comme ça, je peux prendre conscience de mes capacités et les maîtriser au fur et à mesure que je les comprends. Commençons par cette perception nouvelle que je ressens chez les gens. »

Paul entame alors ses expériences avec chaque individu qui déambule dans l’allée devant lui. Il constate que plus il demeure calme et serein, plus c’est facile de percevoir cette odeur ou cette substance vitale que possède chaque être. L’expérience dure deux bonnes heures. Un repas sur le pouce, et Paul recommence son manège. Encore une fois, l’exercice lui rapporte. Il apprend beaucoup sur les émotions, même si tout ne lui semble pas très clair.

Puis, un peu las, il quitte le petit centre d’achats. Mais plutôt que de revenir au chalet directement, il s’arrête dans un club licencié. On est en fin d’après-midi, celui-ci est presque vide. Paul s’assoit au bar et commande une bière. Trois personnes, outre lui-même, trônent sur les tabourets. La petite piste de danse est vide et un vieux juke-box alimente la partie musicale de l’endroit. Deux tables sont chacune occupées par un couple.
— Tu ne viens pas souvent ici, c’est la première fois que je te vois, lui dit la serveuse en apportant la bière à Paul.
— Je ne suis pas de la région. J’ai emprunté le chalet à un ami au lac Bleuté.
— J’ai quelques clients du lac Bleuté qui viennent régulièrement ici l’été.
— Mon ami se nomme Rolland Gladu.
— Ah ! bien, elle est bonne, celle-là ! Je connais très bien Rolland. C’est un habitué, on le voit deux à trois fois par semaine en saison.
— Le monde est petit.

La serveuse le quitte pour répondre à la demande d’un des deux couples. Paul se sent épié. Il regarde à sa droite. Deux jeunes demoiselles discutent de ce que sera la mode vestimentaire pour l’hiver qui s’en vient. À sa gauche, une femme d’une quarantaine d’années regarde Paul. Leurs regards se croisent et un large sourire apparaît au visage de la quadragénaire. Paul le lui rend. La dame prend ça pour une invitation et vient s’asseoir à côté de Paul.

— Bonjour, je me nomme Carmen.
— Moi, c’est Paul.
— Je ne vous ai jamais vu ici.

Décidément, on ne peut passer incognito dans cette petite ville. La vitesse à laquelle on repère un visiteur est extraordinaire, pense Paul.
Chapitre 2

— Non, je sais, c’est ce que me disait tantôt la demoiselle qui m’a servi.
— Vivianne. C’est son nom.

Paul regarde le verre presque vide de Carmen. Il y a longtemps que Paul s’était retrouvé dans cette situation.

— Est-ce que je peux vous offrir une autre consommation ?
— Merci, mais je ne voudrais pas abuser.
— Pas du tout. Vous me raconterez les coutumes de la région. Comme ça, je pourrai passer inaperçu à ma prochaine visite.

Carmen sourit. Elle est un de ces piliers de bar qui transforme souvent un “cinq à sept” en “cinq à minuit”. Paul l’avait très bien deviné, et n’a pas eu besoin de ses dons pour cette analyse.

— Merci pour le verre.

Paul a renouvelé aussi sa consommation.

— Il y a un musicien le jeudi soir, et un petit groupe le vendredi et samedi.
— Ah bon.

Paul ne sait trop où va le mener cette situation. Mais le fait de pouvoir discuter avec une étrangère, sans essayer de lire en elle ou de ressentir une de ses manifestations incontrôlables, lui démontre que l’exercice de l’après-midi a porté ses fruits, et qu’il contrôle mieux ses pouvoirs.
L'étrange réalité de Paul

— Il y a quelque chose à manger ici, à part des arachides ?
— Oui, ils font des sandwiches. Ils ont aussi des sous-marins et des pointes de pizza qu’ils réchauffent au micro-ondes.

Deux autres personnes viennent d’arriver. La serveuse Vivianne compte sa caisse et une autre prend sa place.

— C’est Jojo qui commence son chiffre.
— Jojo pour Johanne ?
— Non, répond en riant Carmen. Elle se nomme Monique.
— Bon, allons-y pour Jojo.
— Bonsoir, vous êtes nouveau, dit celle-ci ? Je ne vous ai jamais vu ici.
— Il s’appelle Paul. Il est au chalet de Rolland.
— Rolland Gladu ?
— Oui, c’est bien lui.
— Comment va-t-il ?
— Il doit être en Floride présentement.
— Ah oui, il nous avait dit qu’il cherchait une roulotte ou une maison mobile. Désirez-vous autre chose ?
— Carmen m’a dit que vous servez de superbes sous-marins.
— Ils sont réchauffés au micro-ondes, mais sont acceptables.
Paul en profite pour commander une autre bière et offrir un autre Bloody César à Carmen. Celle-ci refuse et c’est elle qui paye les consom- mations.

— Merci beaucoup. Vous ne mangez pas ?
— Non, je ne soupe pratiquement jamais. Quelquefois, plus tard dans la soirée, je mange un petit quelque chose.

Quelques minutes s’écoulent, puis l’assiette gastronomique s’installe sur le comptoir devant Paul. Un sous-marin avec jambon et fromage, et des chips remplissent le plat. Paul mange avec bon appétit.

— Un bon café pour faire passer tout ça ?
— Oui, avec plaisir. Et amenez donc une autre consommation à madame.
— C’est trop, je ne veux vraiment pas abuser, réplique Carmen.
— Non, non, ça me fait plaisir. Et de toute façon, je vais y aller après mon café. J’ai des courses à faire et je veux profiter des magasins avant leur fermeture.

Une légère moue s’installe sur le visage de Carmen.

Paul termine son café, se lève, salue Carmen et quitte le bar. Il retourne au petit centre d’achats. Il avait vu une boutique de vêtements pour homme et veut y acheter deux ou trois paires de pantalons et quelques chandails, la perte de poids ne lui laissant
pas le choix. Il ne reste qu’une heure avant la fermeture et Paul, qui n’aime pas trop magasiner, se sent pressé.

— Bonjour, Monsieur. Est-ce que je peux vous aider ?

Paul ne comprend pas pourquoi les magasins au détail ne donnent pas à leurs vendeurs au moins une journée de formation en vente, ne serait-ce que pour l’accueil. Il a envie de répondre tout simplement non, mais il n’est pas d’humeur et les achats passent avant ses inconforts.

— Merci. Je veux une paire de jeans, un ou deux pantalons sport et une couple de chandails sport aussi.

— Nous venons de recevoir des pantalons habillés. Ils sont en réclame, et les chemises assorties sont moitié prix.

— Non, merci. Je suis en vacances et je n’ai besoin que d’une paire de jeans. Commençons par ça.

— Mais les pantalons sont vraiment beaux et le prix aussi.

Tout en insistant, le vendeur lui fait un clin d’œil. C’en est trop. Paul le fusille du regard. La réaction du vendeur fut surprenante. Celui-ci fait une volte-face et se met à courir. Il quitte même le magasin, toujours à la course, laissant son patron penaud.
Paul se sent mal à l’aise et explique au gérant qu’il ne voulait qu’une paire de jeans, et quitte le commerce. Il trouva ce qu’il cherchait dans un autre endroit. Assis dans son auto immobile dans le stationnement, Paul a du mal à réfléchir. Un moment, il est en plein contrôle de lui et l’instant suivant, c’est la catastrophe. Une envie le prend de retourner au club, mais le manque de contrôle pourrait lui apporter d’autres ennuis. O.K., je retourne au chalet. On verra bien de quoi sera fait demain, se dit-il.

La nuit fut calme malgré des réveils fréquents. Au matin, Paul n’a toujours pas perdu l’appétit. C’est en apprêttant son déjeuner qu’il se remémore sa journée d’hier. Encore plus de pouvoirs, un peu plus de contrôles, plus de ressentis et moins de crises inattendues. Cette réflexion l’amène à se dire que s’il pouvait se rappeler tout ce qu’il a entendu entre les deux êtres durant sa captivité, il posséderait une partie de la solution. Mais seulement des brides, pour l’instant, reviennent aléatoirement restaurer sa mémoire.

Installé devant la table basse du salon, Paul regarde le trou qu’a laissé son exploit de la veille. Il prend une bouchée et se demande de quelle façon il va bien pouvoir expliquer à Rolland comment il s’y est pris pour se débarrasser du rocher. Le café a fini de couler et il s’en sert une grande tasse.

Assis confortablement dans le fauteuil qu’il a adopté, Paul regarde de nouveau la cavité. Il dépose sa tasse, se lève et s’approche de la fenêtre. Puis, sans avertissement, plus rien ne va. Il a l’impression de flotter. Un immense tourment
l’envahit. Il plie les genoux en se tortillant, puis… plus rien. « Émerge, émerge », se répète-t-il. Il reprend conscience lentement. La crise a duré à peine vingt minutes et quelle sensation! Paul se rappelle maintenant et pense comprendre.

**Tu sais Micho, il paraît que si les connexions que tu vérifies en les débarrant touchent le noyau, ce serait notre fête. Un ancien m’a dit un jour avoir été témoin de ce phénomène, et crois-moi, il s’en rappelait comme si c’était la veille.**

Ces paroles, qu’il vient de se remémorer, donnent tout un sens à cette crise. Le lavabo, ce maudit tunnel, les connexions et ce fameux noyau pour lequel ces êtres prennent tant de risques. Tout colle. « Je viens d’y avoir accès. » Paradoxalement, au moment de la crise, même s’il se sentait éclaté en mille morceaux, il vivait en même temps une extase indescriptible. Le café est froid. « Drôle de manière de reprendre contact avec la réalité », pense Paul. Il s’en prépare une autre tasse.

De nouveau assis face au lac, il se souvient qu’il doit laisser vagabonder ses pensées, et ensuite tout aura un sens. La torpeur le gagne. Semi-conscient, des images défilent durant cette léthargie. Il voit un vaisseau qui ressemble drôlement à ceux qu’il a vus dans certains films de science-fiction. Une soucoupe renversée, le dessous plat et lisse ne présentant aucune ouverture. Sur le dessus de l’arête, il voit un passage fermé par une porte avec les poignées en forme de cornes de bœuf.

96

Paul sort de sa léthargie. « Où est-ce que je l’ai mise ? » Il monte au deuxième étage et commence à fouiller les poches de ses pantalons. La voilà ! Il finit par trouver ce qu’il cherche. Une enveloppe renfermant la lettre de Léo et la feuille avec les dessins. Comment Léo pouvait-il bien savoir ? Il est écrit, dans l’article concernant son décès, qu’il était connu pour ses publications sur les phénomènes inexpliqués. Cela suppose qu’il a été en contact avec d’autres personnes qui ont été enlevées comme moi, ou qu’il a lu, pour ses recherches, des ouvrages sur le sujet. Je mettrai cela au clair avec Marie.

Regardant par la fenêtre du deuxième étage l’espace laissé par le rocher, Paul pressent la solution pour remplir ce trou, mais le contrôle lui manque toujours. Il laisse tomber l’idée, et descend au premier étage.
Déjà l’heure du dîner. « Je vais prendre une douche, me raser et me peser. » Le pèse-personne lui confirme qu’il doit porter les vêtements achetés la veille. 177 livres, un corps parfait, se dit-il en riant. Il se rappelle qu’en se rasant il avait remarqué que ses cheveux étaient plus abondants et moins grisonnants. « Cela doit faire partie des transformations que je subis. Je n’ai pas de perte d’appétit, c’est toujours ça de gagné. » L’énorme steak entouré de frites et de petits pois le confirme.

Le soleil apparaît de nouveau et c’est avec un café à la main que Paul sort à l’extérieur. Il pose le breuvage sur une table de la galerie, prend une chaise de parterre, l’approche près du trou, retourne chercher son café et s’assoit. « Je sais que je suis capable, mais comment ? Pour sortir le rocher, j’ai fait semblant de lui donner un coup de pied. Mais pour remplir le trou, je n’ai pas la moindre idée. » Sans avertissement, des images s’emparent de son esprit, lui projetant des représentations d’un parterre tout gazonné et bien vert. La rêverie n’a duré qu’un moment, mais lorsque Paul revient à lui, il a les deux pieds près d’un parterre tout en herbe et sans trou. Calme et serein, ses pouvoirs l’étonnent de moins en moins. Il lui manque certes le savoir, mais il ne doute plus du pouvoir. Il demeure là un bon moment, dégustant son café, l’esprit vagabond.

Comme il lui manque quelques articles d’épicerie, il décide que c’est le moment de s’approvisionner. Le goût d’une grande marche le tenaille. En fouillant dans le sous-sol, il trouve l’article dont il a besoin. Un grand sac à dos sur les épaules, une paire d’espadrilles, des jeans tout neufs.
et c’est le départ. Tout en marchant vers le village, la pensée suivante lui vient. « Je sens que mes pouvoirs n’ont de limites que mon imagination. Si j’ai bien entendu leur conversation sur le vaisseau, je devrais, d’ici trois à quatre semaines, en posséder le plein contrôle. En attendant, je dois éviter les dégâts que je pourrais occasionner. » Encore quelques pas et une lumière s’allume dans sa tête. « Je réussis mes performances lorsque je suis fâché ou très détendu. Je dois me souvenir de ça. »

— Bonjour.
— Bonjour.

La caissière le regarde d’un drôle d’air. Paul ne s’en offusque pas. Il complète ses achats et se présente à la caisse. Cette fois, elle le reconnaît et la conversation s’engage.

— Je m’excuse, je ne vous ai pas reconnu lorsque vous êtes entré.
— Il n’y a pas d’offense. J’ai l’air d’un vieux scout à la retraite avec mon sac à dos.
— Oui, c’est un peu ça. Vous êtes au chalet de Rolland ?
— Oui, il me l’a prête pour quelques semaines.
— C’est la saison morte qui commence, plusieurs vacanciers ont vidé leur chalet pour l’hiver. Il ne reste que les résidants permanents et quelques touristes qui viennent à l’année.
— Ça doit être long, les hivers par ici ?
L’étrange réalité de Paul

— Tout dépend. C’est relatif. Si vous aimez la tranquillité, les sports d’hiver, la chasse et la télé, on n’est pas si mal. Depuis qu’on a internet et le satellite pour les émissions de télé, les hivers sont pas mal moins longs.

— Je ne suis jamais venu en hiver. Rolland m’a souvent invité, mais j’avais trop peur de m’ennuyer, je crois. Mais je vais peut-être changer d’idée.

— J’espère qu’on vous verra cette saison.
— Possiblement. Combien vous dois-je ?
— Cinquante-quatre et quarante-deux.

Paul acquitte la note et dispose les sacs d’épicerie dans sa besace. Il prend le chemin du retour, heureux de n’avoir provoqué aucun incident au village. À mi-chemin, il entend un bruit derrière lui. Il se retourne et a à peine le temps de se mouvoir sur le côté du chemin. Une voiture roule à vive allure et ne modère pas à sa hauteur. Il la regarde s’éloigner en fixant la plaque d’immatriculation. Quelle ne fut pas sa surprise de voir l’automobile s’arrêter net. Il franchit la distance le séparant du véhicule, puis, en passant à côté, regarde l’auto. Le capot est ouvert. Le conducteur fouille dans le compartiment moteur, d’où s’élèvent une fumée blanchâtre et une odeur de brûlé.

— Un petit problème ?
— Je ne sais pas. Vous vous y connaissez en mécanique?
— Pas du tout.
Chapitre 2

— On s’en allait au chalet, puis tout à coup, un bruit est sorti du moteur et il y a eu de la fumée. L’auto a tout juste vingt mille kilomètres.
— Bonne chance.
— Vous n’auriez pas un cellulaire ?

Paul répond non et enchaîne que de toute façon il ne fonctionnerait pas ici.
C’est un bon kilomètre et demi de marche qui attend le vacancier pressé de se détendre. Paul se doute bien que c’est lui qui a provoqué l’événement. C’est curieux, constate Paul, de voir certains individus se stresser à essayer de relaxer. Cette chevauchée effrénée dont il vient d’être témoin a mis Paul en furie. Et comme son contrôle est loin d’être parfait, c’est cet individu qui en a payé le prix.

Au chalet, les provisions rangées, Paul se permet une petite sieste jusqu’au souper. Avant de préparer son repas, il saisit le téléphone et compose son numéro.

— Oui, allô?
— Devine qui s’ennuie ici ?
— Paul, mon doux, tu vas bien ?
— Je pète le feu, ou plutôt, je récupère bien.
— Ta mémoire t’est revenue ?
— Non, mais ce n’est pas grave. Par contre, la forme physique va bien. J’ai beaucoup maigri, et c’est un mari tout neuf que tu vas retrouver.
— Tu reviens quand ?
— Si tu es d’accord, je resterais une autre semaine au chalet.
L'étrange réalité de Paul

— Bien sûr, prend tout le temps qu’il te faut.
— O.K. merci. Il n’y a rien de nouveau à la maison ?
— Toutes des vieilles affaires, à part moi, bien sûr.
— Bon, si tu peux te passer de moi, je vais en profiter.
— Tu me conteras ça à ton retour. Je t’aime et t’embrasse.
— Moi aussi, je t’aime.
— Bye.
— Bye.

Le fait de mentir à Claire met Paul mal à l’aise. Il sait qu’il n’a pas le choix et qu’il devra mentir à plusieurs personnes avant que tout soit clair dans sa tête. Une soupe, un bout de fromage et de pain complètent sa pitance pour ce soir. Il vient de se rappeler qu’il n’a pas ouvert la télé depuis son arrivée. Paul écoute le bulletin de nouvelles et un reportage sur la guerre en Irak. Une tisane remplace le Grand Marnier, et le sommeil remporte la victoire en cette fin de journée.

La fin de la semaine se déroule sans nouveaux incidents. Pas de crise, pas d’exploits extraordinaires, ni de nouvelles révélations. Seulement de grandes marches, du repos et de la méditation. Le seul événement qui retient son attention fut lorsqu’il croisa sur la route le touriste malchanceux. Celui-ci lui tient un discours sur les autos nord-américaines, et se promettait que la prochaine serait une japonaise. Paul l’avait écouté
poliment et lui avait souhaité bonne chance, non sans laisser entrevoir un petit rictus.

Lundi matin, Paul se lève de bonne heure. Il est dans le même état que la fin de semaine, calme, détendu. Il ne veut rien précipiter. Les derniers touristes ont quitté ce matin de très bonne heure, et le grand calme s’est de nouveau installé. Après sa routine du matin et la préparation du déjeuner, Paul mange lentement sur le coin de la table. Il a l’habitude de boire son premier café en mangeant. La télé passe les nouvelles. Puis, plus rien, le trou noir. Paul ne sait plus s’il souffre le martyr ou si le ciel lui apparaît. Son corps est pris de convulsions. Il s’effondre. Les convulsions se changent en spasmes, il vomit, urine et défèque dans ses vêtements. Sa tête semble se séparer de son corps et il se dit, juste avant de perdre conscience, qu’il aurait aimé un autre genre de mort.

Cette fois, quatre enquêteurs frappent à la porte de Micho. En voyant leurs têtes, il sait que c’est grave.

— Monsieur, voulez-vous nous suivre ? Nous aurions des questions à vous poser.

Paul ouvre les yeux. L’obscurité le rend encore plus confus. Une forte odeur désagréable lui remplit les narines. Mort ou réveillé, il ne sait pas. Sa première réflexion est : « je suis vivant ». La mémoire lui revient. J’étais à prendre mon déjeuner quand j’ai eu cette crise. Il se relève en titubant, la main posée sur le dossier d’une chaise. Ses jambes le portent à peine. Il essaie de se rappeler où se
trouve l’interrupteur de la lumière. Enfin, l’éclai-
rage jaillit. Le spectacle qui se dévoile lui donne la
nausée. Il sait maintenant d’où vient cette odeur. Il
y en a un peu partout dans la cuisine. Un mélange
de vomi, d’urine, de sang, et d’excréments. Ses
vêtements sont souillés, et c’est à peine s’il réussit à
contenir un haut-le-cœur. Il se prend un verre d’eau,
se calme, et se répète mentalement qu’il est en vie.
Il a vraiment cru mourir, mais maintenant,
l’assurance d’être vivant s’installe lentement. Le
poste de télé resté allumé le confirme.

Il enlève ses vêtements dans la cuisine et
c’est en tenue d’Adam qu’il monte à l’étage pour se
doucher et enfiler une tenue propre. L’eau chaude et
le savon le libèrent de ses saletés. La senteur du
shampoing le reconnecte à de vivantes sensations.
La corvée de nettoyage de la cuisine a été plus vite
que prévu. Débarrassée de cette odeur, la pièce
trouve un air accueillant. Paul n’ose y croire, mais
une fringale signale sa présence. Pour la première
fois depuis son réveil, Paul regarde l’heure. Le
cadran numérique de la cuisinière indique 21h54.

Deux rôties avec fromage et un verre de lait
lui servent de collation. C’est seulement après s’être
sustenté qu’il s’interroge sur les derniers évé-
nements. Indubitablement, son corps a subi les
foudres de cette attaque, mais maintenant, assis bien
calmement, Paul ressent un bien-être physique. Il se
regarde les mains, la taille, ses jambes musclées,
c’est alors la course au grand miroir de la chambre à
coucher. Stupéfié, l’image qu’il aperçoit est celle
d’un jeune homme, en occurrence lui, mais à vingt-
cinq ans. La taille, les cheveux, la posture, tout
Chapitre 2

dégage la vigueur d’un jeune homme. À ce moment, une question lui traverse l’esprit. Comment expliquer cette transformation à ses proches? En plus, il se doute bien qu’autre chose s’est métamorphosé à l’intérieur de son cerveau. Il commence à en ressentir les effets. Cela ressemble à un travail que l’on vient de terminer et qu’il ne reste qu’à peaufiner. Un beau meuble que l’on vient de sabler, prêt au vernissage, une poterie qui est parée à cuire. Il est lui, et en même temps un autre. Paul, qui ne perçoit aucune fatigue, se dit qu’il va continuer à suivre son instinct qui l’a bien servi jusqu’ici. Il s’habille pour sortir et se dirige au club où il s’était arrêté jeudi passé.

La place est presque vide. Paul voit ce qui l’intéresse. Une serveuse connue et une cliente au comptoir, connue aussi. Il s’assoit à deux bancs de Carmen, et commande une bière.

— Vous êtes nouveau dans le coin ?

Paul lui répond que oui. Puis il se retourne vers Carmen, lui prodiguant son plus beau sourire. La femme lui répond par un léger signe de la tête, flairant la bonne affaire. Le scénario est le même que jeudi. Elle se lève et s’assoit près de Paul.

— C’est la première fois que vous venez ici ?

— Oui, je suis de passage. Je suis représentant.
— Vous ressemblez à un monsieur que j’ai vu ici la semaine dernière, mais vous êtes plus jeune. Vous êtes représentant dans quoi ?
— Le papier.

Le contact avec le monde des vivants le rassure. Il devine en lui un énorme pouvoir qu’il devra apprendre à contrôler. Le fait qu’on ne l’a pas reconnu va certainement lui apporter son lot de problèmes au retour chez lui à la fin de la semaine. Mais il me reste quelques jours encore pour trouver la solution. Il offre une consommation à Carmen puis une quinzaine de minutes plus tard, prétextant beaucoup de travail pour le lendemain, il quitte les lieux. Il surprend la même moue sur la figure de Carmen.

La nuit est fraîche et Paul ne porte qu’un chandail léger sur sa chemise. Il aimerait bien marcher un peu, mais craint d’avoir froid. Il imagine un bon manteau d’automne vert foncé avec un collet en mouton. Cela le réchauffe et il continue sa marche. Il tourne le coin de la rue et aperçoit les vitrines de quelques magasins. Un écriteau indique « appareils électroniques ». Paul s’en approche et reluque un nouveau modèle d’ordinateur installé derrière la vitre. Au début, Paul ne remarque rien. Toute son attention se porte sur l’appareil. Le reflet le frappe enfin. Il se regarde. L’image que la vitre lui transmet est bien celle qu’il a vue au chalet. Un beau jeune homme dans la vingtaine, mais un détail lui avait échappé jusqu’ici. Un magnifique manteau vert habille le reflet. Paul se regarde et constate effectivement qu’il est bien vêtu de ce manteau.
Chapitre 2

« Bon, je retourne au chalet avant de transformer cette ville en forêt enchantée. »

Il est 2h10 lorsque Paul se couche. Il ne veut plus penser à tout ce qui lui arrive. Les événements commencent à peser lourd, et le sommeil sera le bienvenu. À peine quatre heures plus tard, Paul se réveille et est prêt à débuter sa journée. Une douche, un petit déjeuner, et bien sûr, le café. Assis, toujours face au lac, plusieurs réflexions s’entremêlent dans sa tête. Je dois réfléchir intelligemment, se dit-il. « Premièrement, mon apparence. La situation nécessite une solution d’ici vendredi, sinon je serai dans de beaux draps. Je crois que mes pouvoirs peuvent être subjectifs ou physiques. Pour le physique, si je me fâche ou si je suis très calme, je crois pouvoir réussir à les maîtriser, ou du moins à obtenir certains résultats. Pour ce qui est d’influencer d’autres personnes, je devrai me pratiquer. »

Paul a une arrière-pensée qu’il veut mettre à l’épreuve. Il se rend au dépanneur, mais celui-ci n’est pas encore ouvert. Il regarde vers le restaurant. Bien qu’il ait déjeuné et qu’il n’a pas du tout envie d’un spécial, il s’y dirige quand même. Il entre et s’oriente vers une table libre. L’endroit est à moitié rempli. Paul reconnaît la serveuse.

— Bonjour, je vous apporte le menu et un bon café?
— Oui, merci.
— Vous êtes de passage ?
— Oui.
Elle ne semble pas le reconnaître. Le temps que la serveuse s’absente, Paul se concentre sur l’apparence qu’il avait à son arrivée au village. La serveuse revient avec le café. Paul la regarde droit dans les yeux, espérant que son stratagème fera effet. La vision qu’il lui projette dans le cerveau fonctionne.

— Ah! Je ne vous avais pas reconnu. Vous allez bien ?
— Oui très bien. Et vous ?
— Ça va bien. Un spécial pour commencer la journée ?
— Non, merci. Un ordre de toasts fromage pour ce matin.
— Je reviens avec votre commande.

Elle s’éloigne de la table, se retourne une fois, regarde Paul et se dirige dans la cuisine. La cuisinière s’adresse à la serveuse.

— Beau brin d’homme que tu viens de servir. Un peu jeune pour toi, mais pas laid pantoute.
— Tu rigoles, c’est le monsieur qui habite le chalet de Rolland, il doit avoir au moins cinquante ans.
— Écoute ma vieille, change tes lunettes. Il a à peine vingt-cinq ans.

La serveuse apporte la commande à Paul.

— Merci. Au fait quel est votre nom ?
— Camille, et vous ?
— Paul Dubé.

Paul termine son deuxième déjeuner et retourne dans la rue, direction le dépanneur. Il doit ouvrir dans une dizaine de minutes. Il en profite pour élaborer un autre plan. Le fait d’avoir suggéré une image différente de la sienne à Camille l’encourage à réessayer au dépanneur. Il a bien perçu une vibration interne se diriger vers la serveuse. Mais c’est comme l’autre partie de ses pouvoirs, le contrôle n’est pas parfait. Bon, je me concentre sur mon image de moi à cinquante ans, je regarde la personne dans les yeux, et je me souhaite bonne chance, se dit-il. La porte du dépanneur s’ouvre.

— Bonjour, vous êtes matinal pour un mardi en vacances.
— Oui, je suis toujours matinal. Vous m’avez reconnu ?
— Oui, bien sûr, vous êtes au chalet de Rolland.

Paul respire mieux. Il avait à peine eu le temps de regarder la caissière lorsqu’elle a ouvert la porte, et n’était pas certain du tout d’avoir réussi sa suggestion. Il achète le journal et quitte l’endroit, soulagé. Une chose pourtant le chicote. Il retourne au restaurant prétextant avoir oublié un foulard et s’adresse à Camille. Celle-ci le reconnaît aussitôt et lui assure n’avoir rien vu. Si elle trouve le foulard,
elle le mettra de côté. Doublement soulagé, Paul retourne au chalet.

Sur le chemin de retour, roulant lentement vers son refuge, Paul aperçoit à la dernière minute une automobile qui se dirige vers lui à vive allure, empruntant la presque totalité de la route. Il doit manœuvrer rapidement pour l’éviter. Une tension monte en lui lorsqu’il reconnaît le même chauffard de la semaine dernière. Puis, un énorme bruit se fait entendre. Paul arrête son véhicule et regarde dans son rétroviseur. L’automobile du délinquant est immobilisée dans le chemin. Paul descend de sa voiture et va à la rencontre du touriste pressé.

— Que vous est-il arrivé ?
— Je ne sais pas, j’ai l’impression que mes quatre pneus ont éclaté.
— C’est très curieux. Je vous conduis au village.

apparence de vingt-cinq ans. Je ne peux quand même pas contrôler les cerveaux de tout le monde. Il doit y avoir une autre solution. Celle que j’ai appliquée ce matin devra demeurer temporaire. Autre chose, je dois éviter les incidents comme celui de l’auto du touriste pressé. »

Perdu dans ses pensées, Paul regarde l’endroit qui accueillait le rocher. « Ce soir, je vais le remettre en place. Ce sera un début et une bonne pratique. Si je retournais en ville pour m’exercer. » Et c’est ce qu’il fit.

Pendant le trajet du chalet à la ville, des pensées confuses se bousculent dans sa tête. Il avait déjà imaginé ce qu’il ferait s’il gagnait un gros montant à la loterie. Mais détenir un pouvoir presque illimité, au dire de ces extraterrestres, la réflexion n’est pas facile. Enrayer la faim dans le monde, stopper les guerres, répartir la richesse, prendre soin de la planète n’ont plus la même signification à ses yeux. N’oublie pas les priorités, pense-t-il en se stationnant.

Les rues sont désertes en ce mardi midi de septembre. Les rares passants le laissent indifférent. De nouveau, le reflet d’une vitrine lui renvoie la réalité de son apparence. Paul en cherche une qui lui retourne un reflet plus net. L’ayant trouvé, il se place bien en face et s’envoie à lui-même l’image de ses cinquante ans. Le résultat est instantané. Le nouveau reflet est celui de Paul comme il était à son arrivée au chalet, quelques livres en moins. Pour vérifier si l’expérience a bien fonctionné, il se dirige vers le centre d’achats. À l’intérieur, un magasin l’intéresse.
L'étrange réalité de Paul

— Bonjour, est-ce que je peux vous aider ?

La phrase à peine terminée, le vendeur devient blanc et quitte Paul pour les toilettes. Il m’a reconnu, c’est sûr, se dit Paul. Le gérant du magasin de linge l’a reconnu aussi et lui demande s’il est venu apeurer son vendeur à nouveau. À la blague, bien entendu.

Paul n’a toujours pas perdu l’appétit, et le moment de se sustenter est arrivé. Il aperçoit un restaurant à nourriture rapide et il s’y dirige.

— Un numéro trois, s’il vous plaît.
— Avec frite ou poutine ?
— Poutine.
— Sauce, à part ou avec ?
— Avec.
— Garniture dans votre hamburger ?
— Moutarde, oignons.
— Breuvage ?
— Coke.
— Diète ou régulier ?
— Régulier.
— Canette ou fontaine ?
— Canette.
— Merci. Ça fait huit et vingt-deux. On sert au bout.

Paul se dirige au bout de l’allée pour attendre son repas, ayant l’impression d’avoir subi un terrorisant interrogatoire policier. Mais, bonne nouvelle : même si sa tension a subi un dur coup, aucun événement désagréable ne s’est produit. Paul
Chapitre 2

prend son cabaret et va s’asseoir à une table près de l’allée centrale. Sa réussite pour sa transformation lui a redonné confiance pour tenter d’autres expériences. Il constate que la solution vient de plus en plus facilement et cette pensée l’encourage. Au même moment, des cris proviennent du comptoir du restaurant. Paul se retourne et aperçoit le commis qui l’a servi, gesticulant, s’adressant à d’autres employés groupés autour de la fontaine à liqueurs. Celle-ci projette ses breuvages un peu partout, sans qu’ils puissent l’arrêter. « Il me reste encore des émotions à maîtriser », pense Paul.

Après s’être repu, Paul quitte le centre d’achats et se retrouve à déambuler au hasard des rues. Le temps est couvert et la température ne dépasse pas les dix degrés. C’est une saison qui lui apporte toujours des moments de réflexion. Il marche lentement, le vide intellectuel s’accomplissant difficilement. Au détour d’une avenue, une superbe église pointe son clocher vers les nuages. Paul hésite devant les marches qui mènent aux gigantesques portes d’entrée. D’un pas lent, il les gravit, et sans se poser de questions, se retrouve à l’intérieur du lieu saint. Il y a un bon bout de temps qu’il n’a pas mis les pieds dans une église. Le grandissime des lieux le surprend et commande à la méditation. Paul s’assoit sur un banc et laisse son regard et ses pensées vagabonder à la vue des vitraux, des stations du chemin de croix, des ornements sacrés du chœur. Tout lui rappelle une autre époque où tout semblait plus facile. Une demi-heure passe, puis une heure. Une paix intérieure s’est installée lentement. Paul peut enfin se détendre.
et se connecter à sa fragile, ou plutôt, incroyable réalité. Il pressent bien qu’il doit gérer l’impossible. Sa réflexion le questionne. Comment jumeler tant de pouvoir avec si peu de connaissances? Un énorme poids pèse sur ses épaules, mais il n’a pas peur. Il demeure une autre heure dans ce lieu, puis retourne à son auto. Il est épuisé. Le trajet de retour s’effectue dans un état de transe. Aussitôt arrivé au chalet, Paul se couche et ce n’est que seize heures plus tard qu’il ouvre les yeux à nouveau.

Mercredi matin huit heures, Paul vient à peine de se réveiller. Il empoigne le deuxième oreiller et le glisse sous sa tête, la position le rend plus confortable. Loin de ses habitudes, il reste ainsi à réfléchir. L’arrêt à l’église et les longues heures de sommeil lui ont apporté un peu de sérénité.

« Du temps, j’ai besoin de temps. Dans à peine deux jours, je devrai affronter le quotidien. Je dois suivre mon plan et rester calme. Ne rien laisser paraître et agir comme si je revenais d’une bonne retraite. Reposé, un peu lunatique et calme. Ça ne sera pas facile! »

Après une douche et la barbe bien rasée, Paul descend préparer son déjeuner. Ce matin, il prendrait bien un spécial travailleur tellement il a faim. Pour la première fois depuis quelques jours, il choisit d’écouter les nouvelles. Il opte pour la télévision et d’une oreille attentive, tout en préparant son repas, écoute la chaîne de nouvelles continues. Rien ne semble changé sur cette planète. Un meurtre à Laval, une guerre au Moyen-Orient,
Chapitre 2

un feu à Montréal, et une descente dans un salon de massage. Il y a ensuite une interview avec le premier ministre qui promet plus d’argent pour ceci et pour cela. Les élections approchent, pense Paul.

Arrivé au café, le téléviseur cède sa place au système de son. Une douce musique apaise les lieux. Toujours dans son fauteuil préféré, il regarde l’endroit où doit reposer le rocher. Il est plus en confiance ce matin, et se sent en possession de ses moyens. La tasse à moitié vide, Paul se dit que c’est le bon moment. Contrairement à ses derniers essais, il se sent beaucoup plus en contrôle. Son questionnement est à savoir s’il en crée un neuf ou s’il ramène celui qu’il a botté dans le fond du lac. Un rictus se forme au coin de ses lèvres, et quelques instants plus tard, deux magnifiques rochers identiques trônent sur le terrain gazonné. Fort de sa réussite, Paul n’a qu’à choisir. « Je dois faire vite avant qu’un voisin s’interroge. » Il opte pour l’original, et fait disparaître l’autre. Comme ça, je n’aurai pas d’explications à rendre à Rolland. À sa deuxième tasse de café, Paul réalise ce qu’il vient d’accomplir. Son succès l’encourage. Il peut s’en tenir à son plan.

Une pensée fait son chemin. Il compose son numéro de téléphone, et après le message d’accueil du répondeur, Paul s’exprime ainsi :


— Oui, allô.
— Bien sûr qu’elle tient toujours. Je m’ennuie de toi et j’ai hâte de te voir.
— Tu vas en avoir long à me dire. On se voit vendredi. Je t’aime.
— À vendredi. Je t’aime aussi.

Il en aurait long à lui dire. « Si seulement je pouvais tout lui raconter. » À cette pensée, Paul a un pincement au cœur. Il sait qu’il devra porter seul ce lourd secret. Du moins, pour un bon bout de temps.

Il marche jusqu’au village, regardant de temps en temps ce beau ciel bleu. Arrivé à l’intersection de la rue Principale et de l’Église, Paul croise la serveuse du restaurant. Il la salue poliment, mais celle-ci hésite et lui demande s’ils se connaissent. Paul ne comprend pas ce questionnement de la serveuse. Il lui dit :

— Vous ne me reconnaîtsez pas ? Vous m’avez servi au restaurant quelques fois.
— Un beau jeune homme comme vous, je m’en souviendrai.

Paul sourit et passe son chemin. Devant la vitrine du dépanneur, il regarde son reflet. Il n’y a pas de doutes, son apparence est celle d’un homme de cinquante ans. Qu’est-ce qui s’est produit avec cette dame ? Puis la lumière se fait. Une petite vérification pour confirmer, et je corrige cette situation, se dit-il. Il entre au dépanneur, cherche une caissière en particulier. Il la trouve.

— Bonjour, vous me reconnaissez ?
— Non. Je m’excuse, mais je ne me rappelle pas de vous.

Sur l’entrefaite, une autre préposée se pointe.

— Bonjour. Monsieur Dubé, je crois ?
— Oui.
— Vous allez bien ?
— Bien et vous ?
La conversation se poursuit quelques instants, puis prétextant un achat, Paul se dirige vers le réfrigérateur. Du coin de l’œil, il surveille la caissière. Lorsqu’elle est seule dans une allée, il s’approche d’elle, la regarde droit dans les yeux et lui sourit. Un instant confuse, la jeune fille reprend ses sens. Avec un grand sourire, elle salue Paul en lui demandant s’il a besoin d’aide et s’il est toujours au chalet de son ami.

Paul, de nouveau dans la rue, se dirige vers le restaurant. À l’intérieur, il cherche la serveuse, mais ne la trouve pas. Une consœur lui dit que c’est sa journée de congé, mais que demain elle sera là. Il la remercie et retourne à l’extérieur. Sa compréhension de la situation est la suivante; comme il avait déjà influencé la serveuse et la caissière pour son apparence, et que par la suite il avait changé sa physionomie pour que tout le monde le voit à cinquante ans, il s’était retrouvé à annuler la première intervention. J’ai beaucoup de leçons à apprendre, pense-t-il.

Sur le chemin du retour, il se laisse prendre par une impulsion. Comme un Dieu de l’antiquité, il pointe un bras vers le ciel en commandant la tempête. Si un doute subsistait dans ses pensées sur la cause de cette magnifique journée, il vient de disparaître. La pluie s’abat comme une chute, le ciel se noircit, les éclairs éclatent un peu partout. Paul ne sait comment revenir sur sa dernière boutade lancée à la température. Il ne pense qu’au confort et à la sécurité du chalet, tout en courant le plus vite qu’il peut. Trempé, frustré, et maudissant ses impulsions, il pénètre dans le chalet. La tempête se
Chapitre 2

calme et Paul promet de ne plus se mêler du temps qu’il fera à l’avenir.

Une douche bien chaude, un souper concocté de restants de la semaine, et une douce musique complètent la journée. Paul pense au lendemain. Il planifie sa journée de jeudi pour bien accueillir Claire le lendemain. Le moment de dormir se pointe et Paul ne se laisse pas prier pour se coucher. Bien installé dans le lit, juste avant de fermer les yeux, une pensée lui traverse l’esprit. Comment se fait-il que mes connaissances, mon raisonnement, mes valeurs, mes sentiments soient demeurés les mêmes malgré tout ce pouvoir qui se développe en moi ? Il remet sa réflexion pour le lendemain et s’endort du sommeil du juste.

Jeudi, 10h00 du matin, la liste d’épicerie en main, Paul se prépare à sortir. Même s’il pleut, il se force à penser à autre chose. Debout à 6h00, il a fini son ménage, préparé les menus pour la fin de semaine afin d’accueillir Claire comme une reine. Nonobstant de tout ce qui lui arrive, il a hâte de la revoir, même si une certaine appréhension subsiste. Ce même matin, il a écrit sur une feuille : connaissances, raisonnement, sentiments, valeurs. Puis en dessous en gros caractères : Pouvoirs extrêmes. La feuille bien en vue sur la table sera pour son retour de magasinage. Il veut faire ses emplettes à la ville, et en profiter pour acheter des fleurs à Claire.
Ses achats terminés, Paul regarde l’heure et décide de dîner au centre d’achats. Il termine son repas et revient au chalet. En arrivant, il se questionne. Il y a quelque chose de différent. Il ne fut pas long à comprendre qu’il y a une voiture garée dans l’allée, et que cette voiture est celle de sa femme. Il s’arrête à côté de celle-ci, le cœur battant, les mains moites. Il ne s’attendait pas du tout à ça. La porte du chalet s’ouvre et Claire apparaît, toute souriante. Paul lui fait signe de la main, attrape les fleurs et sort de l’auto. À la vue du bouquet, Claire échappe quelques larmes et se jette dans les bras de son mari. Le contact du corps de son épouse contre le sien remue Paul, et réveille des joies simples qu’il avait oubliées durant les dernières semaines.

— Je suis heureux de te voir.
— Tu ne m’attendais pas aujourd’hui. J’espère que je ne dérange pas tes plans ?
— Non, pas du tout. Je suis heureux que tu sois là. J’ai des emplettes dans l’auto. Tu peux m’aider à les rentrer ?
— On ne manquera pas de bouffe, j’ai fait une épicerie, moi aussi. Je te regarde et ça ne sera pas de trop deux commandes, tu as encore maigri. J’espère que tu n’es pas malade.

Paul répond qu’il pète le feu et embrasse une autre fois Claire.
L’intérieur du chalet ressemble à un dépanneur. Claire n’avait pas eu le temps de ranger ses achats, et ceux de Paul complètent ce fouillis.

— Au fait, tu es rentré de quelle manière ? Tu n’as pas de clef.
— C’est ta fille chérie qui m’a donné le numéro de téléphone de la sœur de Rolland, et comme je lui expliquais que je voulais te faire une surprise, elle m’a offert de me prêter un double des clefs, au cas où tu serais sorti. Comme tu vois, elle a bien fait.
— Pour une surprise, s’en est une.

— Tu dois avoir trouvé cela ennuyant. Presque deux semaines seul au chalet. Il ne s’est rien passé de spécial, je présume.
— Non. Repos, marche, entraînement, méditation, quelques sorties et encore du repos. Comme tu vois, rien de spécial.
— Tu as quelque chose de changé, à part la perte de poids.

Paul, tout innocemment, répond.

— Je ne vois pas, trop de sommeil, peut-être. Et toi, quelles sont les dernières nouvelles ?
— Oh, tu sais, la routine à la maison. Au travail, notre nouveau patron a commencé hier. Ta fille me demande de tes nouvelles aux deux jours, et Vincent a appris hier que tu étais en retraite depuis deux semaines. J’ai l’estomac qui gargouille. Si on se préparait un souper d’amoureux ?

Paul ne se fait pas prier, et ensemble, ils se dirigent vers la cuisine. Paul fouille dans l’armoire.

— Des escargots, ça te va comme entrée ?
— Oui, bien sûr, et des escalopes de veau parmigiana comme plat de résistance. Qu’en penses-tu ?
— Tu connais mes points faibles. J’ai une mousse au chocolat avec des fruits comme dessert.

Paul est à sortir les plats pour les escargots, lorsque Claire lui demande.
L'étrange réalité de Paul

— Qu’est-ce que ça veut dire, connaissances, raisonnement, sentiments, valeurs et pouvoirs extrêmes ?

Paul en a presque échappé ses plats. Il se rappelle la feuille laissée sur la table. Heureusement, il est dos à Claire et son malaise passe inaperçu.

— Une réflexion sur la jeunesse d’aujourd’hui. Je n’ai pas poussé plus loin.
— Sur la jeunesse. Depuis quand t’intéresses-tu aux jeunes ?
— Bien, Alexandre a neuf ans et Noémie sept. Bientôt des ados qui voudront t’emprunter ton auto.
— Si tu leur laissais le temps de vieillir, qu’en penses-tu ?

Paul veut se sortir de ce guêpier au plus vite.

— Tes escargots, tu les veux au beurre à l’ail et gratinés ?

Il pense avoir détourné la conversation, mais il connaît Claire et si elle mord sur le sujet, ça va être sa fête.

— Comme tu veux, c’est toi le chef. Pour les petits, tu es sérieux ou ce n’était que de l’ennui ?

La porte que Claire vient de lui ouvrir le sauve.
Chapitre 3

— Tu as raison, c’est que je m’ennuie d’eux.

Paul est conscient que malgré tous ses pouvoirs, il demeure humainement fragile. La suite du souper et de la soirée se déroule sans anicroche. À l’heure du coucher, apéritif, bouteille de vin et digestif aidant, nos deux tourtereaux se préparent pour une nuit chaude. Paul est détendu, et oublie pour le moment sa situation particulière.

— Paul, tu devrais faire des retraites plus souvent. Trois fois avant de dormir, ça remonte loin dans le temps.
— Qui parle de dormir ?

La quatrième fois fut la dernière et ils dormirent ensuite du sommeil du juste.

La fin de septembre annonce les couleurs d’automne. Depuis qu’il est au chalet, c’est la première fois qu’il se permet de contempler le merveilleux spectacle qui s’offre à ses yeux. Une tasse de café à la main, debout dans le salon face aux grandes fenêtres, il admire ces montagnes multicolores rehaussées par la présence du lac. Seul, Paul en profite pour puiser toute la sérénité qu’il peut. Je vais en avoir besoin. Ma situation difficile ne m’a pas laissé beaucoup de répit, se dit-il. Agir aisément. Cette pensée lui rappelle son frère Rémi. Il répétait souvent ce slogan au début de sa sobriété, du temps qu’il fréquentait les alcooliques anonymes. Paul aime bien son grand frère, encore plus depuis qu’il a cessé de boire. Je vais le contacter bientôt, pense-t-il. J’apprécie son jugement et ses
L'étrange réalité de Paul


— Ça fait longtemps que tu es debout ?

Paul n’a pas entendu Claire se lever. Au son de sa voix, il sursaute et en se retournant, renverse la moitié de sa tasse sur un fauteuil du salon.

— Ho, je suis désolée. Je ne voulais pas te faire peur.
— Ce n’est pas grave. Je suis content de te voir.

Elle descend les escaliers et après avoir embrassé son mari, regarde l’énorme tache laissée par le café sur le seul meuble en tissu du salon, relique que Rolland garde, on ne sait trop pourquoi.

— Ça va tacher. Il va falloir le faire nettoyer.
— Inquiète-toi pas avec ça, je m’en occupe. Et si on déjeunait ?

Le petit déjeuner se déroule dans la joie. La gaîté de Claire y est pour quelque chose. Elle fait plusieurs fois allusion à la nuit précédente, ne se doutant pas des propriétés de son nouveau mari. Paul suggère la randonnée, et Claire y rajoute un
Chapitre 3

pique-nique. Elle se rappelle qu’il y a des pistes de randonnées pédestres pas très loin du chalet. Elle se souvient d’un endroit où le point de vue lui avait coupé le souffle.

— Comment se fait-il que tu connaisses ces pistes ?
— Rappelle-toi une fin de semaine où Rolland nous avait invités. Sa conquête du moment m’avait montré l’endroit.
— Oui, je me rappelle, une jeune blonde. Elle avait 25 ans de moins que lui.

Paul sort le sac à dos qu’il s’était servi plus tôt cette semaine, et les tourtereaux partent en randonnée. Claire n’a pas de difficulté à retrouver le sentier menant au point d’observation. Le trajet se fait presque tout le long en silence. De deux à trois kilomètres du point d’entrée apparaît un immense cap de roche surplombant une vallée saupoudrée d’une multitude de couleurs.

— C’est haut ici. Tu fais attention à ne pas glisser.
— Tu t’énerves pour rien. Tu connais mes talents de grimpeuse.
— Tes talents de grimpeuse, oui, mais de sœur volante, je ne suis pas certain.

L’endroit est magnifique. Un superbe soleil réchauffé lentement l’air, et une volée d’outardes complète la partie musicale. Paul étend une couverture sur un endroit plat du rocher. Ils s’y
installent, côte à côte, dans un silence de plénitude. Un moment suspendu dans une société où tout va si vite. Claire se lève la première.

— Je vais explorer les environs. Tu veux venir ?
— Ça te dérangerait si je reste ici ?
— Tes exploits d’hier ont laissé des traces…

Claire sourit de sa taquinerie.

— Bien non, tu peux piquer un petit roupillon en attendant.

Claire s’éloigne lentement et Paul en profite pour récupérer, non pas de ses exploits amoureux, mais de la présence de Claire. Il doit se tenir constamment sur ses gardes. Il comprend beaucoup mieux le processus de ses pouvoirs, mais est bien conscient qu’il faut encore du temps avant d’en avoir le contrôle total.

Un cri aigu le sort de sa réflexion.

— Paul, Paul, je suis mal pris.

Paul essaie de s’orienter vers l’endroit d’où viennent les cris de détresse de Claire.

— Paul, je suis ici.

Cette fois, il sait où chercher. Il trouve enfin Claire assise au fond d’un petit ravin.
— Tu vas bien ?
— Je crois que je me suis cassée une jambe, ou faite une entorse. Je ne suis pas capable de la bouger. Tu ne pourras pas me sortir d’ici seul. Il va te falloir une corde.

Le calme de Claire le rassure. Et pour ce qui est de la sortir de là, pas de problème. Mais comment l’extraire de sa fâcheuse position sans qu’elle réalise qu’il a des pouvoirs assez spéciaux ? Puis, la lumière jaillit.

— Regarde-moi, Claire.


Pour la ramener au chalet, il emploie toujours ses dons, s’inquiétant même avec quelle facilité il les maîtrise. Il n’a qu’à penser à ce qu’il veut accomplir et l’action suit. Il réussit à se déplacer d’un endroit à l’autre, comme si tout son corps se dématérialisait et se reconstituait ailleurs. Il y arrive aussi avec celui de Claire.

Elle est étendue sur le lit, toujours inconsciente. Paul la regarde, et comme s’il avait toujours accompli ces gestes, impose les mains audessus d’elle. Tout lui vient plus facilement maintenant. La compréhension n’est pas toute là, mais les résultats sont encourageants. Il perçoit la fracture de la jambe gauche. Comme un guérisseur mystique, il la lui répare en quelques secondes. Le
moment de réveiller Claire est venu. Au moins, en cas d’urgence, il sait qu’il pourra se servir de ce moyen pour cacher ses pouvoirs.

— Où suis-je ?
— Au chalet. Tu as fait une mauvaise chute.
— Ah oui, je me rappelle. Comment as-tu fait pour me ramener ici ?

Paul réalise qu’il doit maintenant répondre aux questions de Claire. Sa position inconfortable demande réflexion.

— Regarde-moi donc, toi, tu as une coupure sur le front.


— Salut. J’ai dormi longtemps. Quelle heure est-il ?
— Presque onze heures. Tu te sens mieux ?
— Oui, beaucoup. Je m’excuse si on a dû revenir, mais j’avais vraiment mal à l’estomac.
— Ne t’en fais pas pour ça. Je te fais couler un bain si tu veux, et après, si tu vas toujours mieux, on fera notre pique-nique sur la galerie face au lac.
Chapitre 3

— Tu es trop bon pour moi.
— Laisse-moi te gâter un peu, ça me fait du bien.
— Bon O.K. Je vais accepter ton offre.

Claire trempant dans son bain, Paul en profite pour rassembler ses idées. Il déteste le fait de manipuler les pensées d’autrui, et encore plus celles de son épouse. Mais il ne peut tout de même pas raconter son aventure sans passer pour un fou, ou du moins, un exalté. Il y en a déjà un qui est populaire parce qu’il a visité Jésus sur une autre planète, c’est suffisant. Par contre, je contrôle de plus en plus mes pouvoirs. Si je me fie aux conversations que j’ai entendues sur le vaisseau, d’ici une semaine, j’en aurai le plein contrôle, songe-t-il.

L’eau du bain se vide. Reste calme et ne force pas les choses, se dit Paul.

— Prêt pour ce pique-nique ?

La voix de Claire le ramène à des pensées plus terre-à-terre.

— Ton estomac va mieux ?
— Oui, et j’ai même faim.

Le dîner se déroule paisiblement. La conversation se promène d’un sujet à l’autre. Sur les enfants et les petits-enfants, sur le travail de Claire, sur la santé de Paul, et des banalités qui facilitent la digestion.
— As-tu des projets pour cet après-midi ?
— Non, pas vraiment. Par contre, si tu en as
toi, vas-y, raconte-moi.
— Si tu te sens en forme, j’aimerais que tu
viennes magasiner avec moi. Tu connais mes
performances pour l’achat de vêtements ? Avec le
poids que j’ai perdu, j’aurais besoin de tes bons
conseils.
— Bien sûr. Je me sens beaucoup mieux.
Mais où veux-tu trouver des vêtements ici ?
— Il y a une petite ville tout près.
— Bon, bien, on y va.

Pendant le trajet du chalet à la ville, Paul
pose une question à brûle-pourpoint à Claire.

— Claire, si tu avais le pouvoir de changer
le monde, que ferais-tu ?
— Drôle de question. Ça vient de ta retraite.
Au fait, au dîner, lorsque tu m’as dit que tu n’avais
pas retrouvé la mémoire, j’ai oublié de te demander
si tu t’en faisais avec ça.
— Non, pas vraiment. Mais je suis sérieux
avec ma question.
— Tu sais, on en a parlé quelques fois. Moi
je générerai la paix. Je commencerais par éliminer
les guerres, puis …

Paul n’écoute plus vraiment. La question
posée à Claire l’a remué. C’est la première fois qu’il
réfléchit au fait qu’il a le pouvoir de changer le
monde, ou qu’il l’aura bientôt. Cette pensée
Chapitre 3

l’accable. Il n’est pas à l’aise avec tout ce remue-ménage dans sa vie.

— Tu m’écoutes, au moins ?
— Oui, c’est intéressant. La paix c’est important. On arrive. Il y a un petit centre d’achats pas loin d’ici.

À l’intérieur, Claire se demande si ses complets lui feront encore.

— Qu’est-ce que tu veux comme linge ?
— Les vêtements que tu portes te vont bien.
— Oui, je les ai achetés la semaine dernière. Mais je voudrais une paire de jeans et un autre pantalon.
— Suis-moi, on s’occupe de cela.

Paul évite la mercerie pour homme où un certain vendeur ne doit pas l’aimer outre mesure.

— Regarde, un magasin de jeans.

Après quelques essayages, Claire parvient enfin à trouver une paire qui la satisfait.

— Ceux-là te vont bien. Elles mettent tes fesses en valeur et ton nouveau look de jeune premier.
— Depuis quand tripes-tu sur mon corps ?
L'étrange réalité de Paul

Claire s’adresse à la vendeuse.

— Vous, mademoiselle, vous le trouvez comment, mon Paul, avec ces jeans-là ?
— Effectivement, ils lui font bien.

Elle lui a répondu tout en jetant un œil à ses fesses. Claire l’a bien vu et toutes les deux s’échangent un sourire. Par la suite, Claire et la vendeuse complètent les achats avec un pantalon sport et quelques chandails assortis.


Souper paisible, digestifs, conversations banales et direction la chambre à coucher. Claire pressent un élan amoureux, mais sa journée l’a épuisée et elle suppose qu’après la performance d’hier, Paul voudra dormir lui aussi. La nuit fut paisible pour Claire, mais Paul, pour une rare fois, eut de la difficulté à dormir.

Samedi matin, nos deux tourtereaux déjeunent en tête-à-tête lorsque le téléphone sonne. Leurs regards se croisent.

— Ta fille chérie, je parie.
Chapitre 3

Paul répond.

— Oui, allô ?
— Papa, c’est moi.
— Ta mère et moi n’aurions jamais deviné. Comment vas-tu ?
— Je vais bien, et toi ?
— Faudrait que tu demandes à ta mère. Tu nous appelles pour savoir si on a bien dormi ?
— Bien, je me demandais, bien entendu, si vous vous ennuyiez aujourd’hui, et si de la visi …

Paul l’interrompt.

— O.K. Tu peux venir, mais juste pour la journée. Ta mère et moi avons besoin d’intimité. Si tu pars tout de suite, tu peux être ici à dix heures.
— Euh, j’ai pris un peu d’avance. Est-ce qu’il reste du café ?
— Non, mais je suppose qu’on a juste le temps d’en faire. Mathieu est avec toi ?
— Oui, et les enfants aussi.
— Ta mère me regarde du coin de l’œil et elle approuve pour la journée. On vous attend.

Le café n’a pas fini de couler qu’un véhicule s’arrête dans l’allée. La petite famille descend de l’auto et est reçue par deux adultes en pyjama. Le café est prêt et le chalet s’anime de conversations, de taquineries envers les enfants, de va-et-vient qui n’est pas pour déplaire à Paul.
L'étrange réalité de Paul

— Si vous nous laissiez nous habiller, on pourrait faire une balade ensemble.
— Bonne idée. Je sors le carrosse.

Dans la chambre à coucher, la conversation continue.

— La visite de Véronique et Mathieu t’a mis de bonne humeur.
— Oui, j’ai été presque deux semaines seul.

Sur le chemin qui mène au village, carrosse, enfants, adultes déambulent allègrement. Paul chemine avec Mathieu un peu à l’arrière.

— Dis donc Mathieu, si tu avais le pouvoir de changer le monde, qu’est-ce que tu ferais ?
— Vous êtes sérieux ?
— Juste pour le plaisir de philosopher.
— Je pense que je commencerais par détruire toutes les armes qui existent sur la terre, autant offensive que défensive.
— Et les armes de chasse et de compétition ?
— Je ne crois pas que les jeux olympiques en souffriraient beaucoup. Pour ce qui est de la chasse, en ce qui me concerne, c’est un vieil héritage qui nous vient de nos origines animales, et que l’on pourrait se passer facilement.
— Tu aurais des centaines de milliers d’ennemis sur le dos seulement dans notre province.
— De quoi parlez-vous, messieurs ?
Chapitre 3

Claire et Véronique les ont rejoints.

— Ton père me demandait ce que je ferais si je pouvais changer le monde.
— Tu as de la suite dans les idées. Il m’a posé la même question hier.

Tout ce petit monde rit de bon cœur. Même Paul, qui prend le sujet au sérieux, ne peut s’empêcher de sourire. Il est détendu, nonobstant du fait qu’il n’a pas dormi beaucoup. L’instant de bonheur qu’il a ressenti la veille lorsqu’il marchait avec Claire surgit de nouveau un court moment. Deux fois en deux jours, pense-t-il, c’est bienvenu. Ces moments le ramènent à se connecter à la vie de tous les jours, et non aux exploits surnaturels des derniers temps. D’heure en heure, il a une vision plus nette du processus d’intégration de ses pouvoirs, et la peur de faire une bêtise s’estompe lentement.

— Vous savez le beau-père, votre question me rappelle les soupers familiaux du dimanche, lorsque vous reveniez du dépanneur avec un pain belge et quelques billets de loterie.
— Oui, et que tu nous obligeais chacun notre tour à dire ce que l’on ferait si l’on gagnait le gros lot.

Véronique vient de parler. Claire renchérit.
L'étrange réalité de Paul

— Tu prenais la chose au sérieux, mais je dois admettre que quelquefois, la discussion nous entraînait sur des réflexions pertinentes de la vie. Ta question sur ce qu’on ferait si on possédait des pouvoirs spéciaux va dans le même sens.

Paul ne s’était pas rendu compte de l’intérêt suscité par cette question. Il constate par contre que pour lui la question n’a pas du tout la même signification. Loin d’être un jeu intellectuel, c’est la réalité qui le confronte.

De retour au chalet, Véronique offre d’aller chercher des victuailles pour le dîner. Claire lui dit que ce n’est pas nécessaire, et lui raconte les épiceries jumelles qu’elle et son père ont rapportées jeudi. Le repas est convivial et les taquineries fusent abondamment. Après le repas, Claire et Mathieu se mettent à la vaisselle, et Véronique en profite pour attirer son père à l’extérieur. Les enfants font une sieste à l’étage.

— Papa, je suis inquiète. On ne maigrit pas sans raison.
— Ta question est pertinente ma fille. Si tu avais vu les efforts que j’y ai mis, tu n’aurais aucune raison de t’inquiéter.
— Je ne comprends pas.
— Je blague. J’ai fait attention à ce que je mangeais et j’ai fait beaucoup d’exercices.
— Tu es vraiment sûr ?
— Toi qui te dis en très grande forme, et qui cours presque tous les jours, te sens-tu prête pour un défi ?
Rien ne peut rendre Véronique plus heureuse que de se mesurer à son père. Elle sait très bien qu’elle pourra le battre facilement, mais s’est dit intérieurement qu’elle éviterait de l’humilier plus qu’il ne faut. Elle ne lui rendrait pas la tâche trop difficile.

Le défi prend des tournures d’olympiade. Les règles sont décidées avec la collaboration de Mathieu et Claire, puis le départ est donné. Il est convenu d’un trajet approximatif de cinq kilomètres. Après quatre kilomètres, les deux belligérants sont côte à côte, et il ne reste qu’un kilomètre à parcourir. Évidemment, Paul ne force pas la note. Il comprend même qu’il aurait déjà dû ralentir pour ne pas éveiller les soupçons. Véronique semble essoufflée, et cet état décide Paul à réfréner son enthousiasme. Il laisse aller Véronique qui croise le point d’arrivée un gros deux minutes avant lui.

— Tu as raison, ma fille, je ne suis pas suffisamment en forme pour te battre.
— Tu rigoles, tu n’es même pas en sueur.

Paul a oublié ce détail et se dit qu’il a bien des détails à surveiller encore.

— J’ai presque marché le dernier kilomètre.

L’argument convainc à peine.
L'étrange réalité de Paul

21 heures, les enfants sont endormis dans l’auto et celle-ci est en route pour le retour à la maison. Claire et Paul prennent un dernier verre avant de se coucher. 

La journée du dimanche, pluvieuse, incite notre couple à la lecture et au repos. Paul regarde une partie de football à la télé. Après le souper, Clair s’adresse à Paul en ces termes.

— Que dirais-tu si je quittais ce soir ? Je travaille tôt demain matin et ça te permettrait de finir ta retraite dans le silence. Et on se reverra demain soir pour le souper.

Paul hésite. La proposition le séduit mais il ne veut pas le laisser paraître.

— Je vais mourir d’ennui.

— Tu viens de passer deux semaines seul, une demi-journée ne devrait pas être trop difficile. Mais si tu préfères que je reste, il n’y a pas de problème.

— Non, non, tu as raison. Tu seras plus en forme si tu dors à la maison, et de toute façon, on a les deux autos. On ne pourrait pas jaser au retour.

Les bagages sont dans l’auto. Après un gros câlin, Claire quitte pour la maison.

Paul, seul, s’effondre sur un fauteuil. La suite ne sera pas facile. Le regard dirigé vers le lac, il aperçoit quelques lueurs produites par les lumières des rares résidants et touristes déphasés. J’ai pratiquement les pouvoirs que l’on accorde à
Dieu, mais loin de moi est sa sagesse. Paul se répète d’agir aisément, de prendre son temps. « Du temps, je vais m’en donner. » Et pour la première fois, il songe à prendre sa retraite. « Avec les pouvoirs que je possède, trouver de l’argent ne devrait pas me causer trop de problème. » Sur ce, Paul va se coucher.

Il se réveille de bonne heure, déjeune et prend son premier café sur le pouce, en nettoyant et rangeant le chalet. Puis, dans le milieu de l’avant-midi, se prépare un deuxième café. Il a prévu de dîner au restaurant, et de rentrer chez lui après. Pour la dernière fois, il s’assoit dans son fauteuil préféré, non sans avoir fait disparaître la tache de celui qui se trouve juste à côté. Je pourrai m’ouvrir un commerce de nettoyage si les événements tournent mal. Un sourire aux lèvres, il regarde encore le lac. Il n’a plus la même signification pour lui, et ne l’aura jamais plus. Paul s’impose un bilan. Il revoit toutes ses frustrations, ses crises, ses erreurs, ses corrections, ses questionnements, ses réussites. Le fait qu’il contrôle beaucoup mieux ses pouvoirs lui ouvre des horizons nouveaux. Il a su les apprivoiser. Mentallement, il se répète de prendre son temps, d’agir aisément.

— Oui, allô.
— Salut mon bel amour. Tu vas bien ?
— Oui, je songeais à toi et à ce qui te ferait plaisir pour souper. Je suis arrivé il y a à peine une heure. Et toi, ça va ?
— Oublie le souper. Je t’invite au restaurant pour fêter ma promotion.
— Ta promotion !
— Oui, j’ai appris la nouvelle ce matin. Tu as comme épouse la nouvelle directrice des services milieux.
— Félicitations. Tu ne m’en avais jamais parlé.
— J’ai postulé comme cadre il y a bientôt deux ans et depuis j’ai oublié. Je passe te prendre à la maison vers 17h30. Ça te va ?

Paul, encore perdu dans ses réflexions, lui répond.

— Oui, je t’attends et c’est moi qui paie le champagne.

Bien installés dans la salle à manger du restaurant le plus chic de la ville voisine, Claire et Paul discutent.

— Tu as choisi ?
— Oui, je vais prendre le menu du jour. Le vin est compris et les plats me conviennent. Et toi ?
— Il y a trois choix. Je suppose que tu vas commander des escargots, le potage et le poulet. Moi, je vais prendre le potage, les escargots et le saumon.

C’est ainsi que se termine le mois de septembre.
Le lendemain matin.

— Tu as bien dormi ?
— Pas vraiment. Ma promotion m’a trop stimulée. J’étais excitée au coucher. Toi par contre, tu as dormi comme un bébé.
Chapitre 4

Il est six heures du matin.

— Tu peux rester couché. Je dois déjeuner avec Christine.
— Je me sens en pleine forme. As-tu le temps de prendre un café avant de partir ?
— Un petit.

Paul enfile un jogging, un chandail de laine, et se retrouve dans la cuisine. Même si physiquement il se sent en forme, les dernières semaines d’apprentissage l’ont épuisé mentalement. Il mesure le café pour trois tasses, ajoute l’eau et démarre la cafetière. Le bruit produit par la douche cesse. Paul regarde le plafond et se demande comment Claire va gérer sa promotion. Vingt minutes plus tard, une belle grande femme descend les Escaliers comme à une première, ayant comme public un homme ébahi devant tant d’assurance et de beauté.

— Tu fais très directrice.
— Merci, mais tu n’es pas un public impartial. Tu as couché avec la directrice cette nuit.

Les deux sourient de bon cœur, puis Paul prépare deux cafés. La conversation, quoique de courte durée, fut joyeuse et stimulante.
— Je dois partir.
— Ai-je droit à un câlin et un bisou, Madame la directrice ?

Une feuille posée sur la table de cuisine attend Paul. Il l’a mise là avant de manger, de peur d’oublier. Son déjeuner terminé et son café à la main, il s’installe puis se met à écrire.

Prendre rendez-vous avec Émile.
Prendre rendez-vous avec Marie.
Prendre rendez-vous avec le garage : inspection de l’auto, mise au point d’hiver pour les deux autos et installer les pneus d’hiver.
Remercier Rolland pour le chalet.
Corder le bois.
Préparer l’extérieur pour l’hiver.
Trouver du temps, beaucoup de temps.

La liste s’arrête là, à trouver du temps. « Arrête de paniquer, tu trouveras bien. » Il saisit le téléphone et appelle la clinique.

— Bonjour, je voudrais un rendez-vous avec le docteur Émile Roy.
— Quel est votre nom ?
— Je m’excuse. Paul Dubé.
— Puis-je avoir votre numéro de téléphone ?
— 450-456-7897
— Merci. Vous êtes bien aux 2346 rue des Fleurs ?
— Oui.
— J’ai eu une annulation pour cet après-midi. Est-ce que ça vous irait ?


— Garage Gagné.
— Bonjour. C’est Philippe ?
— Oui. Que puis-je faire pour vous ?
— C’est Paul Dubé. Je voudrais un rendez-vous pour l’installation des pneus d’hiver et la mise au point.
— C’est pour quelle auto ?
— Les deux. La mienne en premier et celle de Claire après. Ça peut se faire ?
— Bien sûr. La semaine prochaine. Je pourrais en prendre une mardi matin 8h00, et l’autre mercredi même heure, si ça vous va.
— C’est parfait. Je serai là.
— Avez-vous vos pneus ?
— Oui, pour les deux autos.
— À mardi matin.

Paul raccroche, satisfait de sa décision. Il consacre le reste de l’avant-midi à diverses occupations ménagères, sans se servir de ses pouvoirs. Après le dîner, Paul prend une douche, se change et conduit jusqu’à la clinique médicale pour son rendez-vous.

Dans le bureau du médecin.

— Bonjour Paul, je suis content de te voir.
— Moi aussi Émile. Ça va ?
— Oui, moi ça va, mais j’imagine que tu n’as pas pris rendez-vous pour te quérir de ma santé.

Les deux se connaissent depuis vingt-six ans et le tutoiement s’était installé naturellement après quelques années.
— Non, je viens te voir pour savoir si tu peux me mettre en congé pour un petit bout de temps.
— Et pour quelle raison ?
— Depuis mon accident, je n’arrive pas à faire le point.
Chapitre 4

En disant ces paroles, Paul sentit les larmes lui monter aux yeux. C’est la première fois qu’il réalise combien il en a lourd sur les épaules.

— Je vois que tu es fragile.
— Excuse-moi, c’est arrivé tout seul.
— Tu n’as pas à t’excuser, au contraire. Parle-moi de ce qui te trouble.

Comme Paul aurait aimé lui raconter tout ce qui s’est produit le dernier mois. Mais il ne peut évidemment pas lui dire la vérité, et c’est un pieux mensonge qui prit la place.

— Je ne sais pas au juste, le manque de souvenirs pour ces trois jours, la cinquantaine, trop de travail, je ne sais pas.
— Comment ça va avec Claire ?
— Bien, même très bien.
— Bon, je vais t’examiner. Enlève ta chemise.

Paul s’exécute.

— Tu as perdu du poids. Est-ce que je me trompe ?
— Non, j’ai perdu plusieurs livres.

Le docteur écoute le cœur de Paul.

— Respire lentement.

Il prend sa pression.
L'étrange réalité de Paul

— Bien. Dis donc, tu as un cœur d’athlète, aucun souffle aux poumons, une pression parfaite. Il faudrait faire des tests plus poussés, mais je crois que tu as la crise de la cinquantaine.
— C’est grave ?
— Quelques semaines de repos et ça devrait aller mieux. As-tu des idées noires ?
— Non, juste de la fatigue.
— Non, juste du repos.
— Je suis d’accord, mais si tu te sens plus déprimé, on a d’excellents antidépresseurs.
— Merci, mais si je peux éviter les pilules !
— Bon, n’hésite surtout pas à venir me voir si tu vois des changements négatifs. Voilà pour ta prise de sang, et ton papier pour ton travail.
— Merci, mais je suis déjà en vacances pour deux semaines.
— Bon, c’est comme tu veux. Mais je veux te voir avant que tu revois tes vacances à travailler. Après tes vacances.
— Merci, Émile. Je me sens déjà mieux.

Ils se serrent la main et Paul quitte la clinique. Deux semaines de répit s’en viennent. « J’en ai bien besoin. » Il prend conscience de sa fragilité. Il réfléchit et se demande pourquoi, avec
Chapitre 4

tant de pouvoirs, il n’est pas plus vif, plus intelligent ou plus réfléchi. « Pourquoi je suis resté le même avec mes forces et mes faiblesses ? » Il comprend ce que voulaient dire ces êtres d’un autre monde pendant son enlèvement. Le danger de ses pouvoirs divins ou diaboliques. C’est la deuxième fois en peu de temps qu’il a ce genre de réflexion.

De retour à la maison, Paul regarde sa liste. « Je vais envoyer un courriel à Rolland en Floride pour le remercier de m’avoir prêté le chalet. Mais avant, je vais corder le bois. » Dix cordes de bois reçues pendant sa retraite.

À l’extérieur, Paul se dirige vers la remise, saisit une paire de gants, puis commence la corvée. Une pluie fine se met à tomber. Il en est à peine à une demi-corde. Il s’arrête, regarde la montagne de bûches qui reste, et ne peut résister. Dix minutes plus tard, il est installé devant l’écran de son ordinateur, le message de remerciement terminé. Trois autres traits biffent sa feuille à :

Prendre rendez-vous avec le garage : inspection auto, mise au point d’hiver pour les deux autos et installer pneus d’hiver.
Remercier Rolland pour le chalet.
Corder le bois

Le téléphone sonne.

— Bonjour.
— Monsieur Dubé ?
— Oui.
— Je suis Marie. Vous m’avez laissé un message de vous rappeler.
— Oui, c’est au sujet d’une lettre que votre père m’a fait transmettre. J’aurais aimé vous rencontrer si c’est possible.
— Bien sûr, disons mercredi à 11 heures. Ça vous va ?
— Oui, c’est parfait, je serai là. L’adresse sur votre carte est correcte ?
— Oui.
— Bon, à mercredi avant-midi, à 11 heures.

Un autre trait :

**Prendre rendez-vous avec Marie**

Paul regarde sa feuille. Deux items restent à accomplir :

**Préparer l’extérieur pour l’hiver.**

Ces travaux ont toujours plu à Paul. Le fait de passer d’une saison à l’autre en accomplissant des tâches coutumières lui permet de se ressourcer. Il se promet de se réserver une journée de beau temps cette semaine ou la semaine suivante pour ce rituel, sans magie cette fois-ci. Puis, il regarde ce qu’il a écrit à la fin.

**Trouver du temps, beaucoup de temps.**

Il lui reste deux bonnes heures avant le souper.

Il a dû passer une heure dans ce pays, cherchant la méthode pour revenir chez lui. De retour à la maison et assis dans son fauteuil, Paul respire mieux. « Je vais explorer ce pouvoir plus à fond, lorsque j’aurai plus de temps devant moi. » Un sourire trahit cette pensée.

Le téléphone sonne. C’est Claire qui s’annonce pour le souper. Elle sera là vers 18h00. Paul lui propose du poisson, mais elle préfère une salade. C’est un mardi pluvieux qui s’annonce. Claire est au travail et Paul, seul à la maison, a sa petite idée. Une journée d’expériences débute. À la radio, il y a un débat sur les clubs d’échangistes. Paul, concentré, écoute les arguments. Il se demande ce qui peut bien se passer dans ces endroits. L’attrait est trop puissant et il se retrouve...
de nouveau dans l’embarras. Heureusement, à cette heure, seul le concierge occupe les lieux.

— C’est fermé, Monsieur. Comment êtes-vous entré ?
— La porte était débarrée. Je croyais que c’était ouvert.

Paul s’excuse et quitte les lieux. Il se retrouve en pleine ville, un léger chandail sur le dos, des pantoufles aux pieds, et une mimique d’embarras inscrit dans sa figure. Cette fois-ci, il ne lui a fallu que quelques minutes pour retrouver son hameau de paix. À la fin de l’après-midi, il maîtrise tellement bien le processus qu’il s’est même payé une petite visite dans la station spatiale, à l’insu bien sûr de ses occupants. Cette journée lui remonte le moral. Claire doit être nommée sur le conseil d’administration du CLSC et elle ne viendra pas souper.

— Monsieur Dubé, que puis-je pour vous ?

Paul avait avec lui la lettre que le père de Marie, Léo, lui avait fait parvenir après son décès. Il hésite à la montrer à Marie.

— Votre père croyait que je possédais certains dons. Il m’avait fait parvenir une lettre. La deuxième page contient des dessins et je me demandais si vous auriez des explications.

Marie, la lettre avec les représentations entre les mains, fixe Paul.

— C’est mon père qui a dessiné ça ?
— Oui, Marie. Vous en comprenez le sens ?
— Laissez-moi réfléchir.

Paul sourit à Marie et prend une position détendue. La réponse qu’elle va lui donner justifiera la confiance qu’il pourra lui accorder. Lui sait ce que signifient ces dessins maintenant, mais il se demande comment Léo a bien pu apprendre ces choses.

Marie se lance alors dans des explications les plus abracadabrantes les unes que les autres. Elle parle d’esprits frappeurs, de signes secrets que les Mayas auraient laissés, de formes qui pourraient venir de l’Atlantide, etc. Paul était venu chercher un appui auprès de quelqu’un qui lui avait semblé sensé. Sa déception est grande. Décidément, pour l’adage « tel père, telle fille », on repassera. Paul la remercie gentiment et se demande s’il ne doit pas
lui offrir de payer sa consultation. Il quitte les lieux, se promettant de ne plus y revenir.

Après cette rencontre, une certitude se confirme. « Je ne peux vraiment pas me confier à personne pour le moment ».

La semaine s’écoule rapidement. Claire est souvent absente. Son nouveau poste lui demande beaucoup de temps, ce qui ne déplait pas à Paul pour l’instant. Ces expériences essais-erreurs lui prennent tout son temps. À l’exception d’une demi-journée de rangement de la cour extérieure et de deux avant-midi au garage, Paul consacre son énergie à développer ses dons, sans se poser trop de questions pour le moment.

La visite de Véronique avec toute sa famille agrémenté la fin de semaine et permet à Paul de prendre un peu de répit. Lundi arrive. Claire et Paul sont assis à la table de la cuisine, un café à la main, et discutent.

— Je ne me suis pas occupée de toi la semaine dernière.
— C’est correct. Ta nouvelle promotion te demande plus de temps au début. Ça va se replacer d’ici un mois, tu vas voir.
— Oui, mais pour le moment, ça va vite. Cette semaine, je devrai me rendre à Québec pour une ou deux journées. Tu pourras t’arranger ?
— Bien sûr, et si je peux faire quelque chose pour t’aider, dis-le moi.
— Je ne t’ai même pas demandé comment tu vas.
— Ne t’inquiète pas, je récupère.
Chapitre 4

Claire quitte la maison. Une autre semaine débute. Pendant celle qui vient de se terminer, Paul, lorsqu’il en avait l’occasion, posait souvent la même question. « Que ferais-tu si tu avais les pouvoirs de Dieu ? » Il a reçu des réponses différentes, mais un consensus semble s’installer autour de deux à trois d’entre elles. Arrêter les guerres, donner à tous les humains de quoi se nourrir, répartir mieux les richesses. Il y en a même un qui lui a répondu qu’il grossirait les seins de sa femme. Ces répliques venaient de gens simples, honnêtes, sans prétention, qui répondaient avec leur cœur. En attendant son auto au garage, un client que Paul ne connaissait pas et à qui il posa la question, lui avait répondu que si Dieu avait tant de pouvoirs, il agirait bien autrement avec les hommes.

En regardant sa feuille, Paul remarque qu’il avait inscrit : trouver du temps, beaucoup de temps.

« Qu’est-ce que je voulais dire par trouver du temps ? ». Encore une fois, dans son fauteuil préféré et un café à la main, Paul réfléchit. L’heure est au bilan. Les événements se sont tellement bousculés et à une vitesse effarante depuis son accident (enlèvement) que l’exercice est difficile. « En résumé, j’ai été enlevé par des êtres venus d’un autre monde. Je leur ai servi de cobaye et durant l’expérience, un de ces êtres a commis une erreur. Je me suis retrouvé avec des pouvoirs qui dépassent l’entendement. J’ai une connaissance très réduite de ce qui se passe dans l’univers. Et j’ai l’impression qu’avec ce qui m’arrive, ces êtres vont vouloir corriger leur bourbe le plus vite possible. Il
L'étrange réalité de Paul

peut donc m’arriver un accident ou une agression. Comme je pense que j’ai une mission à accomplir, sans savoir laquelle, je dois me protéger. Me munir d’un bouclier de protection qui me mettrait à l’abri de toutes tentatives d’agressions sur ma personne, même celles qui viendraient d’autres humanoïdes. Protéger la Terre aussi. Des conversations retenues dans le vaisseau, je me rappelle qu’il avait été question de la destruction d’univers. Rien pour me rassurer. Bon, du temps et de la protection. »

Paul commence par se munir d’un bouclier magnétique de protection. Après quelques erreurs, il est satisfait du résultat.

On est mercredi matin et Claire part pour la ville de Québec.

— Je vais m’ennuyer, loin de toi.
— Je viens de passer deux semaines seul. Deux jours de plus, on va s’en remettre.

Claire s’approche pour l’enlacer.

— Tu me donnes des frissons, j’en ai la chair de poule.

Paul comprend que son bouclier magnétique de protection aura besoin d’ajustement.

— C’est bien qu’après tant d’années de mariage, je te fasse encore de l’effet. Travaille bien et pense à te reposer aussi. Québec est une belle ville, profites-en bien.
Chapitre 4

— Moi aussi, je t’aime.

Seul à nouveau, Paul s’attaque à deux problèmes. La protection de la Terre et le fait de disposer de temps. En ce qui concerne la Terre, il expérimente une ceinture autour d’elle qui l’avertirait de l’arrivée de visiteurs d’un autre monde. La finition reste à parfaire.

Pour avoir du temps, il a pensé à plusieurs solutions, les unes plus farfelues que les autres, et c’est ce matin que le dénouement lui apparaît. À la radio, le commentateur donne les résultats de la loterie. Il termine en disant que le prochain gros lot sera de douze millions de dollars. Paul laisse germer l’idée. Puis il appelle à la clinique médicale et demande qui est le médecin à l’urgence.

— Le docteur Roy.
— Merci. Il y a beaucoup de monde ?
— Non, ça peut aller ce matin.
— Merci.

Paul se rend à la salle d’urgence de la clinique.

— Bonjour Paul, comment vas-tu ?
— Un peu mieux, mais je me sens toujours fatigué. C’est pour cela que je suis venu te voir à l’urgence.
— Commençons par les bonnes nouvelles. Les résultats de tes avant-dernières prises de sang, si tu te rappelles, étaient sur la limite. Ton
L'étrange réalité de Paul

cholestérol et ton taux de sucre surtout. Les dernières montrent que tout est normal. J’avais fait vérifier ta glande thyroïde, ton fer et quelques autres tests. Tous normaux. Tu vois ce qu’une perte de poids peut faire.

Paul esquive un sourire. Il sait très bien d’où viennent ces résultats exceptionnels.

— Je suis rassuré. Mais ma fatigue ?
— Je suis sûr qu’un mois additionnel va régler la question. Qu’en penses-tu ?

Paul n’en espérait pas tant.

— Oui, je suis d’accord. La compagnie ne fera pas faillite parce que je suis malade. Bien, merci. Et on se revoit dans un mois ?
— Merci.

Mercredi après-midi, Paul apporte au bureau le papier de maladie que lui a remis son médecin. Il évite la comptabilité et se dirige droit aux ressources humaines. Il remet le document à la responsable et quitte les lieux en vitesse. Il n’a pas le désir de discuter pour le moment avec ses collègues. Le seul souhait qu’il envisage est de ralentir le rythme, qui va trop vite à son goût.

De retour à la maison, assis à l’extérieur et profitant des derniers soubresauts de chaleur, Paul se remémore un moyen que son frère pratique
Chapitre 4

lorsque tout virevolte autour de lui. Rémi dit que, dans ces moments-là, il se force à ralentir tous ses mouvements, même à en devenir ridicule, et qu’au bout d’une heure de ce régime, il lui est impossible de tourbillonner.

Paul a envie d’une bière. Il se lève délicatement et s’efforce de marcher lentement. À l’intérieur, devant le réfrigérateur, il se surprend à ouvrir la porte brusquement. Pas facile comme exercice, se dit-il. Mais il tient bon et retourne sur la galerie en marchant comme dans un film qui se déroule au ralenti. À peine une demi-heure de ce nouveau rythme et Paul se sent plus calme. Rémi lui dit souvent que depuis qu’il vit les événements un à la fois, sa vie n’est plus la même.

Paul s’est endormi dans la chaise longue et c’est le téléphone qui le réveille.

— Oui, allô.
— Bonjour, mon vieil amant préféré!

La voix de Claire le sort complètement de sa transe.

— Bonjour. Je suis heureux de te parler. Mais quelle heure peut-il bien être ?
— Tu dormais ?
— Oui.
— Il est six heures. Je me prépare pour le souper-causerie et j’avais deux minutes de répit. J’en ai profité pour t’appeler.
— C’est gentil. Tu vas bien ? Tout est à ton goût ?
L'étrange réalité de Paul

— Oui, sauf que je trouve que ça va vite.

Paul ne peut s’empêcher de sourire.

— Je te donnerai des trucs à ton retour.
— Bisou à toi aussi, et à demain.

Paul ressent la faim. Un goût de steak lui vient à la bouche. Où trouver un bon restaurant ? Au Texas, bien sûr ! L’idée n’est pas mauvaise et l’exécution se fait plus facilement que prévu. Il entre dans le premier steak house qu’il voit. Assis et avec le menu entre les mains, Paul essaie de comprendre ce que la serveuse lui demande. Bien qu’il parle l’anglais, il a de la difficulté à comprendre ce jargon. Il pointe le numéro 4 sur la carte. La serveuse lui fait signe que oui et le lui arrache presque des mains. Autour de lui les tables sont toutes remplies de personnes plus hétéroclites les unes que les autres. Paul regrette de ne pas porter un chapeau de cowboy. Et ses vêtements ne font qu’attirer les regards de ses voisins. Paul n’est plus sûr du tout de son idée. Il finit son repas et quitte le restaurant sous les regards amusés des clients.

Paul a pensé à ne pas disparaître en plein milieu du restaurant. À l’extérieur, ce n’est pas mieux. Deux groupes discutent âprement et il se retrouve au beau milieu de la chicane. Un homme l’apostrophe dans un anglais toujours aussi
incompréhensible, et Paul ne peut que s’excuser dans cette langue que les belligérants prennent pour un accent espagnol. Le ton monte et un homme de la carrure d’une armoire à glace s’approche de Paul. Ses intentions sont facilement prévisibles. Mais à deux pieds de Paul, il s’arrête sec. On le dirait figé. Il pose un regard méchant sur lui, mais est toujours immobile. Paul vient de mettre son bouclier à l’épreuve, bien malgré lui.

Il s’adresse à l’individu, dans un anglais correct, lui expliquant qu’il ne fait que passer et que c’est par inadvertance qu’il s’est retrouvé au milieu de cette dispute. Rien n’y fait. Paul sent la moutarde lui monter au nez. D’autant plus que les amis de l’armoire à glace s’approchent aussi. Disparaître ou affronter? L’orgueil prend le dessus. Paul s’approche du groupe, l’air féroce, et se met à invectiver tout le monde. Une petite foule commence à se former et profite du spectacle. Paul se rapproche encore et choisit le plus costaud. Heureusement, à la dernière seconde, il reprend le contrôle et se contente de fixer son adversaire dans les yeux. Celui-ci fige sous le regard de Paul. Puis, sans attendre, mouille son pantalon. Sur ces entrefaites, deux policiers arrivent. Ils dispersent la foule, puis s’adressent à Paul.

— Vos papiers, s’il vous plaît.
— Je ne les ai pas avec moi.
— Êtes-vous Américain ?
— Non. Canadien.
L'étrange réalité de Paul


L’homme se retrouve seul dans la cellule. Certain que l’alcool lui joue de mauvais tours, il se couche sur le banc et s’endort. Ce n’est que deux heures plus tard, lorsque les policiers viennent pour interroger Paul, qu’ils constatent sa disparition. Les explications que donne le seul occupant de la cellule, à savoir que son compagnon de fortune avait disparu devant ses yeux, comme par magie, laissent perplexes les policiers. Ils en parleront longtemps, de cet événement.

mois de novembre. Le gros lot était de douze millions de dollars.

— Il vous manque une clef. Nous avons découvert que c’est celle du sujet 243454. Un humanoïde du deuxième univers par surcroît. Nous espérons que vous l’avez égarée après vous en être servi pour fermer le passage au noyau. Malheureusement, si ce n’est pas le cas, il est déjà trop tard. Une équipe quitte ce soir pour la planète en question, 190HU26, et lui réserve le même sort que sa jumelle. Six milliards d’habitants innocents. Une erreur qui sera coûteuse en vie humaine. Mais on doit en finir avec ces expériences.

Micho n’en mène pas large. Il préférerait être à cent lieues d’où il se trouve présentement. Faris lui manque. Responsable de la disparition de six milliards d’humanoïdes. Même s’ils sont extrêmement dangereux, c’est beaucoup pour un seul être.

Des papiers d’emballage multicolores jonchent le parquet du salon, résidus des cadeaux. Paul, assis dans son fauteuil préféré et un café à la main, se remémore le dépouillement de l’arbre de Noël de la veille. L’excitation des enfants devant l’abondance de présents. Un sentiment de bien-être envahit Paul. Seul dans ses pensées, mais entouré de toute sa famille, il baigne dans une plénitude. Tout le monde est resté à coucher. Véronique, Mathieu,
Alexandre, Noémie, Mélissa, Vincent et Amélie. Rémi, son frère, doit venir dans la journée.

— Grand-père, tu es bien sage.
— Viens t’asseoir avec moi, Noémie. Tu me diras si le Père Noël t’a apporté les cadeaux que tu avais demandés.

Le grand-père et sa petite-fille jasent ainsi en attendant le réveil des autres. Puis la maison s’anime. Chacun se lève à tour de rôle et c’est la parade des pyjamas et des robes de chambre. Le déjeuner joyeux et convivial s’éternise.

À l’extérieur, un magnifique soleil invite les fêtards. Presque midi, la sonnerie de la porte se fait entendre. Oncle Rémi entre, mais il n’est pas seul. Une jolie femme l’accompagne.

— Bonjour tout le monde !

Puis, voyant Paul et Claire.

— Je me suis permis d’amener ma compagne. J’espère que ça ne vous dérange pas ?
— Tu rigoles ? On veut la connaître. Tu nous présentez ?

Et Rémi leur présenta Janine. Ils sont ensemble depuis trois mois, et filent le parfait bonheur. La journée se termine dans la joie. Rémi versa quelques larmes devant la générosité et la confiance que son frère lui a témoignées. Un
Chapitre 4

million de dollars comme cadeau de Noël, c’est beaucoup de foi dans sa sobriété.

La période des fêtes se déroule rondement et bientôt Paul se retrouve seul pour dégarnir l’arbre de Noël. Une nouvelle année vient de commencer. « Quand les hommes vivront d’amour », de Raymond Lévesque joue à la radio. Paul s’arrête un instant, une boule de Noël dans la main. Cette chanson, d’un réalisme cruel mais plein d’espoir, suscite cette réflexion : est-ce que la solution à tous les maux de la Terre est si simple ? Puis, se rappelant que la Terre n’est pas le centre de l’univers mais une planète expérimentale d’un univers parmi tant d’autres, il se dit que ce n’est pas si simple que ça. Si Raymond Lévesque avait su ce que je sais, aurait-il eu la même inspiration ?

Le salon reprit son allure de tous les jours. Rien ne laisse paraître des réjouissances qui viennent de s’y dérouler. Assis confortablement dans un fauteuil, un café à la main, Paul regarde sa montre. Ses pensées se promènent au gré des gorgées de café. Claire est au boulot. Elle a pris la décision de travailler une année complète à son nouveau poste, puis décidera si elle prend sa retraite ou une semi-retraite. Les douze millions gagnés à la loterie furent partagés entre Paul, Claire, Véronique et Vincent. Il y a bien sûr le million à Rémi et des montants substantiels à Monique et Thérèse, les deux sœurs de Claire, déjà très à l’aise financièrement. Quant à Paul, il a donné sa démission, n’étant jamais retourné au travail depuis son enlèvement.
Son café terminé, Paul émerge de ses réflexions. Depuis la soirée chanceuse du mois de novembre, le temps a filé rapidement. À part quelques nouvelles expériences, il a plutôt consacré son temps à préparer la période des fêtes. Il a revu Émile, son docteur. Celui-ci l’a trouvé en pleine forme et s’est demandé si le fait que Paul était devenu financièrement indépendant n’avait pas accéléré sa guérison. Il répondit aux questions de Paul.

— Dis donc Émile, si tu avais des pouvoirs extraordinaires, qu’est-ce que tu en ferais ?
— C’est parce que tu as gagné des millions que tu me poses cette question ?
— Oui et non. Ce qui m’intrigue surtout, c’est de savoir ce que les gens feraient s’ils possédaient des pouvoirs semblables à ceux que l’on accorde à Dieu.
— Avec plaisir. Il y a longtemps que je n’ai pas assisté à un match de hockey.
— Je te prends chez toi en fin d’après-midi et on soupera en ville.
— O.K. À demain.

Le lendemain matin.

— Bonjour, comment vas-tu ?
Chapitre 4

— Comme un jeune retraité. Madame la directrice va bien ?
— Oui, j’aime mon nouveau travail. Mais de te voir heureux comme un pape, à la retraite, ça me fait réfléchir.
— Tu penses à quitter ton emploi ?
— Pas pour le moment, mais l’an prochain, il se peut que l’on soit deux à préparer la réception des fêtes. Je ne viendrai pas souper, j’ai mon c.a. ce soir.
— J’ai oublié de te dire que je vais au hockey, ce soir, avec Émile.
— Amuse-toi bien. On se voit ce soir ou demain matin.
— Bien, ça ressemble à ça.

Le déjeuner terminé, Claire part pour le travail. Paul, un café à la main, se dirige vers le bureau de la maison pour prendre ses messages. Il y en a un d’Amélie qui leur écrit qu’ils font un beau voyage et qu’ils aimerait que Claire et Paul soient là avec eux. Paul lui répond qu’ils y penseront pour la prochaine fois. Il n’a pas vraiment l’intention de voyager avec eux, mais politesse oblige. Puis un courriel de Rémi qui le remercie pour le camion que Paul a donné à l’organisme que lui et Janine parrainent. Ensuite, Paul consulte son agenda. Rien de bien rempli cette semaine. Mardi, c’est la fête à Rolland. Vendredi prochain, gardiennage des enfants de Véronique et Mathieu. Paul en profite pour défragmenter l’ordinateur, puis va s’asseoir au salon. Il a hâte de savoir si Émile lui transmettra de nouvelles visions sur son questionnement. Jusqu’ici,
L’étrange réalité de Paul

sa question n’a pas soulevé de thèse digne d’un doctorat. Faire la paix et éliminer la faim et la maladie résument 99 % des réponses obtenues. Paul s’est attaqué à la question avec plus de conviction. Il faut dire qu’il a les pouvoirs, mais la syntaxe de ses réflexions jusqu’ici ne l’a pas mené bien loin.

Il pense ensuite à la ceinture d’avertissement virtuel qu’il a installée autour de la Terre. Il la trouve un peu trop efficace. En effet, elle réussit tellement bien qu’elle détecte la moindre variation magnétique. Ou un objet pas plus gros que la taille d’une balle de golf qui s’aventure à proximité. Il a aussi amélioré son bouclier personnel, évitant les câlins magnétiques avec Claire. Le fait qu’il a tout son temps le rend plus calme et posé dans ses actions.


— À l’heure comme une horloge, Émile.
— Je n’ai jamais aimé les gens qui se croient assez importants pour être toujours en retard.

Paul s’installe dans l’auto.

— C’est nouveau, la cadi ?
— Je l’ai depuis cet automne. Un rêve de jeunesse. Tu peux t’en payer une si tu veux, avec ce que tu as gagné à la loterie.
— J’aime bien ma Chrysler. As-tu pensé à ma question d’hier ?
— J’y ai tellement réfléchi que je me suis endormi à deux heures cette nuit.
— Tu blagues ?
— Pas du tout. C’est comme si je m’étais retrouvé à la fin de mon cours classique.
— Laisse-moi réfléchir. Élément, syntaxe, méthode, versification, belle lettre, rhétorique, philo 1, philo 2.
— Tu as fait ton cours classique ?
— Non, deux ans seulement chez les Clercs de Saint-Viateur.
— Moi, je l’ai fait chez les Frères Maristes. J’ai failli prononcer mes vœux, mais après le concile Vatican II, plus rien n’était semblable. L’enseignement m’intéressait plus ou moins. Il faut dire que le dernier été avant le grand saut, une certaine Denise m’a rendu la décision plus facile.
— Pas Denise, ta femme ?
— Eh oui, trente-quatre ans déjà. Veux-tu souper à Montréal ou ailleurs ?
— Je te laisse choisir, mais je paie le souper.

Émile choisit un restaurant qu’il fréquentait durant ses années de médecine. Le repas est servi.

— Ta question m’a vraiment tourmenté.
— Comment ça ?
— Bien tu vois, après ton départ, je me suis mis à y réfléchir comme si je les avais, ces pouvoirs. Je me suis rappelé les consultations que j’ai eues avec certains malades. Bref, j’ai pris l’exercice au sérieux. Ça m’a troté dans la tête, comme je te l’ai dit, jusqu’à deux heures cette nuit.
L’étrange réalité de Paul

Mais j’aimerais savoir, avant de te présenter mon raisonnement, pourquoi me l’as-tu posé ?

Paul sourit, mais il n’avait jamais réfléchi à ce qu’il pourrait bien dire si quelqu’un le lui demandait dans un contexte semblable. Généralement, il éluait la demande par une boutade dans le style de « J’ai du temps à perdre » ou « C’est pour trouver un sujet de conversation » ou encore « On ne sait jamais qui on peut devenir ». Les gens riaient avec lui et le débat se terminait là. Mais cette fois, il se sent coincé.

— Je ne sais quoi te répondre. Mais je dois te dire que je l’ai demandé aussi à d’autres personnes, ces derniers temps.

En bon médecin, Émile lui réplique.

— Ça doit répondre à un besoin intérieur, une frustration refoulée.

Paul se sent soulagé.

— Tu dois avoir raison. Comment trouves-tu le repas ?

— Bien. Ils se sont améliorés depuis trente ans. Pour en revenir à ta question, j’ai compris qu’avec la profession que je pratique, soit côtoyer la maladie au quotidien, ma réflexion en est sûrement influencée, ou du moins, teinté.

— Tu veux dire que tu enraierais la maladie sur la Terre ?
— Ça serait trop facile comme réponse. Non, plusieurs idées m’ont traversé l’esprit. Même avec mes études en théologie sur l’existence d’un dieu, je me suis reposé la question mais à l’envers. Si Dieu avait ces pouvoirs, pourquoi ne fait-il rien pour enrayer justement, la maladie, les guerres, la famine. Puis, je me suis mis à sa place. Ou bien je suis pour la non-intervention, ou bien je suis parti en vacances sur une autre planète !

Aux mots “‘autre planète’”, Paul frissonne. Il enchaîne en lui demandant s’il a eu des idées concrètes et applicables durant sa réflexion.

— Oui. J’obligerais à mettre dans une banque de données toutes les découvertes médicales. Ça éviterait la compétition malsaine. Et je crois que les médicaments et les avancées technologiques en médecine devraient appartenir gratuitement à l’ensemble des habitants de la terre, tout comme la nourriture et le gîte.

— Je vois, dans ton désir, le médecin communiste réactionnaire.

— Très drôle. On n’est plus dans les années 70.

— Non. Mais de l’idée à l’acte, tu t’y prendrais comment, concrètement ?

— C’est ce bout-là qui m’a empêché de dormir. Toi pis ta maudite question. J’ai bien élaboré quelques plans, mais concrètement, les mettre en place n’est pas facile. Toujours dans le sens de ta question, bien sûr.
Bref, on devra en reparler à une autre partie de hockey.
— Il est l’heure de se rendre au centre Bell.

Les Canadiens ont perdu 4 à 1 aux mains des Sabres. Sur le chemin de retour, la conversation se poursuit.

— Belle partie. Décevant pour les Canadiens, mais ils ont bien joué. Les Sabres étaient trop forts, ce soir.
— Oui, tu dois avoir raison. Je ne m’intéresse plus au hockey comme avant. Trop d’équipes, puis on ne sait rien de ce qui s’y passe.
— Ça me fait penser à ta question. Tu voulais savoir concrètement ce que je ferais avec tes pouvoirs ?

À ces mots, Paul frissonne. Aurait-il échappé des informations sur sa condition sans le savoir ?

— Mes pouvoirs, qu’est-ce que tu veux dire ?
— Bien voyons, ta question sur ce que je ferais si j’avais des pouvoirs extraordinaires.

Paul respire mieux. Émile a voulu dire ces pouvoirs et non mes pouvoirs.

— Vas-y, je t’écoute.
— J’ai pensé qu’il faudrait fonder un journal avec des journalistes enquêteurs qui divulgueraient toutes les nouvelles découvertes en matière de santé, les nouveaux médicaments, le prix de revient, le profit engrangé par les compagnies. Bref, tous les dessous de cette industrie qui fait des profits avec la maladie. Le journal serait indépendant, libre de tous liens, et pourrait même donner des conseils aux gens. Leur expliquer que les découvertes sur les maladies et sur les médicaments appartiennent à tous les humains sur cette Terre. Bien sûr, si j’ai toujours ces fameux pouvoirs.

— Si je te comprends bien, tu crois que de renseigner le monde créerait un mouvement qui répartirait de façon universelle les soins de santé, et ça, sur la Terre entière.

— Avec les pouvoirs que tu m’as donnés, je ne vois pas pourquoi ça ne marcherait pas.

— Ça demande réflexion.

— Dis donc, Paul, tu as déjà joué au hockey ?

— Oui, il y a bien longtemps, pour les glorieux Vikings.

— C’était junior ?

— Oui, mais junior C.

— Si je te demande ça, c’est que les gars du coin ont démarré une ligue de garage, avec des petits vieux comme toi et moi.

— Ça pourrait m’intéresser.

— Il y a une rencontre vendredi soir à la brasserie Lefort.

— Je vais peut-être y aller. Toi, tu y vas ?
— Oui, comme joueur et médecin de la ligue.

Il neige. Quatre à cinq centimètres d’un beau duvet blanc recouvrent le sol.

— Te voilà rendu chez toi.
— Merci pour tout, Émile. La soirée m’a fait beaucoup de bien, plus que tu le penses. On se revoit vendredi.

Paul descend de l’auto et salut Émile de la main. Il remarque les traces laissées par le véhicule de Claire. Elles sont récentes. Avec un peu de chance, je pourrai lui jaser cinq minutes avant qu’elle se couche. À l’intérieur, Claire, en robe de chambre, attend Paul.

— Je t’ai vu arriver. Je me mettais au lit. Viens me faire un gros câlin. Je m’ennuie.

Après les étreintes, il lui dit :

— Ta réunion s’est bien déroulée ?
— Oui et toi, ta soirée ?
— Formidable. Je te raconterai demain matin.

La fatigue entraîne le couple au lit. Claire s’endort presque instantanément. Paul résiste quelques minutes, reconsidérant les propos d’Émile. Renseigner le plus possible le monde. Je devrai réfléchir à ça demain. Puis il s’endort à son tour.
— Salut chérie, le café est servi.
— C’est charmant d’avoir une bonne à la maison. Je ne fais plus à manger, plus de lessive, plus de ménage, plus de café le matin.
— Profites-en bien, ta retraite est peut-être plus proche que tu ne le penses.
— Je ris, mais je commence à changer d’idée pour mon travail. Je suis chanceuse d’être financièrement indépendante. Je regarde les autres employés et ils travaillent presque tout le temps en survie. Le climat est lourd. La majorité des équipes sont en détresse et les patrons continus à presser le citron.
— Tu as raison. Lorsque je travaillais à l’usine, j’entendais souvent des conversations entre cadres. Leurs propos se résumaient à « Faut baisser les coûts de production. Faut augmenter les profits. Les employés coûtent cher, faut les rendre plus productifs ». Ils parlaient argent, argent, argent.
— Tu t’imagines, chez nous, ce n’est même pas leur argent, mais celui de la communauté. Ça ne les empêche pas de gérer ça comme ta manufacture de papier. Tu imagines ce que ça donne : « Vous avez 4,06 plaintes à traiter par jour, 47 minutes pour chaque personne, 1h34 de transport par jour, 45 minutes pour vos rapports. » C’est à peu de chose près le dernier discours de mon patron aux employés. Moi, je suis à côté de lui avec d’autres directeurs et on fait oui de la tête. Je me sens exploitante.
— Tu peux démissionner, si tu veux. Je te rappelle que tu as cinq millions sur ton compte de banque.
L'étrange réalité de Paul

— Je sais, mais je voudrais faire quelque chose pour mes collègues avant de partir.
— Je reconnais là ton grand cœur.
— Merci de ton écoute. Je dois y aller. Je travaille encore, moi!

Paul se retrouve seul à nouveau. Il reprend une tasse de café et se dirige vers son ordinateur. Prise de messages, réponse à quelques courriels, vérification des comptes à payer, puis les nouvelles sur sa page préférée. Il peut y lire que le président des États-Unis a déclaré hier soir à la télé que la guerre menée aux terroristes justifiait de changer les procédés d’interrogation des détenus. Il permet maintenant l’usage de méthodes plus musclées pour obtenir des informations. Paul s’arrête et réfléchit à ce que peut bien vouloir dire le président. Si ce n’est pas d’autoriser la torture, ç signifie quoi ? Puis une idée germe dans sa tête. Une petite visite s’impose. Les expériences des voyages par la pensée lui ont appris qu’il peut être reçu de façon cavalière, à l’occasion. Après son repas au Texas, Paul a expérimenté d’autres sorties, quelquefois à ses dépens. Il se rappelle sa promenade au parlement d’Ottawa. De son arrivée surtout, en plein milieu du conseil des ministres. À l’époque, il n’avait pas encore appris à surgir sans être vu dans ses déplacements.

— Qui êtes-vous et que faites-vous là ?

La question vient du premier ministre.
— Je suis venu visiter le parlement et je crois que je me suis égaré.
— En effet, jeune homme. Gardien, voulez-vous reconduire Monsieur à sa visite guidée ?

Paul se sentait dans ses petits souliers. Il se confondit en excuses, et promit de voter pour le bon parti à la prochaine élection.

Ce n’est que peu de temps après qu’il mit au point sa version de l’homme invisible.

Une odeur désagréable saisit Paul à la gorge. Il circulait dans un couloir, il entendait une lamentation tout près. À deux portes de là, il s’arrêta. La plainte recommença. Paul écouta plus attentivement. Ça vient de derrière cette porte. Il pénètre dans la cellule et y aperçoit une femme, à moitié nue, en position fœtale. De légers gémissements accompagnent la scène. Paul ne peut admettre, même à Guantanamo, qu’en ce début du troisième millénaire on puisse agir de cette façon avec un être humain. Ils ont raison ces extraterrestres. Nous sommes vraiment dangereux pour l’univers. Se rendant visible Paul s’adresse à la femme.

— Qui êtes-vous, madame ?

À ces mots, la suppliciée gémit plus fort et se protège le mieux qu’elle peut d’une éventuelle agression. Elle ne répond pas, se contentant d’hocher la tête.

— Comprenez-vous ce que je dis ?
Un mouvement de détente semble se produire.

— Je ne vous veux pas de mal.
— Vous, qui êtes-vous ?
— Je suis venu pour savoir.
— Savoir quoi ?
— Ce qui se passe dans cette prison.

La femme se retourne. Sa poitrine nue laisse paraître des seins d’une drôle de couleur. Paul met quelque temps à comprendre qu’ils sont couverts de bleus et de brûlures.

— Quel est votre nom ?
— Sheila.
— Moi, je suis Paul.
— Êtes-vous envoyé par Allah ?

Paul ne sait que répondre.

— Que puis-je faire pour vous ?
— J’ai soif.

Paul lui fait apparaître un verre d’eau. Puis, il lui demande si elle souffre beaucoup. Elle lui répond que les souffrances physiques ne sont rien à côté des sévices moraux qu’elle doit endurer. Elle, musulmane, doit se dévêtir à chaque interrogatoire. Elle raconte aussi que depuis deux jours, les sévices corporels se sont intensifiés. Paul lui demande pour quelle raison elle se trouve là. Elle lui répond que son frère connaissait un des terroristes qui ont fait
sauter les tours du World Trade Center. Elle lui dit qu’elle n’avait pas vu ce frère depuis au moins dix ans.

Un bruit de pas se fait entendre. Quelqu’un vient. Paul fige. La porte s’ouvre. Un gardien en uniforme pénètre dans la cellule.

— Sauve-moi, Allah, je t’en supplie.

Paul a une idée. Il s’entoure d’une lumière tellement brillante qu’elle aveugle l’individu et Sheila. Ce court moment de répit permet à Paul de saisir la femme et de disparaître avec elle. Il ne sait pas de quel pays elle est originaire, et ne peut demeurer dans cet espace-pensée encore longtemps. Il décide donc d’apparaître en Égypte, tout près des pyramides. La femme, qui croit qu’Allah vient de la rappeler à lui, baigne dans un état de grâce. Paul s’adresse à elle.

— Où habites-tu ?

Elle ne comprend pas que Dieu ne sache pas où elle demeure.

— Allah, tu viens de me sortir des mains de ces tortionnaires et tu me demandes où j’habite ? Je me croyais avec toi au ciel.

La réponse déconcerte Paul. Il n’a pas réfléchi à ce que son geste peut signifier pour cette femme. La réplique lui vient tout seul.
— Je te donne une deuxième chance. Où veux-tu que je t’emmène, femme, pour continuer ta vie sur cette Terre ?
— Chez moi, en Afghanistan. Dans un petit village nommé Asmara.

Aussitôt demandé, aussitôt exécuté. Paul laisse Sheila dans son village et retourne chez lui.

L’expérience l’a bouleversé. Encore sous le choc, il se prépare un café. Cette action coutumière le rassure et il se détend un peu. Au même moment, à Cuba, un gardien essaie d’expliquer à son supérieur la disparition d’une prisonnière. La base est en état d’alerte. Des hélicoptères tournent sans cesse autour de la prison, à la recherche de terroristes qui ont organisé cette évasion.

Pendant ce temps, dans la cité d’Asmara, une femme ne cesse de dire qu’un miracle vient de se produire. Dans une burka bleue qu’Allah lui a donnée avant de la déposer dans son village, Sheila se promène de maison en maison, racontant son histoire.

Trois gorgées de café plus tard, Paul peut mieux rassembler ses idées. La balade de ce matin l’a dérangé. « Je dois réfléchir avant de faire ce genre de sortie. Si je veux aider les hommes et femmes de cette Terre, mes actions doivent montrer plus de raisonnement de ma part. »

Pour se changer les idées, Paul décide qu’après le dîner, il ira s’acheter une paire de patins à glace. « Comme ça, je saurai si je veux m’inscrire dans cette ligue de hockey. »
Chapitre 4

— Vous chaussez du combien ?
— Du dix.
— O.K., nous dirons donc du 44, 45.

Paul regarde le vendeur d’un œil inquisiteur. Celui-ci s’en aperçoit.

— Pour ce genre de patins, les mesures sont à l’européenne.
— Ah bon. C’est vraiment confortable.
— Depuis combien de temps date votre dernière paire de patins ?
— Si je ne m’abuse, 1968.
— Il y a eu quelques améliorations, quand même. Le cuir de kangourou a été remplacé par des matériaux synthétiques. La bottine est plus solide, les lames sont faites du meilleur acier.

Paul quitte le magasin, heureux des conseils du vendeur. À la maison, il se change de vêtements, puis il se dirige au lac d’en haut, là où la ville entretient une grande patinoire. Les premiers coups de lame lui rappellent de bons moments. Il se souvient de sa jeunesse et de ses interminables journées sur la patinoire municipale. Il termine son premier tour de chauffe. Deux jeunes adolescents le dépassent et échappent ce commentaire à sa hauteur. « Penses-tu que le vieux peut faire deux tours sans s’étouffer ? » Paul les a entendus. Une bouffée d’orgueil s’empare de lui. Puis il se calme. C’est avec une attitude comme celle-là que je me suis retrouvé à Cuba. Je vais quand même les suivre de loin. Deux tours, puis quatre, puis huit. Les deux
L’étrange réalité de Paul

ados commencent à se poser des questions. Après douze tours, Paul décide de passer à l’action. Il accélère, dépasse les deux jeunes, refait un tour et, à une vitesse folle, revient sur eux une deuxième fois. Il ralentit et se contente de les suivre à nouveau. Nos deux amis font un autre tour et quittent la glace s’en en redemander. « La prochaine fois, tu réfléchiras avant de faire tes commentaires. » Paul rigole. Il se détend.


Mais ce soir, pas d’appel. Paul se dit qu’elle doit être en réunion. Il prépare un pâté de foie, coupe du fromage. Il a acheté un pain frais à son retour du patinage. Il vérifie s’il lui reste une bonne bouteille de vin. Ensuite, il se douche, met des vêtements propres et commence une brassée de lavage. Il s’assoit devant le téléviseur. Le bulletin de nouvelles défile les informations. Paul s’attend à ce que l’on annonce l’évasion d’une prisonnière de Guantanamo. Mais il sait bien que les Américains ne se vanteraient pas de l’événement.
CHAPITRE 5

La sonnerie de la porte avant se fait entendre. « Qui peut bien arriver à cette heure. À moins que Claire ait oublié ses clefs ? » Paul se lève et va ouvrir. Deux policiers en uniformes se tiennent devant lui.

— Bonsoir.
— Bonsoir, vous êtes Monsieur Paul Dubé, mari de Claire Labonté ?
— Oui. Il est arrivé quelque chose ?
— Pouvons-nous entrer ?
— Bien sûr.

Les deux policiers s’assoient à la table de cuisine. Paul appréhende le pire.

— Monsieur Dubé, nous avons une mauvaise nouvelle.
— Il est arrivé un accident à Claire ?
— J’ai bien peur que oui.
— C’est grave ? À quel hôpital est-elle ?
— C’est très grave.
— Vous ne voulez pas dire qu’elle est morte ?
— Nous sommes désolés. Elle a eu un grave accident.
— Que s’est-il passé ?

Paul tremble de tous ses membres. Ses pouvoirs ne lui sont d’aucune utilité pour le moment.

— Elle a été renversée par un chauffard alors qu’elle se préparait à embarquer dans son auto. Le conducteur a pris la fuite, mais nous avons une bonne description. Il y avait plusieurs témoins. Votre épouse est décédée sur le coup. Y a-t-il quelqu’un que vous pourriez contacter ?
— Ma fille Véronique.
— Elle pourrait venir ici vous tenir compagnie ?
— Oui, je vais l’appeler tout de suite.
— C’est bien. Nous allons rester un peu si vous le voulez. Pour ce qui est de l’identification, ça peut attendre. Trois personnes, qui la connaissaient, l’ont formellement identifiable.

Paul se retrouve comme dans un rêve. Ses gestes sont machinaux. La révélation du décès de Claire l’a assommé comme un coup de masse en plein front.

— Allô papa, ça va ?
Chapitre 5

— Pas vraiment.

Un sanglot termine sa phrase.

— Il est arrivé quelque chose ?
— Un grand malheur. Ta mère.

Il ne peut terminer sa phrase et éclate en larmes. Un des policiers prend le combiné du téléphone.

— Bonjour, je suis l’agent Pierre Ménard de la Sûreté provinciale. Votre père a de la difficulté à parler. Votre mère a eu un très grave accident… malheureusement elle est décédée.

Véronique accuse le coup. « Je dois être forte pour papa. »

— Dites à mon père que j’arrive tout de suite.

Après que les policiers eurent quitté la maison, Véronique prend son père dans ses bras. Des larmes coulent sur les joues des deux endeuillés.

Paul survole du regard la salle de réception. Qui aurait pu prévoir, la semaine dernière, que toutes ces personnes seraient réunies pour rendre un dernier hommage à une mère, une belle-sœur, une amie, une connaissance. Il se retire dans un coin de la pièce et tente de retrouver un peu de tranquillité. La semaine qui vient de s’écouler a été vécue
L'étrange réalité de Paul

comme dans un rêve. Tout lui semblait irréel. Toutes ces actions que l’on doit accomplir et qui semblent appartenir à un autre monde. Décider de la cérémonie pour l’enterrement, choisir un cercueil, prévenir les parents et amis, les journaux, même l’achat de vêtements devient abstrait.

Il regarde sa fille Véronique. Elle était là pour lui malgré sa souffrance à elle. Au côté de son père, pour l’aider dans ses démarches. À l’arrière Vincent, la figure meurtrie par le décès de sa mère, supporté de son mieux par Amélie. Dans l’autre coin, Alexandre, Noémie et Mélissa avec leur père Mathieu, ne réalisant pas vraiment la signification du départ de leur grand-mère. Un groupe de femmes jasent un peu plus loin. Paul en reconnaît quelques-unes, des collègues de travail de Claire. Certaines étaient présentes lors de l’accident. Entre autres Christine, qui ne ressemble plus qu’à son ombre. Plus loin Rémi, très éprouvé lui aussi, avec sa compagne Janine, qui discutent avec les deux sœurs de Claire. Rolland, qui est revenu de Floride, est en grande conversation avec Émile et Roger Tremblay, l’ancien patron de Paul. Plein d’amis et de collègues de Claire et de Paul, ainsi que les cousins, cousins, tantes et oncles des deux familles complètent la scène.

Tout ce tableau lui semble irréaliste. Il ne s’y sent pas inclus. Puis, une main délicatement posée sur son épaule le ramène à la réalité. Il se retourne et regarde Véronique.

— Ça va, ma fille ?

188
Chapitre 5

— Ça pourrait aller mieux si maman était encore avec nous.
— Oui, tu as bien raison. Je ne sais pas si je te l’ai dit, ton aide et ton support m’ont grandement aidé à passer cette semaine. Je voudrais te remercier pour ta présence et ton calme.
— Merci, mais il se pourrait que moi aussi, j’aie besoin d’une bonne épaule dans les semaines à venir.
— Tu es toujours chez toi à la maison.
— Merci papa. Veux-tu que je reste avec toi quelques jours ? Mathieu m’a offert de s’occuper des enfants, si tu avais besoin de quelqu’un.
— C’est gentil, mais je crois que je préfère rester seul quelques jours. Par contre, si vous voulez venir en fin de semaine prochaine, ça me ferait plaisir.

La cérémonie se termine. Les personnes quittent la salle, une par une, après avoir offert leur aide et leur support à Paul.

Seul à la maison, Paul regarde une photo de Claire. Des larmes coulent lentement sur ses joues. Il a un regret. Il aurait dû munir Claire d’un bouclier de protection comme le sien. En même temps, il réalise qu’il ne peut intervenir sur tous ceux qu’il aime et qu’il voudrait garder près de lui. La mort de Claire lui confirme ce qu’il redoute le plus. « Mon espérance de vie se compte en centaines d’années, si je me fie aux commentaires de ces êtres venus d’ailleurs. Combien de personnes qui me sont chères verrai-je disparaître encore ? » Le chagrin est intense, mais sain. Pour la première fois depuis que
Les policiers lui ont appris le décès de Claire, Paul se connecte à sa souffrance. La douleur est vive et réelle. Paul se met au lit et s’endort immédiatement, ce qui ne lui est pas arrivé depuis une semaine.

Ce mercredi matin de fin de janvier permet au soleil de pénétrer dans la cuisine. Dure réalité. Paul a l’impression que le café n’aura jamais plus le même goût. Il y a tant de souvenirs qui refont surface en même temps. Une certaine discipline s’impose et c’est dans la routine que Paul choisit de l’appliquer. Sans grand appétit, il grignote un pain au fromage puis se sert un café. Tant d’objets partout dans la maison lui rappellent Claire. Il décide qu’après son café il fera le ménage des effets de Claire. Le processus du deuil s’enclenche. Muni de sacs à ordures et de boîtes, Paul commence le tri des effets personnels et des vêtements. La tâche s’annonce plus difficile qu’il ne le croyait. Au milieu de l’avant-midi, après deux bonnes heures de labeur, il se permet une pause. Malgré les souffrances causées par cette action, il a presque terminé pour le linge. Il regarde la cafetière, se rappelle qu’il a acheté du thé et opte pour celui-ci. Il fait bouillir de l’eau pendant qu’il regarde les marques de thé qu’il a acquis. L’Earl Grey l’emporte. Les habits, les chaussures, les manteaux sont emballés. Il ne lui reste que les effets personnels. On sonne à la porte. Paul n’a pas entendu l’auto arriver. Il ouvre et voit Vincent, la figure encore boursouflée de chagrin, accompagné d’Amélie. Ils s’informent de l’état de Paul.
— Ça va. Je viens de passer deux heures à ramasser les vêtements de ta mère.

Vincent acquiesce. Amélie enchaîne.

— Nous pouvons vous en débarrasser et l’apporter à des œuvres de charité.

La réalité frappe Paul à nouveau. Se séparer des biens de Claire le fait énormément souffrir. Mais la raison lui dicte que des personnes dans le besoin pourraient en profiter.

— Merci, mais si ça ne vous fait rien, peut-on les mettre dans votre auto tout de suite ? Après, je vous offre le café. Avez-vous déjeuné ?

— Oui merci, mais le café ne sera pas de refus. On peut mettre les boîtes et les sacs dans l’auto pendant que vous le préparez.

Paul se concentre sur sa tâche et n’ose pas regarder Vincent et Amélie sortir les boîtes. La discussion tourne autour de l’enterrement, des personnes présentes, du buffet. Paul surprend un relent d’alcool lorsque Vincent parle. J’espère, pense-t-il, qu’il ne se jettera pas dans la boisson pour soulager sa peine. Amélie semble bien le supporter dans cette épreuve. Vincent a toujours été plus près de sa mère. La souffrance qu’il endure se lit sur son visage.
— Monsieur Dubé, Vincent et moi avons pensé aller dans le sud quelques semaines. Voulez-vous nous accompagner ?

C’est bien la dernière activité dont Paul a envie.

— Merci, c’est gentil, mais je préfère vivre mon deuil ici. Le notaire m’a dit qu’il vous convoquerait bientôt pour le testament de Claire.
— Notre offre tient toujours pour le sud si vous changez d’idée. Pour le notaire, nous vous dirons où nous joindre.

L’avant-midi se termine en discussions futile.

— Je vous garde à dîner ?
— Merci, mais nous avons quelque chose de prévu.

Ils se quittent, laissant Paul à nouveau seul avec ses pensées. Le dîner se vit comme le déjeuner, sans appétit. La semaine s’annonce longue. Pour ce qui est des effets personnels, Paul préfère attendre la fin de semaine et la visite de Véronique pour en disposer. Ne sachant comment écouler l’après-midi, son regard tombe sur la paire de patins qui est restée dans un coin de la cuisine. Le soleil n’a pas quitté la région depuis ce matin, et Paul se laisse tenter.
L’activité lui fait du bien et lui rappelle qu’il a encore ses pouvoirs et qu’il devra y réfléchir autrement maintenant. Après un tour du lac, Paul remarque que la surface de patinage est rugueuse, dû au verglas d’il y a deux jours. Les rares patineurs, trois couples et un autre homme, ne découragent pas l’entreprise que Paul a en tête. Il refait donc un autre tour tout en laissant, au fur et à mesure de son avancé, une glace digne des patinoires olympiques. Il observe que les autres patineurs ont maintenant les yeux rivés sur la glace et semblent apprécier la nouvelle surface, tout en se questionnant sur son origine. Paul sourit pour la première fois depuis le triste événement.

La semaine s’écoule lentement, remplie de souvenirs. Il n’a pas réutilisé ses pouvoirs par respect pour Claire. Les travaux ménagés ont occupé le reste de son temps. L’arrivée imminente de sa fille le stimule dans sa préparation. Il surveille aux dix minutes l’arrivée de la petite famille. La chambre d’amis est prête ainsi que les chambres des enfants. Il a mijoté quelques plats pour ses invités. Il est à la salle de bain lorsque la sonnerie de la porte d’entrée se fait entendre. Bon minutage, se dit-il en tirant la chasse d’eau.

— Entrez, ne restez pas dehors. Il fait un froid de canard aujourd’hui.
— Bonjour, Monsieur Dubé. Ce n’est vraiment pas chaud !
Mathieu entre, les bras chargés de sacs et de valises. Véronique suit avec Mélissa dans les bras. Puis les deux plus vieux, chacun une petite valise à la main.

— Papa, ça va ?

La petite Mélissa collée sur elle, Véronique embrasse son père.

— Oui, autant que ça puisse aller après un décès.

Le deuxième voyage de bagages rentré, le plancher de la cuisine ressemble à un magasin à rayons. Bottes, foulards, tuques, chaise haute, jouets de toutes sortes, biberons et sacs de couches s’entremêlent dans un fouillis total. Heureusement que la maison est grande. Une demi-heure plus tard, rien n’y paraît. Tout fut rangé dans les différentes chambres dans une exécution digne de manœuvres militaires. Le général Véronique y a vu.

On est vendredi à la fin de l’après-midi. Mathieu ne pouvait se libérer plus tôt de son emploi. Malgré qu’il soit financièrement indépendant, Mathieu tient à son travail. Véronique a quitté le sien qui, de toute façon, ne lui convenait plus même si elle ne travaillait que quelques heures par semaine.

— Le souper sera bientôt près.

Tout ce beau monde s’installe à la table.
— Je mets les plats sur la table et vous vous servez.

— Merci papa. Ça a l’air d’un vrai festin. Je vais faire réchauffer le repas de Mélissa. Mathieu, tu peux servir les enfants ?

Un léger malaise s’installe. Habituellement, c’est Claire qui les servait.

— Papa, Mathieu et moi avons quelque chose à te dire.

La physionomie sérieuse de Véronique n’est rien pour rassurer Paul.

— Allez-y.
— Bien, tu sais que Mathieu travaille pour les coopérants.
— Oui.
— On lui a offert un poste en Amérique du Sud, au Nicaragua. Et il pense l’accepter. Ce ne serait que pour une année. Le contrat commencerait en juin. Je sais que ce n’est pas le bon moment, mais l’occasion ne se représentera pas de sitôt. Nous nous inquiétons de te laisser seul.
— Partez en paix, mes enfants, je vais très bien me débrouiller. Puis si je m’ennuie trop, je pourrai aller vous rejoindre. Et ce n’est que dans quatre mois.
— Tu es gentil de le prendre comme ça.
— En passant, le notaire devrait vous convoquer bientôt, toi et Vincent, pour la lecture du testament de ta mère. Si on passait au dessert, l’atmosphère devient lourde.

La fin du repas se termine en une banale conversation. Mathieu semble fatigué.

— Tu te sens bien, Mathieu ?
— Oui, mais on dirait que je commence un mal de gorge.

Les enfants, excités à leur arrivée, ont peine à garder les yeux ouverts. Mathieu couche les deux plus vieux et Véronique la plus jeune. Au salon, Paul les attend avec une bouteille de porto. La discussion tourne autour de l’offre faite à Mathieu. Celui-ci, cependant, semble plus mal en point qu’au souper, et demande la permission d’aller se coucher. Paul et Véronique se retrouvent seuls.

— Un autre verre de porto ?
— Merci, je veux bien. J’aurais une question à te poser qui me tracasse depuis ton accident.

Paul se met en position de défense. Le porto et le fait de se retrouver seul avec sa fille vont compliquer la situation.

— Oui, quelle est ta question ?
— Bien, c’est plus une impression. Depuis cet événement, on dirait que tu caches des choses. Ou si tu aimes mieux, tu sembles plus secret.
Chapitre 5

Paul se demande bien par quel tour de passe-passe il va bien pouvoir s’en sortir, cette fois-ci. Utiliser ses pouvoirs le rebute, lui dire la vérité aussi. Il ne lui reste qu’à lui conter un autre pieux mensonge.

— Tu as peut-être raison. Le fait de chercher tout le temps à essayer de me rappeler ce qui s’est produit durant ces trois jours me hante encore. Mais je suis sûr que ça va passer.

Véronique hoche de la tête, mais à l’intérieur d’elle-même un doute subsiste. Cependant, elle n’insiste pas.

— Pour changer de sujet, tu es sûr que nos projets de partir une année ne t’embêtent ?

Paul est effectivement soulagé de changer de sujet. Il lui répond de profiter de la chance qui passe, qu’ils sont encore jeunes et que ce sera une belle expérience. Et lui rappelle qu’il peut toujours leur rendre visite.

La fin de semaine s’achève. Entre les taquineries, les jeux avec les enfants, les repas, les discussions, de lourds moments s’installent. Leur belle-mère, grand-mère, mère et épouse leur manque à chacun, de façon différente mais aussi intensément. C’est dans les petites choses banales que tout à coup apparaît le vide.

Le départ arrive. Le manège reprend, mais cette fois dans l’autre sens. La fourgonnette pleine, c’est l’au revoir et les embrassades. Puis le silence.
Un silence lourd que Paul ressent au plus profond de son être. Assis seul dans le salon à peine éclairé, toutes sortes de sentiments l’enveloppent. Déprime, colère, culpabilité, acceptation et même vengeance s’entremêlent dans sa tête. Paul décide donc d’aller se coucher. Il se dit qu’une journée à la fois, c’est bien suffisant et que la nuit porte conseil.

Paul en est au déjeuner lorsque le téléphone sonne.

— Salut Paul, je ne te réveille pas, j’espère ?
— Non, je suis à la fin de mon déjeuner.
— Tout d’abord, comment vas-tu ?
— Le deuil suit son cours, mais je ne m’en sors pas si mal.
— Ce n’est peut-être pas le temps de te parler de ça, mais il y a toujours une place pour toi dans la ligue de hockey. Les gars sont tous d’accord. Si tu veux y réfléchir ou prendre le temps qu’il te faut, y’a pas de problème avec ça.
— Merci Émile, mais je crois que je vais accepter ton offre. J’ai besoin de voir du monde. Il y a cependant un petit problème.
— Lequel ?
— Je ne me suis pas acheté d’équipement de hockey depuis trente ans. Je suis un peu perdu.
— C’est normal. Tu aurais dû me voir l’an dernier. Trop orgueilleux pour demander de l’aide, je me suis retrouvé avec des épaulettes de football. J’ai bien fait rire de moi au vestiaire. Sérieusement, il y a un gars dans la ligue qui est technicien en équipement sportif, et qui a une boutique pas loin d’ici. Je te donne ses coordonnées, si tu veux. Tu
Chapitre 5

pourras lui dire que tu viens de ma part et que tu joues dans la ligue.
— Merci. Donne-moi ça, je vais y aller aujourd’hui même.

Lundi 11h00, Paul est dans la boutique de ‘Lebel sport Inc.’.
— Bonjour, belle journée aujourd’hui.
— Oui, en effet.

Paul se sent à l’aise tout de suite.
— Vous cherchez un article en particulier ?
— Oui, et même plusieurs articles.

Paul lui explique son problème. Il lui raconte son adhésion dans la ligue et qu’Émile l’a chau-
dement recommandé. Michel Lebel, gaillard de six pieds et de deux cents livres, écoute Paul atten-
tivement.

— Ah, ce bon docteur Émile. Il vous a raconté son arrivée à la ligue avec ses épaulettes de football ?
— Oui. C’est pour ça que je suis ici, pour éviter de faire la même erreur.
— Merci de la confiance que vous me faites. D’autant plus que nous allons nous voir assez souvent cet hiver.
— Oui, vous jouez dans la ligue vous aussi.
L’étrange réalité de Paul

— Non seulement je joue dans la ligue, mais je suis capitaine d’une équipe. Et si je me souviens bien, lors du repêchage, je vous ai pris dans mon équipe. Drôle de coïncidence!
— Vous m’avez choisi sans me connaître ?
— Je dois être honnête, il ne restait que deux joueurs sur la liste qui n’avaient pas été repêchés. Vous et un certain Mohamed Assari. Je ne suis pas raciste, mais lorsqu’il s’agit de hockey, je suis dur en affaire. Par contre, j’ai su plus tard qu’il avait joué dans la ligue américaine. Vous allez devoir me donner raison de vous avoir choisi.

Paul aime de plus en plus le personnage.

— Je ferai mon possible. Si vous êtes mon capitaine, on pourrait se tutoyer.
— Merci, c’est gentil.

Durant l’heure qui suivit, Michel ne retient pas ses explications. Sachant que l’argent n’est pas un critère pour Paul, il s’efforce de l’équiper le plus adéquatement possible.

— Voilà, c’est complet. Je n’ai pas vu tes patins, mais avec ce que tu m’en as dit, ça devrait faire l’affaire.
— Merci infiniment. Je n’aurais jamais su quoi m’acheter. Ça a tellement changé en trente ans. Il est l’heure de dîner, est-ce que je peux t’inviter ?
— Bien sûr, merci. Je vais souvent à la brasserie en face, si ça te va.

Michel aide Paul à mettre le gros sac dans son auto, puis ils traversent la rue. Ils sont seuls à une table. Après avoir commandé, Paul, à brûle-pourpoint, demande à Michel.

— Tu es un gars organisé, toi. J’aimerais savoir. Si on te donnait des pouvoirs presque illimités, semblables à ceux qu’on accorde à Dieu, qu’en ferais-tu ?

Michel se demande si Paul lui pose la question parce qu’il a gagné à la loterie, ou si c’est parce qu’il sait qu’il a un certificat en philosophie.

— Tu sais, si tu ne sais pas quoi faire avec le gros lot que tu as gagné, je peux t’aider là-dessus aussi.

Paul rit.

— J’ai l’air idiot avec cette question. Je l’ai posée à beaucoup de personnes et ça devient une habitude.
— La question n’est pas si simple que ça. J’ai fait un certificat en philo pour m’amuser, et j’aurais aimé que l’on développe une interrogation dans ce genre-là.
L'étrange réalité de Paul

Paul est surpris de la réponse de Michel. Il ne l’imagine pas à l’université. Michel lui dit qu’il va y réfléchir très sérieusement et qu’ils en reparleront une autre fois.

— Changement de sujet, te sens-tu prêt pour une pratique mercredi soir ?
— Bien, il faut casser la glace. Je serai là. À quelle heure ?
— 7h00 à l’aréna. Ne t’en fais pas trop si tu n’es pas en forme, ça va revenir. Ah oui, j’aurais besoin aussi de ton numéro de téléphone et de ton adresse internet, si tu en as une.

Paul se dit que son problème n’est pas la mauvaise forme. Le contraire serait plus exact. Le dîner se termine sur des sujets de hockey : la position que Paul jouait, les nouveaux règlements, ceux de l’aréna, les cotisations et le party de fin de saison.

Il occupe le reste de la journée à enfiler son équipement et à l’enlever. Orgueil oblige. Content de son rendement, il se couche de bonne heure, fatigué, mais satisfait de sa journée. Ses pensées, avant de s’endormir, sont pour celle qui a partagé sa vie depuis toujours.

Pour la première fois depuis le décès de Claire, Paul se prépare un copieux petit déjeuner. Cela lui rappelle le spécial qu’on lui avait servi au restaurant du village, durant son séjour au chalet. Il a une pensée pour Rolland et se promet de lui envoyer un courriel après son repas. Le moment du café arrive. Paul se sert une tasse et se rend compte
qu’il en a préparé pour deux. Des larmes se mettent à couler abondamment sur ses joues, le prenant par surprise. La crise terminée, il s’assoit dans son fauteuil et prend conscience de la fragilité de ses émotions. Son café consommé, il s’en ressert un autre et jette le restant dans le lavabo avec un pincement au cœur.

Assis devant son ordinateur avec sa comptabilité achevée, il ouvre ses messages. Il y en a un de Vincent, écrit certainement par Amélie, qui lui donne les coordonnées de leur voyage. Puis un autre d’un Michel. Paul n’a pas l’habitude d’ouvrir les messages dont il ne connaît pas la provenance. Il vérifie quand même l’adresse de l’expéditeur. C’est envoyé par capsport@videotron.ca. Paul fait le lien avec Michel, son compagnon de la veille. Il lit la missive.

_Bonjour Paul, un petit mot pour te rappeler la pratique de mercredi soir, et pour vérifier ton adresse de courriel. Les communications pour le club se font presque toutes par internet. Je t’ai mis dans le carnet d’adresses de l’équipe, et lorsque tu recevras le prochain message, tu auras celles de tes coéquipiers. On se voit mercredi soir. Si tu peux me confirmer que tu as bien reçu ce message, ce serait gentil._

_Michel_

_P.S. Je potasse ta question sur les pouvoirs extrêmes._
L'étrange réalité de Paul

La lecture terminée, Paul confirme qu’il a bien reçu le message, puis prend une pause. Il ne s’est pas beaucoup préoccupé de ses pouvoirs depuis le décès de Claire. Une idée lui vient. En bon cartésien, il ouvre une page Word neuve, et commence à écrire.

Réponses reçues :

Émile : Soins gratuits sur toute la terre, renseigner le monde, pas de profit pour les compagnies de médicaments.

Michel :

Puis, il se crée un fichier qu’il nomme ‘restructuration’, y met son ébauche et crée un mot de passe pour le rendre inaccessible. Il est satisfait de son travail. Il écrit ensuite un mot à Rolland pour le remercier de sa présence à l’enterrement de Claire.

Dix heures, Paul réessaie son équipement. Il se sent bien. Il remet le tout dans le sac de sport puis se prépare un thé. Le téléphone se fait entendre.

— Bonjour.
— Bonjour Paul. Comment allez-vous ?
— Bien. Et vous Maître ?
— Merci.
Chapitre 5

— Je vous téléphone pour prendre rendez-vous pour le règlement de la succession. Comme vous êtes le liquidateur, j’aurais des papiers à voir avec vous.
— Je suis libre.
— L’êtes-vous maintenant ?
— Oui.
— Pouvez-vous passer à mon bureau cet avant-midi ?
— Bien sûr. Tout de suite ?
— Oui, si vous pouvez.

Dans l’étude du notaire, Paul regarde le décor. Il n’y est pas venu souvent, mais se rappelle l’immense sculpture sur le mur à sa droite. Elle a été faite par un artiste de la région que Paul a connu quand il était enfant.
— Bonjour, Paul. Je m’excuse de ce retard, un imprévu de dernière minute.
— Bonjour, Maître Fafard.

Les deux hommes se serrent la main.

— Si je voulais vous rencontrer, c’est à propos du testament de Claire. Elle y fait mention qu’elle laisse ses biens séparés en trois parts égales. Une à vous et une à chacun de ses enfants. Avant de diviser le total de ses avoirs, je me demandais si vous aviez autre chose à ajouter. La maison devra être partagée aussi, du moins, la part de Claire.
— Maître, je ne sais pas si ça se fait, mais je serais prêt à renoncer à ma part d’argent, que j’échangerais avec mes enfants pour leur part de la maison.
— Oui, c’est possible. Mais je veux être sûr que vous comprenez que vous échangez près de deux millions de dollars, pour deux tiers de parts de la moitié de la valeur de votre maison. Ce qui représente, au mieux, cent mille dollars.

— J’ai bien compris, mais je n’ai pas besoin de cet argent et si mes enfants sont d’accord, c’est ce que je souhaiterais.

— Bien, si vous pouviez leur demander de me contacter, je vais procéder selon votre demande.

C’est l’heure de dîner. Paul s’achète du fast food qu’il ramène à la maison. Après le repas, il se souvient que Michel lui avait conseillé de faire affûter ses patins pour une glace intérieure et lui avait recommandé un certain Gaëtan qui travaille à l’aréna. Comme il a des achats à compléter, il en profite pour faire d’une pierre deux coups. La patinoire lui rappelle des souvenirs. Lorsqu’il jouait au hockey, la moitié des parties se déroulaient à l’extérieur et l’autre, à l’intérieur. À la réception, il demande si Gaëtan est là. On lui indique le chemin.

— Bonjour, je suis Paul Dubé et je voudrais faire aiguiser mes patins. C’est Michel Lebel qui m’envoie.

— Vous êtes le nouveau ? Ailier gauche, si ma mémoire est fidèle.

Décidément, les nouvelles vont vite ici, pense Paul.
— Je dois commencer par une pratique demain, et je ne sais pas si mes patins sont adéquats.

Gaëtan examine les patins.

— Je vais vous arranger ça, ils sont aiguisés pour l’extérieur. Si vous voulez visiter la place, en attendant. J’en ai pour une quinzaine de minutes.

Paul le remercie et commence sa visite. C’est un petit aréna, à peine cing cents spectateurs. Les vestiaires sont bien entretenus d’ailleurs, l’ensemble semble accueillant. Ça le rassure. Il prend une pause et s’assoit dans les estrades. Cet arrêt le confronte de nouveau à sa solitude et au grand vide qu’a créé la mort de Claire.

Un bruit derrière le sort de sa torpeur. C’est une dame qui s’approche et qui se présente comme la responsable de la cantine. À cette heure, l’aréna est presque vide et la dame en profite pour se reposer. Paul discute avec elle et lui raconte son embauche dans l’équipe de Michel. Les Vikings, lui déclare-t-elle. Paul vient de réaliser qu’il ne connaissait pas le nom de son équipe avant qu’elle le lui apprenne. Elle le salue et le convie à son comptoir pour le lendemain soir.

Mercredi matin, le lever est pénible. Paul a mal dormi. Il se réveillait aux heures et Claire emplissait ses pensées. Il se douche et prépare son déjeuner. Après le premier café, le moral revient. La pratique de ce soir l’excite. Il a hâte de voir ses coéquipiers.
De nouveau devant l’ordi, il envoie un message à Vincent qui se trouve en Espagne. Ils ont changé de destination à la dernière minute. Puis, il téléphone à Véronique pour lui faire part à elle aussi de la demande du notaire. Il l’informe d’ailleurs de son intention de garder seulement la maison. Véronique s’objecte, mais Paul est intraitable. Le reste de la journée oscille entre sa peine et son excitation. Il soupe de bonne heure et se rend à l’aréna. Il n’est que six heures lorsqu’il arrive. La dame de la cantine le salue et lui offre un café. Six heures trente, un premier joueur arrive. La cantinière le présente à Paul et tous les deux se dirigent vers leur vestiaire. C’est Gaëtan qui leur ouvre la porte. Paul commence à s’habiller ainsi que son compagnon.

— Tu joues à l’aile gauche ?
— Bien, lorsque je jouais, oui. Mais là, je ne le sais pas.
— J’espère que oui.
— Pourquoi ?
— Je ne veux pas te donner de fausses impressions, mais un de nos ailiers gauches est vraiment détestable. Son surnom est Pit, mais on devrait le nommer emmerdeur. Il a fait quatre équipes avant de venir jouer pour nous. Ça ne fait que deux parties et une pratique et déjà, la majorité des gars l’ont pris en grippe. Faut dire qu’il a contribué pour la moitié dans le pot de l’équipe. Mais ce n’est pas une raison pour se prendre pour un autre.
— Merci du renseignement.
Les autres joueurs arrivent à leur tour. L’ambiance est à la rigolade. Michel présente Paul aux autres joueurs. Le dernier à lui être présenté est Richard, alias Pit.

— C’est toi le nouvel ailier gauche qui veut prendre ma place ?
— Je ne suis pas ici pour prendre la place de personne.
— Je l’espère bien. Tu as des croûtes à manger.

Pit est un solide gaillard de six pieds et deux pouces, deux cent trente livres. Les autres joueurs le regardent, hochant de la tête de dépit. Michel rappelle à Richard que c’est sur la glace que se joue une partie et pas dans le vestiaire.

Sur la patinoire, Michel divise les joueurs en deux équipes qui s’affronteront l’une contre l’autre. Il a bien pris soin d’opposer Paul contre Richard. Les premières minutes, Paul se sent perdu. Mais les vieux réflexes reviennent vite. Il a aussi un atout qu’il garde en réserve secret. Pit a déjà marqué deux buts pour son équipe lorsqu’il coince Paul sur la bande, le traitant de petit vieux. Il n’en fallait pas plus pour que Paul fasse appel à ses arguments secrets. Dans les dix minutes qui suivent, il enfile quatre buts et lorsque l’occasion qu’il attendait se présente, il décroche un lancer qui malheureusement, mais volontairement, frappe Pit sur une jambe. Celui-ci tombe par terre, incapable de se lever. Paul se dirige vers Richard pour lui venir en aide. Lorsqu’il se penche, il lui chuchote à l’oreille.
L’étrange réalité de Paul

— Pas mal, pour un petit vieux.

La pratique se termine dans la bonne humeur. Richard apprend à l’hôpital qu’il a une fêlure à un os de la jambe droite et qu’il ne pourra jouer au hockey avant deux mois. Toute l’équipe, à la brasserie, parle de la performance de Paul et de l’accident de Pit. Ils spéculent sur la partie de vendredi et les gages vont bon train. Paul est le héro de la soirée. Toute cette effervescence lui fait du bien, même s’il sait qu’il a un peu aidé sa chance. De voir tous ces quinquagénaires agir comme des enfants le réconfortent. Il est tard lorsque Paul se met au lit. Comme il aimerait raconter à Claire sa soirée. Il s’endort sur cette pensée.

Le ménage, le lavage, l’épicerie et le pellage occupent le reste de la semaine. C’est dans la solitude que Paul se connecte le plus à sa peine. Par contre, la routine lui fait reprendre contact à sa longue vie qui l’attend. L’implication dans cette ligue de hockey lui permet aussi de reprendre courage. Ses énormes pouvoirs ne le préoccupent pas beaucoup pour le moment. Ce soir, c’est sa première partie officielle comme joueur. Il devra doser ses efforts ou plutôt son arme secrète.

La partie est gagnée par les Vikings. Paul marque deux buts et c’est encore la fête. Michel explique aux joueurs que dorénavant il n’y aura qu’une partie, soit le vendredi soir, et que si les gars veulent pratiquer, ils doivent s’arranger ensemble. Il leur fait part aussi de la démission de Richard, celui-ci préférant joindre un autre club. Des
applaudissements terminent sa phrase. « Je dois vous dire aussi qu’il est parti avec le don qu’il avait fait à l’équipe pour le party de fin de saison », rajoute-t-il. Là, ce sont des huées qui se font entendre. Après son discours, Paul fait signe à Michel de le rejoindre.

— Michel, si ça peut aider, j’aimerais fournir pour la cagnotte.
— Comme je le remplace, tu peux compter sur moi. Pour les buts et pour le pot. Vendredi prochain, je t’apporterai mon chèque. Je pense qu’on aura un beau party.
— Merci. Je savais que je pouvais me fier sur toi.

La fin de semaine arrive. Véronique a invité Paul chez elle. Mathieu se remet à peine de sa grippe et elle veut qu’il se repose. Paul accepte, mais ne restera pas pour coucher.

Les semaines qui suivent sont, pour Paul, une période partagée entre des hauts et des bas. Le questionnement à propos de ses pouvoirs ne prend que peu de place. Ce n’est qu’au début du mois de juin qu’une certaine sérénité s’installe en lui. Pendant cet intervalle, Paul ne résiste pas aux émo- tions qui le surprennent au hasard des événements de la vie. C’est probablement cette attitude qui permet au deuil de suivre ses étapes.
Lorsque Paul, assis dans son fauteuil avec un café ou un Grand Marnier à la main, se laisse aller à ses pensées, il lui arrive de revoir les étapes de vie de ses enfants. La présence de Claire dans ces périodes, et lui au travail dix heures par jour pour bâtir sa carrière. Qu’on passe à côté de beaux moments dans la vie parce qu’une carrière prend trop d’importance! Il compare bien malgré lui ses deux rejetons. L’une solide, généreuse, prête à aider tout le monde. L’autre, plus centré sur son environnement immédiat, mais qui ne refuse pas de donner un coup de main si on lui demande. La nature, étant ainsi faite, ne l’empêche pas de les aimer tous les deux.


Paul est devenu le meilleur compteur de la ligue. Il s’avoueintérieurement que l’orgueil y est pour quelque chose. User de ses pouvoirs sans faire de mal lui semble acceptable pour le moment. Le party de fin de saison fut une grande réussite. Le chèque de cinq mille dollars que Paul a donné à l’équipe y contribua pour une bonne part. Les copains se séparent pour l’été. Véronique et sa

Nous arriverons dans deux jours. Micho a un pincement au cœur. Le commandant du vaisseau vient de parler.

Paul est au chalet avec Rolland depuis deux semaines. Celui-ci regarde la grosse pierre sur le terrain.

— Tu sais Paul, je vais me décider un jour à la faire enlever, cette maudite roche.
— Tu as peut-être raison. J’essaie d’imaginer ce à quoi ça pourrait bien ressembler sans elle.

Un rictus se forme au coin des lèvres de Paul.

— En passant, est-ce que tu restes jusqu’à la Saint-Jean ?
— Merci, mais ces petites vacances m’ont remis sur le piton. Je vais retourner chez moi demain.

Les deux amis se serrent la main et Paul promet de revenir au courant de l’été. La Chrysler blanche quitte l’allée. Sur le chemin qui mène au village, Paul croise une voiture qui roule à vive allure. Il lève les sourcils. Une panne d’essence sera suffisante pour cette fois-ci.
L'étrange réalité de Paul

Seul à la maison, Paul défait ses bagages. Les deux semaines au chalet lui ont procuré un grand bien. Rolland, toujours discret, ne lui a pas posé de questions. Il l’a laissé vivre à son rythme. Les valises vides, Paul prépare un lavage. Il est à mettre l’assouplissant dans le dévidoir lorsqu’une forte sensation le saisit. Il met quelques secondes avant de se rendre compte que c’est le signal qui provient de la ceinture d’avertissement qu’il a installée autour de la Terre.

Immédiatement, il se transporte dans l’espace, à l’endroit d’où provient l’alerte. Toujours invisible et indétectable, Paul regarde le vaisseau. Il reconnaît sa forme et se doute bien de la raison de sa présence. Il s’y introduit et constate le branle-bas de combat qui s’y déroule. Bien que difficile à différencier à cause de leur ressemblance, Paul, cependant, reconnaît l’un d’eux. Il s’approche, toujours invisible. Il essaie d’intercepter leur communication sans se dévoiler. Leur mode étant télépathique, la moindre pensée dirigée vers l’extérieur pourrait le trahir. Il croit comprendre qu’ils sont à déclencher le détecteur de balises qu’ils avaient introduit en lui lors de leur dernière visite. Heureusement, Paul l’avait détecté et disposé dans un coin d’un réacteur nucléaire. Il les regarde se questionner sur l’endroit où devrait se trouver cette balise.

— Monsieur Micho, vous êtes vraiment certain que le signal provient d’une centrale nucléaire ? J’ai le dossier du terrien devant moi avec le code de sa balise, son nom terrestre, son
lieu de résidence, de travail, etc. Rien ne fait mention d’une centrale nucléaire.

— Bon, voilà un autre problème. Si je m’écoutais, je bifferais cette planète de cet univers. Maintenant, comment allons-nous faire pour le retrouver ?

— Si nos données sont véridiques, il a certainement trouvé la balise, à l’heure qu’il est, et doit bien rire de nous. Capitaine, l’erreur de Micho, si elle existe vraiment et je n’ai pas de doute là-dessus, dépasse nos compétences. Les rares humanoïdes à avoir croisé ces êtres dotés de tels pouvoirs nous ont laissés des récits à faire dresser les cheveux sur la tête. Mieux vaut négocier que d’affronter.

— Maître, j’ai suffisamment de puissance sur ce vaisseau pour pulvériser la planète immédiatement.

— Capitaine, je crois toujours que l’on devrait négocier lorsqu’on l’aura trouvé, ou que lui nous aura trouvés.

— Ces êtres n’ont pas la technologie pour nous détecter.

— Eux non, mais lui, certainement. Il nous écoute peut-être à ce moment-ci.

— Je crois que vous êtes un peu paranoïaque. Laissez-moi faire et le problème sera réglé dans la minute qui suit.

— Capitaine, dois-je vous rafraîchir la mémoire ? Vous êtes le capitaine de ce vaisseau, c’est vrai, mais moi, je suis le chef de cette mission. Et c’est moi qui ai le dernier mot. Nous sommes des êtres pacifiques et comme je vous
l’ai dit, même si le danger est grand, mieux vaut échanger.

Paul réfléchit, puis prend une décision. Il attendra que Karime, le chef de la mission, soit seul et se manifestera à lui. Il n’a pas eu longtemps à attendre. Karime convia ses interlocuteurs à se retirer dans leurs quartiers et à réfléchir sur les mesures à prendre.

— Bonjour Karime.

L’extraterrestre, bien calme, se retourne vers Paul.

— Je me doutais bien que vous étiez dans les parages. Vous allez nous détruire ?
— Pourquoi vous détruirais-je ?
— Nous sommes venus avec l’intention de réduire cette expérience et ce monde en poussière, mais je vois bien qu’il est trop tard et que l’on devra composer avec vous.
— Vous avez l’air de penser que je suis un monstre.
— Si vous aviez lu les récits des atrocités commises par vos semblables, vous auriez réagi de la même façon.

Puis Karime lui raconte ce qu’il avait lu sur la destruction du sixième univers. Paul lui réplique que, de toute façon, il n’a pas le choix et doit se fier à sa parole.
— Je suis bien conscient des pouvoirs que je possède. Mais pour le moment, je ne suis pas intervenu à grande échelle sur ma planète.

— Et nous vous en sommes reconnaissants. Je dois vous avouer que nous ne savons pas quelle attitude adopter. Avons-nous le choix ? Je constate que la balle est dans votre camp, et les pouvoirs aussi. Pouvons-nous discuter ?

— C’est ce que nous sommes en train de faire.

Au même moment, le capitaine se dirige vers les quartiers du chef de mission. En ouvrant la porte, il aperçoit Paul. En une fraction de seconde, il saisit un objet à sa ceinture, le pointe vers Paul et tire. Le rayon rebondit sur le bouclier de Paul et retourne vers son expéditeur. Karime cri à son commandant NON ! Mais il est déjà trop tard. Hébété, il regarde Paul, croyant le voir se transformer en cendres. Mais rien ne se produit. Il se retourne vers son capitaine et constate qu’il n’est plus là. Il n’y a qu’un tas de poussières à l’endroit où il se trouvait. De nouveau, il se retourne face à Paul. Il est persuadé que sa destinée s’arrête là.

— Je suis prêt. Mais si c’est possible, avant je voudrais enregistrer un message pour mes proches.

— Avant quoi ?

— Avant que vous détruisiez notre vaisseau et ses occupants.
Paul fixe son interlocuteur. Il lui est difficile de lire sur son visage. Communiquer par la pensée ne laisse pas place à l’expression, et la maigreur de ce corps à la peau laiteuse non plus.

— Pourquoi détruire votre vaisseau et ses habitants ? Je crois que vous êtes dans l’erreur en ce qui me concerne. Par contre, je dois vous avertir que si quelqu’un d’autres recommence le même manège, il subira la même conséquence. Combien êtes-vous sur ce transporteur ?

— Nous sommes maintenant que trois. Moi, Micho que vous connaissez sûrement, et un technicien du nom de Habi.

— Seulement trois pour un si gros bâtiment ? Bon, pourriez-vous convoquer Habi et Micho ici sans qu’ils me tirent dessus ?

— Bien sûr.

Les trois occupants du navire spatial et Paul, assis autour d’une table, discutent. La tension a diminué, mais les extraterrestres sont méfiants. Paul a beau les rassurer, ils croient encore qu’il va les tuer. Pour les apaiser, Paul leur demande s’ils veulent l’accompagner chez lui dans sa demeure. Karime accepte, sachant que de toute façon, ils n’ont pas vraiment le choix.

— Je ne connais pas vos habitudes, mais prendriez-vous de la nourriture ou un breuvage ?

Les trois humanoïdes se regardent, puis Micho prend la parole.
— Quelle est la coutume terrienne lorsqu’on vous offre à boire ou à manger ?

— On accepte.

— Nous prendrons volontiers trois verres d’eau salée, si vous en avez.


— Vous voulez notre aide ?

— Bien sûr. J’ai effectivement beaucoup de pouvoirs mais ma connaissance des autres mondes, de la technologie, de la philosophie, bref le gros bon sens, me fait terriblement défaut. J’aimerais que ma planète soit agréable à vivre pour tous mes semblables. Par exemple, une source d’énergie propre, disponible et gratuite pour tous les habitants. Des procédés médicaux modernes, axés sur l’individu. Ou... je ne sais plus, il y a tellement à faire.
L'étrange réalité de Paul

— Si vous nous ramenez sur notre vaisseau, j’aurai certainement un cadeau pour vous.

Paul acquiesce.

Sur le navire, il reçoit une boîte avec les explications requises et la façon de la dupliquer. Il leur demande s’il peut les laisser partir sans crainte de les voir revenir avec une armada de vaisseaux pour attaquer sa planète.

— Au contraire, nous allons essayer de convaincre notre gouvernement de collaborer et, j’en suis convaincu, il acceptera.

— Je vous fais confiance. Mais si vous me trompez, je vous jure que je débarre le noyau de six milliards de mes congénères. La suite, vous la connaissez.

— Nous allons convaincre nos dirigeants.

Une main moite et flasque rencontre celle de Paul. Il leur demande s’ils seront capables de retourner sur leur planète.

— Tous les explorateurs comme Micho possèdent leur brevet de pilote.

— Alors, au revoir et bonne chance.

Avant que Paul quitte, Habi remet une clef USB à Paul. Il lui explique qu’il l’a fabriquée pour lui. Il y a mis des renseignements qui seront utiles à Paul.

— Tu pourras t’en servir sur ton vieil ordi.

Paul le remercie et lui souhaite bon retour. Puis, il quitte le vaisseau avec ses cadeaux.


Après s’être sustenté, il ouvre son ordinateur et y introduit l’outil que lui a remis Habi. Son écran indique qu’elle ne peut ouvrir le disque amovible au complet et que l’utilisateur doit ouvrir un fichier à la fois. Paul n’en revient pas. La capacité de son nouvel ordinateur est ce qu’il y a de plus puissant sur le marché. Comme il constate que la clef renferme des centaines de fichiers, il en ouvre un au hasard. Il contient des renseignements sur l’histoire de la découverte des univers. C’est le téléphone qui sort Paul de sa fascinante lecture.

— Papa, c’est ta fille préférée. Tu n’as pas oublié que tu nous reconduis à l’aéroport jeudi ?
— Non, ma fille préférée. Je passe vous prendre à 7h00.
— Nous avions pensé aller faire un tour demain, avec les enfants.
— Je vous attends à quelle heure ?
— Pour dîner, ça te va ?
— Bien sûr. Je vous attends.
— Bonne nuit et à demain.


Sur le vaisseau avant son départ, Karime lui avait pris la main pour lui souhaiter bonne chance. À ce moment précis, Paul avait ressenti, en regardant Karime dans les yeux, un très grand bien-être. Comme si une partie de son cerveau se libérait. Paul croît comprendre que ses nouvelles facultés intellectuelles lui ont été transmises par le chef de mission avant son départ. Juste avant de quitter, la discussion portait justement sur le fait que Paul déplorait qu’elles étaient loin de rejoindre ses

Après une bonne nuit de sommeil, au moment de déjeuner, Paul réussit à réfléchir enfin sur son expérience vécue la veille. Au premier café, plus détendu, il constate et confirme à nouveau ce talent. Il réalise aussi qu’émotionnellement, il se situe toujours au même niveau. Il n’a qu’à penser à la dernière visite que sa fille et sa famille vont lui rendre aujourd’hui pour se rendre compte du grand vide à venir.
C’est la dernière fois que Paul voit sa fille avant un bon moment. La rencontre s’est déroulée dans la joie, suivi de la tristesse. Puis, la sérénité s’est installée. Le départ, deux jours plus tard, à l’aéroport, se passe bien. Il n’y a pas d’excès de pleurs ou de chagrin. Mathieu, les enfants et Véronique se sont envolés vers leur destinée. Et Paul pense que c’est bien ainsi.

Au retour, vers sa demeure, Paul fait un détour à la boutique de Michel.

— Salut Michel, un dîner en compagnie de ton meilleur joueur, ça te dirait ?
— Paul, quelle surprise. Tu me donnes dix minutes et je te suis.

Michel, avant de sortir de son magasin, va chercher une enveloppe brune dans l’arrière-boutique. Ils conviennent de dîner à la brasserie.
Bien assis, la commande donnée et une bière à la main, nos deux comparses discutent.

— J’ai une enveloppe pour toi.
— Ah oui ?
— Oui, et ce qu’elle contient m’a donné du fil à retordre.
— Tu m’intrigues.
— Tu te souviens de ta première visite, lorsque tu es venu acheter ton équipement de hockey ?
— Oui.
— Bien, tu m’avais posé une question dans le style : « Que ferais-tu si tu avais des pouvoirs équivalents à ceux que l’on accorde à Dieu habituellement ? »
— Oui, je me rappelle.
— Bien, ma réponse est dans cette enveloppe. Je me suis demandé pendant un bout de temps pourquoi tu m’avais posé cette question, puis je me suis mis à jouer le jeu.
— Tu sais, je te demandais ça comme on demande à quelqu’un ce qu’il ferait s’il gagnait à la loterie.
— Peu importe, je me suis quand même creusé les méninges, à mon grand plaisir d’ailleurs. Et voici le résultat.

Michel tend l’enveloppe à Paul. Il la saisit et remercie son ami.
— Ça m’intrigue quand même que tu m’aies posé cette question. Je me suis dit à un moment qu’il a des pouvoirs et qu’il ne sait que faire avec. À te voir jouer au hockey comme tu le fais, j’étais sûr que tu avais des dons cachés, ou que tu m’avais menti sur tes expériences antérieures au hockey.


— Que fais-tu cet été ?
— Bonne question! Je pense me reposer pour être en forme pour la prochaine saison de hockey. Non, blague à part, je ne sais pas encore.

Les deux hommes se quittent en se promettant de remettre ça plus souvent. Arrivé à la maison, Paul dépose l’enveloppe sur son bureau. Il regarde la boîte que lui ont remis les voyageurs d’un autre monde, à côté l’enveloppe, puis la drôle de clé USB. Un grand vide l’environne. C’est dans ces moments-là que Claire lui manque le plus. Elle comblerait cette partie en lui d’insécurité. Sa vision de la vie lui procurait de nouvelles balises.

Il décide de s’étendre, toujours dans son fauteuil préféré, et de se laisser aller à la rêverie. L’exercice lui est profitable. Une heure plus tard, il est à nouveau régenté et c’est d’un pas décidé qu’il retourne au bureau. Il saisit l’enveloppe de Michel et l’ouvre. Il en extirpe le contenu, quatre feuilles en tout. Après la lecture, il ouvre son ordinateur, puis

Après mûre réflexion, et après avoir suivi un raisonnement qui m’apparaît le plus logique, j’en conclus, pour répondre à la question posée, que je ne ferais rien dans l’immédiat.


Quelles actions entreprendrais-je si je possédais des pouvoirs équivalents à ceux de Dieu ?

Je commence ma réflexion en considérant que l’homme est un animal issu de l’évolution et doit être regardé comme tel. Je constate donc qu’il agit, encore poussé par ses instincts primitifs. Si je devais intervenir dans cette évolution, je ne saurais par quelle partie commencer. Donner l’égalité à cette race d’animal dite évoluée, dans le contexte du dominant dominé, ne ferait que confirmer cet état. Ce serait un éternel recommencement, où les plus forts continueraient à dominer pour leur bien-
être personnel. Il faudrait donc intervenir continuellement et ainsi, brimer la liberté et la libre évolution de cette race.

Michel continue ainsi durant trois pages, proposant une solution et la réfutant aussi vite. Paul en retient quelques-unes, surtout celle qui parle de dévoiler les secrets d’État, ou celle qui donne l’égalité aux peuples les plus pauvres en leur fournissant l’énergie, la nourriture et la technologie. Il passe outre les objections, s’accrochant à l’idée qu’il peut appliquer ces solutions. D’ailleurs, elles rejoignent un peu celles d’Émile. Paul décide de remettre ses réflexions au lendemain. Ce soir, il a rendez-vous avec son conseiller financier. Celui-ci doit venir à la maison pour un bilan de son portefeuille.

— Monsieur Dubé, vous pourriez déplacer certains fonds et les réinvestir dans de nouvelles actions.

— Monsieur Faubert, je n’ai pas besoin de maximiser mes rendements à ce point. Comme je vous l’ai dit la dernière fois, mes enfants sont à l’abri financièrement et mon train de vie n’est pas celui de Rockefeller. Les revenus que me procurent mes placements me suffisent largement. Ce que je veux, c’est ne pas devoir gérer moi-même mes investissements. Alors, je vous demande si vous pouvez le faire pour moi. Nous pourrions nous rencontrer deux fois par année pour regarder ça ensemble. C’est tout ce que je veux. Je ne veux pas que l’on m’appelle chaque fois qu’une action monte
L’étrange réalité de Paul

ou baisse. Votre maison de courtage a bonne réputation et je lui fais entièrement confiance.
— Merci, Monsieur Dubé pour votre loyauté. Il en sera selon vos désirs.

L’entretien a exaspéré Paul. Il a beau posséder des pouvoirs, il demeure un humain. Et le domaine mercantile lui tape sur les nerfs, lui, comptable à la retraite. Une bonne nuit de sommeil, c’est ce dont j’ai besoin, se dit Paul.

Le lendemain, la température est magnifique. Une randonnée de vélo suit le déjeuner. La piste cyclable dénudée de touristes permet à Paul de circuler à son rythme. À une quinzaine de kilomètres de son point de départ, il s’arrête près d’un petit lac qui longe le sentier. Une bouteille d’eau à la main, bien assis sur un banc, Paul se laisse bercer au fil des pensées qui se succèdent. Celles-ci chevauchent de joyeux souvenirs suivis de tristes événements. Sans oublier cette pesanteur de pouvoir démesuré. Désaltéré et plus calme, il prend une décision. De retour à la maison, il ébauchera un plan pour aider ses semblables, au risque d’en décevoir quelques-uns.

Il enfourche sa bicyclette et retourne à son point de départ. Dans le stationnement, il y a plus de voitures qu’à son arrivée, ce qui lui cause un certain problème. En effet, mettre un vélo dans la valise de son auto relève du miracle. Pour Paul, c’est facile lorsqu’il n’y a pas de témoin gênant, sauf que là, il doit se cacher. Mais la supercherie attire un spectateur qu’il n’avait pas vu.
— Bonjour, je me présente, Henri Bérubé. Je possède une voiture de la même marque que la vôtre et je n’ai jamais été capable d’y faire entrer mon vélo dans le coffre arrière.

Paul réfléchit vite.

— Quelle marque de vélo possédez-vous ?
— Rocky Mountain.
— Voilà. Moi j’ai un Miele et c’est pour cela qu’il peut se loger dans ma valise.
— Ah bon, merci du renseignement.

Henri se penche pour examiner le contenu du coffre de la voiture de Paul, qui contenait un vélo de la même marque que le sien. Heureusement, un claquement de doigts de Paul et la transformation est faite. Un vélo de marque Miele, bien plié, repose dans la valise de l’auto. Satisfait de ce qu’il a vu, Monsieur Bérubé remercie Paul et se dirige vers sa Chrysler 300. C’est quand même curieux, la façon dont est plié ce vélo. Paul se promet d’installer un support à vélo sur son auto pour sauver les apparences.

L'étrange réalité de Paul

depuis le décès de celle-ci. Au moins, Amélie semble bien s’en occuper.

Deuxième courriel, celui-ci de Véronique. Ils vont bien, s’installent lentement, et trouvent la température très chaude et humide. Quelques photos accompagnent le message. Paul leur répond : « Bonne chance et à bientôt ».

Il y en a un de chrilapa@cgocable.ca. Paul réfléchit quelques minutes avant d’identifier son expéditeur. C’est Christine, l’amie de Claire. Il ouvre le message. Elle salue Paul et lui demande de ses nouvelles. Elle lui fait part aussi qu’elle est en arrêt de travail depuis l’accident de Claire, et qu’elle devrait retourner bientôt au boulot. Paul lui répond qu’il va bien, et que si elle veut parler de Claire avec lui, elle est la bienvenue.

Un dernier message, soit la page des nouvelles de sa municipalité. Ce processus terminé, il retourne dans son fichier : réponses reçues. En dessous des réflexions, il inscrit au centre d’une nouvelle page : ACTION. Puis, toujours en bon cartésien :

1 : POUVOIRS PHYSIQUES
   Presque illimités

2 : POUVOIRS INTELLECTUELS
   Limités au raisonnement mathématique
   ou structurel

3 : BOÎTE-CADEAU DE KARIME
   Énergie propre et inépuisable.

Puis il inscrit :
Chapitre 7

Vérité, secret, tenir le monde dans l’ignorance.
Pouvoir à tout prix.

Ces mots lui inspirent une action. « Je vais m’introduire incognito à l’assemblée municipale qui se tient à huis clos ce soir. J’y apprendrai peut-être des trucs intéressants. »

Satisfait, il décide de s’occuper des travaux d’été à l’extérieur. Il se discipline à agir le plus humainement possible, sans recourir à ses pouvoirs pour ne pas sombrer dans la facilité et ainsi perdre le contact avec la réalité d’un monde dépourvu des mêmes attributs.

La salle du conseil peut recevoir une cinquantaine de personnes. Juxtaposée à celle-ci, une plus petite pièce peut accueillir les membres du conseil pour des réunions privées. Assis autour d’une table ronde, six membres du conseil discutent. Paul, invisible, écoute le maire expliquer à une conseillère pourquoi elle devrait voter en faveur d’un propriétaire terrien qui demande une dérogation à un règlement de zonage qui lui permettrait de construire des logements locatifs dans une zone résidentielle.

— Mais Julien, les résidents vont protester.
— Écoute, Monique, je sais que c’est ton premier mandat dans notre équipe et que tu as bien des choses à apprendre. Je peux te rassurer tout de suite, je ne crois pas qu’il y aura contestation. Nous ne sommes pas obligés de le crier sur tous les toits. Une petite motion, on vote et c’est tout.
— Bien, si tu crois que c’est facile comme ça, tant mieux.
— Surtout que le promoteur est un des plus généreux donateurs à notre caisse électorale. Alors, on est d’accord. On propose et on dispose.

Un rire collectif envahit la petite pièce.

— Autre chose, mes amis. Si je vous ai convoqués une heure plus tôt, c’est que je ne veux pas que l’on parle de certaines affaires devant le seul conseiller de l’opposition. J’espère que l’on se comprend.

Un autre gloussement commun se fait entendre.

Le conseiller manquant arrive vers les huit heures et la réunion débute officiellement. Paul écoute le charabia employé dans ces réunions, sans grand intérêt. Il a appris ce qu’il voulait savoir.

De retour à la maison, Paul ébauche un plan. « Ce sera un début, avant de m’attaquer à plus gros. »

Assis sur la balançoire, un café à la main, Paul profite de cette autre belle journée de juin. La veille, à son retour du conseil municipal, il avait imaginé toutes sortes de schémas, plus diaboliques les uns que les autres. Ce samedi matin, il a repris son calme et se rend compte qu’il ne doit pas agir sous l’impulsion du moment. Doté de tels pouvoirs, il pourrait commettre de graves erreurs. Paul mûrit une idée. Il avait remarqué que la salle est munie de caméras qui servent à l’enregistrement des séances
Chapitre 7

du conseil. Elles sont diffusées le premier lundi de chaque mois, à la télévision locale.

La sonnerie du téléphone se fait entendre. Paul saisit le sans-fil près de lui.

— Oui, allô.
— Bonjour, Paul. Je ne vous dérange pas ?
— Christine, comment vas-tu ?
— Bien, mais ça pourrait aller mieux. Paul, tu m’as offert de discuter si j’en avais envie. Ça tient toujours ?
— Bien sûr. Tu veux qu’on se rencontre où ?
— Je ne sais pas. Tu as une idée, toi ?
— Veux-tu venir chez moi ?
— Bien oui. Tu es libre quand ?
— Pour toi, quand tu veux.
— Ce matin, ça t’irait ?
— Je t’attends. Je prépare du café.
— J’arrive dans quinze minutes.

Paul ferme le combiné. Il a bien senti dans la voix de Christine que ça n’allait pas. Le temps de préparer du café et de passer une tenue plus convenable, Christine arrive. Il l’attend sur le perron avant. Après les accolades et les embrassades de bienvenues, ils se dirigent dans la cour arrière. Le café est prêt. Ils en prennent chacun une tasse et s’installent dans la balançoire.

— C’est celle-là que vous avez achetée l’été dernier, Claire et toi ?
À peine ces mots terminés, elle éclate en sanglots. Paul dépose sa tasse, prend celle de Christine et la place sur la table au centre de la balançoire. Il serre Christine dans ses bras et tous les deux pleurent à chaudes larmes. Souffrance et libération s’entremêlent. La douleur s’évacue. Christine et Paul se regardent. Une gêne s’installe et ils ne peuvent s’empêcher de sourire dans un léger hochement de tête. La crise terminée, ils se réinstallent avec leur café. Une impression de légèreté flotte dans l’air.

— Je m’excuse. Je voulais juste te revoir, mais je ne savais pas pourquoi.
— Tu n’as pas à t’excuser. Je suppose que ça fait partie du processus de deuil. Tu étais là lorsque Claire a eu son accident. Ça dû être affreux.
— Oui, j’ai subi un terrible choc qui me fait encore souffrir. Maintenant, je suis sûre que ça ira mieux.
— Tu veux rester pour dîner ?
— Merci Paul, mais je préfère retourner chez moi. Je veux profiter de cette nouvelle sérénité. Mais je te promets que bientôt je t’inviterai.
— Comme tu veux. Tu seras toujours la bienvenue. Claire avait une grande estime pour toi.

Ils jasent encore un peu, puis Christine retourne chez elle. Un sandwich à la dinde, un peu de fromage et une boisson gazeuse servent de dîner à Paul. Il termine avec un thé. Sa rencontre avec
Chapitre 7

Christine l’a secoué, confrontant sa fragilité humaine à ses immenses pouvoirs.

Il hésite entre une randonnée de vélo ou un peu de magasinage. Les deux supposent une foule plus nombreuse qu’en semaine. Paul abandonne les deux idées et se retrouve devant son ordinateur. Son choix s’avère judicieux, une pluie fine s’est mise à tomber.

Lundi arrive avec son ciel sombre, menaçant, chargé de mauvais présages. Paul, lui, est enthousiaste. Il a établi son plan et attend que la soirée arrive. À 19h00 débute à la télévision la diffusion de l’assemblée municipale. On est en direct et les deux caméras de la station locale en ont plein les bras. Les propositions se succèdent, les unes après les autres, sans grands éclats. L’atmosphère est calme et les rares spectateurs attendent la période de questions. Le maire, après une heure de ce régime, propose une pause avant les questions. Les caméras s’éteignent et le régisseur donne le signal pour le court métrage prévu pour cet intermède.

L’étrange réalité de Paul

l’événement, ce qui signifie qu’elle se termina comme prévu. Les images ne furent vues que par les téléspectateurs.


— Paul, comment vas-tu ?
— Ça va et vous autres ?
— Le travail, tu connais. C’est vrai, tu es retraité, toi.
— Bien oui, c’est vrai que je suis chanceux. Avez-vous commandé ?
— On vient juste. J’appelle la serveuse.

La serveuse prend la commande de Paul. Assis avec ses compagnons de hockey, il attend son repas.

— Tu ne viens pas souvent déjeuner ici ?
— Non, pas souvent.

La question brûle les lèvres de Paul.

— Dites donc, avez-vous regardé la séance du conseil municipal hier à la télé ?
— Non, mais ce matin, Bob Dupuis, le conseiller, avait la mine basse. Il a commandé son déjeuner pour emporter. Puis un client s’est mis à l’invectiver d’aplomb. Je ne sais pas trop ce qu’il lui a dit, mais la conversation semblait à sens unique.

— Oui, c’est vrai, moi j’ai entendu quelques mots. Je sortais des toilettes. Il était question de mensonges, de tricheries, de voleurs. Ça parlait fort. Tu es au courant, toi ?

Paul se met à raconter l’incident de la veille lors de la télédiffusion de la séance du conseil, se gardant bien de révéler son implication. Ses deux compagnons, bouches bées, l’écoutent sans prononcer un seul mot. Lorsqu’il a fini son récit, un des deux interlocuteurs enchaîne.

— Bien mon vieux, si tu ne nous contes pas de blague, ça va barder à la mairie ce matin.

Il finit son café et sort à l’extérieur. Il marche au hasard des rues qui se croisent. Perdu dans ses réflexions, il entre presque en collision avec Émile.

— Paul, tu es loin dans tes pensées.
— Émile, je ne t’ai pas vu. Comment vas-tu ?
— Ça a déjà été mieux.
— Comment ça ?
— As-tu écouté la réunion du conseil hier, à la télé ?
— Oui.
— Bien, vois-tu, je m’étais impliqué comme organisateur pour notre bon maire.
— Je vois. Et maintenant tu regrettes ?
— Si je regrette, je suis en beau maudit. J’ai l’air de quoi d’avoir appuyé ce bandit ?
— Oui, ça n’a pas été la décision du siècle.
— Si je pouvais, je l’étranglerais de mes propres mains.
— Tu ne dois pas être le seul à penser comme ça.

Puis la conversation dérive sur la prochaine saison de hockey. Les deux amis se quittent en se promettant un souper pour bientôt. Paul retourne chez lui. En roulant, il commence à évaluer la portée de son geste. À la maison, Paul se dirige vers son ordinateur. Il ouvre son fichier réponses reçues à la page action.

1 : Pouvoirs physiques
   Presque illimités
Chapitre 7

2 : Pouvoirs intellectuels
   Limités au raisonnement mathématique
   ou structurel

3 : Boîte-cadeau de Karime
   Énergie propre et inépuisable.

Vérité, secret, tenir le monde dans l’ignorance,
pouvoir à tout prix.

Il regarde la phrase « tenir le monde dans
l’ignorance ». « Il est beaucoup trop tôt pour éva-
luer le résultat de mon geste, réfléchit Paul, mais ce
que j’ai vu au restaurant et ma conversation avec
Émile me laisse à penser qu’une solution simple
peut s’avérer plus compliquée que je le croyais ». Puis il écrivit sur cette page, en dessous de la
phrase : « À approfondir avant deuxième essai ».

Ensuite, il ouvre son courrier électronique.
Un message de Véronique. Elle le salue et le rassure
que tout va bien. Paul ferme son ordinateur et
regarde la boîte que Karime lui avait remise avant
de retourner dans son univers. Il le fixe un instant,
et se convint que le moment n’est pas encore venu
pour ce cadeau offert à la Terre. Le reste de la
journée, Paul écoute les informations, et se sent
seul, très seul dans ce monde. Sa fille lui manque, et
il est persuadé que, si elle était près de lui
aujourd’hui, il lui révèlerait son secret. La tentation
de la rejoindre est grande, mais le bon sens reprend
le dessus. Se coucher et dormir lui semblent la seule
chose intelligente qui lui reste à accomplir pour
 cette journée.
À l’autre bout du monde, la petite famille se réveille lentement. La chaleur est déjà étouffante, même à cette heure matinale. Les enfants se sont liés d’amitié avec des jeunes du village. Mathieu collabore à la construction d’une école, qui devrait être prête pour la rentrée. Véronique aide au dispensaire. Une routine s’installe lentement.

Une semaine s’est écoulée et Paul n’arrive plus à réfléchir. Les remous de son intervention ont pris des proportions inattendues. J’ai besoin de faire le point, se dit Paul. « C’est trop pour un homme seul, tout ce pouvoir, tant d’ignorance, le secret. Si, à la place de la possibilité de calculer mentalement à la vitesse de l’éclair, ils m’avaient donné la capacité d’absorber des connaissances rapidement, ça me serait beaucoup plus utile. Tous ces renseignements sur cette clef ne m’aident pas à concerter des plans pour aider mes semblables. Je ne sais plus si j’ai besoin de solitude, de compagnie, ou d’action ».

Le destin va se charger de répondre à ces questions très bientôt.

Dimanche matin, Vincent et Amélie se sont invités pour la journée. Paul est ravi de leur visite. Le stress diminue, et les banalités des conversations lui font du bien, comme si la simplicité du quotidien lui servait de calmant. Il se lève lundi matin et aborde la journée avec plus d’enthousiasme. Il décide d’être plus terre-à-terre dans ses réflexions. L’homme, de toute façon, est demeuré le même malgré les avances technologiques. Argent et pouvoir sont encore les deux mamelles qui nourrissent l’humanité. Il y a bien quelques individus
Chapitre 7

sevrés, mais dans le flot ils disparaissent, engloutis par ce besoin des humains de s’accrocher à cette poitrine. Le surnombre va bientôt drainer cette soif, et l’homme va peut-être comprendre que chaque être est dépendant des actions qu’il pose, et que les attitudes de chacun sont toutes interreliées.

Paul sort faire une épicerie, changer l’huile de son auto puis, au retour, démarre sa tondeuse. Il s’était éloigné de ces petites actions manuelles rassurantes. Le soir, il se couche et s’endort immédiatement, ce qui ne lui est pas arrivé depuis une semaine.

Quatre heures du matin, le téléphone sonne.

— Monsieur Dubé ?
— Oui, c’est moi.
— Paul Dubé ?
— Oui, Paul Dubé. Qui êtes-vous ?
— Je suis Robert Lamoureux, secrétaire au ministère des Affaires étrangères.
— Pourquoi m’appellez-vous à cette heure, il est arrivé quelque chose à ma fille et sa famille ?
— Bien si on veut, ils sont portés disparus. Des bandits les auraient enlevés.
— Mais pour quelle raison ? Ils sont là pour aider les habitants de la région.
— On soupçonne qu’ils vont demander une rançon.
— Je vais là-bas voir ce que je peux faire.
— Je vous le déconseille. Nos gens sur place contrôlent la situation, et s’il y a du nouveau, ils vont nous le faire savoir.
— Je vais y aller quand même.
— Je vais recommander que l’on refuse votre visa, l’endroit est trop dangereux.
— Je pars maintenant et je ne crois pas que vous allez pouvoir m’en empêcher.
— Je comprends votre inquiétude, mais ce n’est pas la bonne solution.
— Au revoir, Monsieur Lamoureux.
— Monsieur Dubé ?

Mais il est déjà trop tard, Paul a raccroché. Le temps de se calmer, puis il passe à l’action. Il trouve l’adresse exacte au Nicaragua, et ses pouvoirs exécutent la commande. À peine une dizaine de minutes se sont écoulées depuis le coup de téléphone du fonctionnaire. Paul, invisible, circule dans le village qu’habitent Véronique, Mathieu, Alexandre, Noémie et Mélissa. Le calme semble revenu. Paul apparaît à un paysan, qui revient de satisfaire ses besoins naturels, et lui demande dans un espagnol impeccable ce qui est arrivé au village. L’homme lui répond que des anciens Contras convertis en pirates ont enlevé la famille de Canadiens qui construisaient l’école. Il explique à Paul qu’ils se sont dirigés vers les montagnes. Paul le remercie, stupéfait de ce nouveau don de polyglotte. Il se retire à l’écart et disparaît de nouveau.

Il s’apprête à se diriger vers les montagnes, lorsqu’un brouhaha se produit dans le village. Paul, toujours invisible, s’approche. La stupéfaction est totale lorsqu’il aperçoit Mathieu et les trois enfants. Il écoute son gendre raconter leur enlèvement puis leur évasion. Mathieu demande de l’aide, car il veut
retourner chercher Véronique qui n’a pu s’évader avec eux. Les policiers et les soldats l’en empêchent et lui conseillent de rester avec ses enfants. Une équipe d’intervention devrait partir sous peu pour retrouver sa femme.

Paul n’attendit pas une minute de plus. Sachant les enfants et Mathieu à l’abri, il se rend dans la montagne. Il ne fut pas long à retrouver le repère des bandits mais, ne voyant pas sa fille, la panique s’empara de lui. Respire, se dit-il. S’ils veulent une rançon, elle doit être en vie. Puis il remarque une cabane à l’écart, gardée par quatre hommes armés. Paul va voir à l’intérieur et, avec soulagement, aperçoit Véronique couchée et endormie sur un lit de paille et, semble-t-il, en bonne santé. Rassuré, Paul essaie d’imaginer comment la sortir de là sans dévoiler sa présence.

L’idée lui apparaît si simple que ça devrait fonctionner. Il déclenche alors une série d’explosions un peu partout dans le repère des bandits, évitant la hutte de Véronique. Celle-ci, comme le pensa Paul, se réveille et sort la tête à l’extérieur. Un garde lui crie de rentrer à l’intérieur, les trois autres ont déjà quitté leur poste de veille. Véronique le défie du regard, mais ce dernier s’approche d’elle avec l’intention de lui faire un mauvais parti. Rendu à sa hauteur, il s’apprête à lui asséner un coup de crosse de sa carabine. Véronique évite le coup et riposte par un violent crochet du droit. L’homme s’effondre au sol, inconscient. Elle se sent alors poussée vers un sentier. Elle regarde autour d’elle. Personne. Elle s’engage dans ce chemin, et se met à cavaler le plus vite qu’elle peut. À demi consciente
de ce qui lui arrive, elle continue à courir, étonnée de la distance qu’elle a parcourue.

Tout semble comme dans un rêve, puis deux bras vigoureux la saisissent. Consternée, elle s’arrête net pour constater que ce sont ceux d’un soldat. Elle se trouve à peine à une centaine de mètres du village. Ne comprenant toujours pas comment elle a pu se retrouver si vite au village, elle cesse son questionnement en apercevant Mathieu et ses enfants. Plus tard, elle expliquera qu’elle avait cru qu’un ange gardien l’avait guidée et accompagnée tout au long de son évacuation.

Rassuré, Paul retourne chez lui. La sonnerie du téléphone ne met pas longtemps à se faire entendre.


Paul ferme le récepteur. Encore une fois, bousculé par ses émotions, la solitude lui pèse.

— Vous avez écrit dans votre rapport, Monsieur Karime, qu’il vous était impossible de disposer de cette planète. Pouvez-vous résumer en vos mots les événements ?
— Comme il est dit, à notre arrivée en orbite, Paul, c’est le nom du Terrien, nous a repérés tout de suite. Il s’est introduit dans notre astronef, sans que les détecteurs le repèrent. Il s’est présenté à nous sans agressivité. La suite des événements est rapportée très précisément dans mon compte-rendu.

— Ce que nous aimerions, c’est votre avis, disons non officiel, sur l’attitude à prendre face à ce problème.

— Je dirais, sous toute réserve et après avoir été invité chez lui et avoir discuté avec l’humanoïde, que nous devrions adopter une position de collaboration pour l’instant. C’est ce que nous avons fait en lui donnant des cadeaux sans grande valeur à nos yeux, mais qui ont semblé lui plaire. De toute façon, nous ne pourrions l’éliminer seuls. Sans l’aide des autres univers, la tâche serait impossible. Sur cette planète, il y a un proverbe qui dit : « Si tu ne peux le vaincre, joins-toi à lui ».

— Vous préconisez donc l’approche douce et coopérative. Je comprends mieux, mais nous allons quand même envoyer des ambassadeurs dans les autres univers pour leur expliquer notre bourre et leur demander leur aide en cas de besoin. Si je me rappelle bien, il y a un autre proverbe sur cette planète qui se lit comme suit : « Si tu veux la paix, prépare la guerre ».
La réunion se termine sur une proposition qui consiste à conserver de bons rapports avec Paul, tout en prévoyant le pire. Karime et son équipe ont pour mission de garder le contact, étant connus de lui.

La faim tenaille Paul. C’est l’heure du déjeuner. Heureusement, se dit-il, que mes fonctions primaires me gardent en contact avec la réalité. Au moment même où il pique sa fourchette dans ses œufs, le téléphone sonne.

— Allô.
— Papa, c’est moi Véronique.
— Véronique!
— Tu dois te demander pourquoi je t’appelle ? Je ne sais pas si l’ambassade t’a contacté. L’a-t-elle fait ?
— Oui, ils m’ont appelé. Tu vas bien toi ?
— Oui, et la famille aussi. Il y a un représentant de l’ambassade qui doit nous rencontrer tantôt, et il est possible qu’il nous rapatrie chez nous aujourd’hui, s’il y a un avion disponible. C’est l’officier de l’armée qui nous a donné ces renseignements.
— L’important, c’est que vous êtes tous sains et saufs. Tu me raconteras votre aventure à ton retour. Tu pourrais me faire savoir par quel vol vous arriverez ?
— À bientôt.

Les œufs sont demeurés dans l’assiette. La conversation avec sa fille lui a fait perdre son appétit. Un café suffit pour le moment. Puis Paul réalise que l’histoire de Véronique et sa famille pourrait intéresser les journalistes. Je ferais mieux d’appeler Vincent avant qu’il ne l’apprenne par la télé ou les journaux. L’appel terminé, il ressentit à nouveau la faim. Il y a longtemps qu’il s’est préparé du gruau. La tâche terminée, assis de nouveau à la table avec devant lui un bol fumant, deux rôties, un plat de cassonade et un café, Paul s’apprête à déguster ce mets prolétarien. La cuillère a à peine effleuré les céréales que de nouveau la sonnerie du téléphone retentit.

C’est T.V.P., la télévision nationale qui veut que Paul confirme l’enlèvement de sa fille et sa famille. Il leur explique qu’il ne connaît pas toute l’histoire et qu’il est prématuré de donner une entrevue. La journaliste insiste, mais Paul, au bout d’un moment, lui conseille de le laisser tranquille et qu’il n’a rien à dire sur cette histoire. Elle lui dit que la population a le droit de savoir. Paul lui réplique : de savoir quoi ? Mais rien n’y fait, elle revient à la charge. Paul lui dit poliment qu’il va raccrocher. C’est ce qu’il fait.

Agressé par cette entrevue, il a de nouveau perdu l’appétit. Il se contente de réchauffer son café au micro-ondes. « Décidément, la journée ne fait que commencer et je suis déjà dans un état pitoyable. Je n’arrive toujours pas à garder mon calme. » Il met alors en branle un moyen qu’il
L'étrange réalité de Paul

connaît pour freiner ce tourbillon. Paul s’applique à modérer tous ses mouvements, en exagérant même le ralentissement. Déjà l’effet de cette contrainte le calme.

Il allume son téléviseur et syntonise le canal de nouvelles. Des accidents routiers, une tentative de meurtre, un chenil clandestin mis à jour où l’on voit des animaux maltraités. Puis, sans qu’il s’y attende, il aperçoit sa maison suivie de celle de Mathieu et Véronique. Le journaliste explique qu’une famille du Québec a été enlevée au Nicaragua, que les terroristes ont demandé une rançon, sachant que cette famille avait gagné un gros lot à la loterie. Ensuite, il nomme les noms de Véronique, Mathieu, se trompant sur celui d’un des enfants. Paul fulmine. Le peu de calme qu’il avait récupéré disparaît instantanément. C’est alors que le journaliste prononce une phrase de trop : « Cette histoire nous a été confirmée par le père de Véronique, Monsieur Dubé, rejoint au téléphone un peu plus tôt. » Une image de la maison de Paul apparaît dans toute sa splendeur à l’écran. C’en est trop pour Paul. L’instant d’après, un mémo remplit l’écran : « Nous éprouvons des difficultés temporaires - De retour bientôt ». Paul éteint sa télé. À peine deux minutes s’écoulent que le téléphone résonne de nouveau.

— Paul, ça va ?

Il eut du mal à reconnaître Monique, la sœur de Claire.
Chapitre 7

— Oui, ça va. Mais je ne peux te parler longtemps, j’attends un appel de Véronique. Mais peux-tu me rendre un service et appeler ta famille, sinon je vais passer mon temps à répondre au téléphone. Pour Véronique et la famille, tout va bien. Tu pourras rassurer les autres.

Monique est la marraine de Véronique.

— Compte sur moi et bonne chance.
— Merci de ton appel, Monique.

Lorsque Paul parlait du fait qu’il devra répondre au téléphone, il n’avait jamais si bien dit. Amis, journalistes, parenté, voisins se succèdent. Au dixième appel, Paul se décide à fermer la sonnerie de ses appareils, en se disant qu’il prendrait ses messages régulièrement, au cas où Véronique le rappellerait.

Il s’assoit à l’extérieur un moment, histoire de reprendre son calme. L’avant-midi est presque terminé, et Paul ressent de nouveau la faim. Cette fois, il se prépare un sandwich avec un peu de fromage et une boisson gazeuse, se jurant que rien ne l’empêchera de terminer ce repas. C’est ce qu’il fit. Rassasié, l’esprit plus calme, il écoute ses messages dans sa boîte vocale. Une voix nasillarde lui annonce « vous avez treize nouveaux messages. » La moitié vient de journalistes, et l’autre d’amis et de parents qui tous veulent savoir. Aucun message de Véronique. N’y tenant plus, Paul décide d’aller voir par lui-même où en est la situation.
Au village, c’est presque la fête. Habitués au calme de cette région reculée, les habitants n’ont jamais vu tant de véhicules militaires et civils en même temps. Le délégué de l’ambassade est présent. Des collaborateurs de Mathieu aident la famille à embarquer leurs bagages et tous leurs effets à bord d’un petit camion fourni par l’employeur de Mathieu. Plusieurs résidents sont en pleurs, des liens s’étaient déjà créés, même en si peu de temps. Paul, en voyant invisible, respire mieux. Il constate que sa fille et sa famille sont en sécurité, et qu’ils s’apprêtent à gagner l’aéroport.

Profitant de cette magnifique région, Paul s’assoit sur une roche surplombant une immense vallée, tachetée d’une impressionnante variété de verts. Le décor suggère le calme et la méditation, ce dont Paul a un urgent besoin. Mais les pensées cartésiennes reprennent leur droit. Il se remémore les événements qui lui sont arrivés à un rythme soutenu, au cours de la dernière année. Il est bien seul, et devra le demeurer encore quelques milliers d’années, à en croire les renseignements fournis par ses amis d’un autre monde. Le fait qu’il doit supporter seul la responsabilité des habitants de cette planète lui pèse. « Je n’ai pas le profil d’un héros, et je me rends bien compte que personne ne peut vraiment m’aider dans cette situation, à moins de lui dévoiler toute la vérité. » Même les plus grands philosophes de notre époque ne peuvent pas réfléchir sur ce qu’ils ignorent. Une pensée pour son frère lui rappelle que, dans le mouvement AA, les membres s’appliquent à vivre une journée à la fois. C’est plus facile à vivre ainsi que de planifier un
millénaire. « Prends-toi en douceur mon vieux, et laisse-toi de la place à l’erreur. »

Ce moment de réflexion lui fait prendre conscience que sa connaissance des différents pays que constitue la Terre est limitée. Un voyage de trois semaines en France, deux semaines au Mexique, puis quelques semaines éparpillées entre la Floride et Cuba. Outre son voyage en Europe, les autres destinations n’étaient que des endroits touristiques. Il laisse ses pensées vagabonder au rythme où elles se présentent. Une heure s’écoule ainsi, puis une autre. Paul retrouve enfin un peu de sérénité.

Avant de quitter ce havre de paix, il fait un détour par le village. Le calme est revenu. Seuls quelques camions de soldats, restés en faction, décadrent. Paul visualise sa maison et, l’instant d’un clin d’œil, il a la main sur la poignée de son réfrigérateur.
Les derniers jours ont filé à la vitesse de la lumière. Le retour de Véronique, le harcèlement des journalistes, les amis et parents qui voulaient savoir et la mini-crise municipale qui amena les membres du conseil à démissionner ont rendu Paul semblable à un boxeur qui vient d’être mit K.O.

Ce lundi matin du début juillet, déjà chaud et que l’on sait devenir canicule, l’encourage à déguster son café sur la terrasse. La fin de semaine fut un tourbillon de visite. Paul, rassuré pour sa famille, envisage des vacances loin de ce remue-ménage. Et comme le hasard fait bien les choses, le téléphone se fait entendre.

— Paul, je ne te réveille pas ?
— Bien sûr que non, mais j’en suis qu’à mon premier café.
— Toujours le sens de l’humour.
— Je dois t’avouer que je n’en ai pas beaucoup ces temps-ci.
— J’ai appris la nouvelle, et c’est un peu pour ça que je t’appelle. Je dois partir pour un mois, un mois et demi, et j’ai pensé que tu pourrais profiter du chalet.
— Merci Rolland, c’est une offre que je vais accepter, je crois.
— Je pars demain. Soit tu viens t’installer aujourd’hui, soit je laisse les clefs quelque part.
— Ce n’est pas que je ne veux pas te voir, mais je préfère que tu me les laisses, disons sous la grosse roche, du côté du lac.
— Elle t’inspire cette roche.

Paul ne relève pas la remarque.

— Ça te va comme ça ?
— Oui, c’est parfait. Je te laisse mes coordonnées et les instructions sur la table de la cuisine.
— Merci encore, et bonne chance dans tes projets.
— Bon repos à toi.

Rolland raccroche. Paul se sert un deuxième café et revient avec un petit cahier et un crayon. Il y inscrit ce qu’il doit accomplir avant son départ. Deux pages plus tard et plus de café, il commence l’exécution des notes qu’il vient d’écrire.

En apercevant le chalet, il a un pincement au cœur. C’est à cet endroit que s’est fait la métamorphose. Il se rend près du lac pour prendre la clef. Il a déjà fait trois fois le tour du gros caillou, mais pas de clef. De retour au chalet, il inspecte les
deux portes. Elles sont verrouillées. Un court instant de panique s’installe avant que Paul, seul sur la galerie, éclate d’un grand rire. « Si je ne suis pas capable d’ouvrir une porte barrée, après avoir voyagé dans l’espace, tenu tête à des extraterrestres, délivré ma fille prisonnière d’une bande de bandits, fait démissionner des politiciens véreux, et j’en passe, je suis mûr pour l’asile. » Il pose la main sur la poignée et la tourne. La porte ouverte, Paul entre avec ses bagages. Sur la table, il y trouve une adresse en cas d’urgence, des consignes pour la pompe à eau, l’électricité, la tondeuse, et le bateau. Et juste à côté… une clef !

Ses valises défaîtes, l’épicerie de fortune rangée, Paul s’installe sur la galerie. Sur une table basse repose son éternel café. Sur ses genoux, son portable qu’il avait acquis quelques semaines avant cette deuxième retraite. Pressentiment ou hasard ? Quoi qu’il en soit, il vient d’y introduire la clef-cadeau de ses amis. Chaque fois qu’il la consulte, il ne peut s’empêcher de penser au nombre astronomique de renseignements contenus dans un si petit objet. Et dire que Karime lui avait dit qu’il avait réussi à fabriquer, de peine et de misère, une clef compatible pour son ordinateur.


— Bonjour!
— Bonjour, jeune homme, vous allez où d’un si bon pas ?
— À vrai dire, je ne le sais pas.
— Eugène Brisson, et je retourne à mon chalet.
— Paul Dubé, et je ne sais toujours pas où je vais.
— Une limonade, ça vous irait ? Je vous invite.

Paul, pris par surprise, accepte. Le chalet d’Eugène est à peine à un demi-kilomètre. Cinquante mètres avant d’arriver, nos deux comparses se retournent et une auto, que Paul connaît bien, se
dirige dans leur direction à une vitesse peu recommandable.

— Ce Beauchamp ne comprendra jamais !, s’exclame Eugène.


— C’est malheureux pour son auto. Mais en même temps, si ça peut lui donner une leçon. Il a acheté son chalet il y a trois ans, et pas une fois je ne l’ai vu rouler à une vitesse raisonnable. Lorsque je lui en ai parlé, il m’a répondu qu’il voulait profiter du temps au chalet et pas sur la route.
— Cette fois-ci, il va sûrement passer plus de temps au téléphone et au garage.

Eugène et son invité, assis confortablement dans une balançoire fixée entre deux arbres, dégustent leur limonade. Paul s’est épris
L’étrange réalité de Paul

immédiatement du personnage. Une belle crinière d’un blanc ondulant, des yeux vifs avec un fond d’espièglerie, une peau rosée, l’ensemble rehaussé d’une charpente, que l’on devine solide comme un roc. Évidemment, le passage des années y a laissé son empreinte. Ce qui plaît le plus à Paul cependant, c’est le langage qu’Eugène laisse sortir de cette bouche édentée. Le jargon employé est composé de mots simples, suivis de termes scientifiques, puis il redevient presque vulgaire selon son humeur, mais jamais agressif envers son interlocuteur.


— Dis donc Eugène, il me vient une question comme ça. Tu me fais penser à un vieux sage, et j’aimerais avoir ton opinion sur une question que j’aime bien poser.
— Vas-y, et si ça ne coûte rien, on verra bien.
— Si à toi, Eugène, on te donnait des pouvoirs aussi puissants que ceux que l’on attribue à Dieu, qu’en ferais-tu ?

Eugène fixe Paul d’un regard qui le fait frémir. Puis réponds.

— Avant d’élaborer sur ta question, deux choses. Tu restes à dîner. Puis je sais par expérience qu’on ne pose jamais ce genre de question, à moins d’y trouver une réponse à un besoin, un refoulement ou même, à l’occasion, une vérité. Exemple : si tu m’avais demandé ce que je ferais si je gagnais un gros lot à la loterie, sans me dire que toi tu as gagné, ça serait le même genre de situation.

Paul se sent encore plus mal à l’aise, comme si le vieillard l’avait percé à jour.

— Tu veux dire que je pourrais avoir ces pouvoirs ?
— Bien sûr que non, sauf que ton questionnement cache certainement un besoin.

Paul respire mieux, étant sûr que personne ne le croirait s’il disait la vérité.

— Un barbecue, ça te va ? J’ai de belles poitrines de poulet qui marinent depuis ce matin.

L'étrange réalité de Paul

Y sont accrochés des coquillages, un énorme poisson empaillé, des plumes d’oiseau, et quelques boules de Noël. Comme de raison, un rideau fabriqué de bouchons de liège sépare le salon de la cuisine. Celle-ci n’a rien à envier à son voisin le salon. Ce qui surprend le plus, c’est cet énorme poêle à bois d’un vert presque émeraude. Suspendues sur le mur de chaque côté, trônent à droite une cuillère et une fourchette en bois, vestige des années yéyé. À gauche, deux assiettes en cuivre repoussées.

— Tu regardes mes assiettes. Je les ai faites au juvénat, cours obligatoire.

Paul sourit et continue sa visite. Le chalet compte trois chambres et une salle de bain à l’étage. À l’exception du mobilier disparate, le coup d’œil est moins sollicité. Paul redescend au premier étage. Eugène l’y attend avec deux bières dans les mains.

— Tu dois me prendre pour un vieux fou, vivre dans un décor pareil.

Paul hoche la tête.

— Après le décès de Marie des Neiges, j’ai commencé à ressortir un par un les différents objets du grenier ou enfouis au sous-sol, qui me rappelaient un bon souvenir. Le filet de pêche, qui est suspendu au plafond, provient du père de mon épouse. Nous l’avions installé à l’époque au plafond de notre chambre, dans notre maison en ville. C’est
la même chose pour presque tout. Maintenant que le grenier et le sous-sol sont vides, il ne me reste plus qu’à en profiter au quotidien, de mes souvenirs.

Paul l’écoute religieusement, impressionné de plus en plus par le personnage.

Un grésillement, caractéristique de viande cuisant sur un barbecue, se mêle au chant des oiseaux. Le soleil fait son apparition. Paul, assis sur la véranda, attend son compagnon qui finit de préparer le dîner. Il apparaît avec une bouteille de vin à la main, deux verres et un plat de riz. Il dépose le tout sur une table et demande à Paul s’il peut déboucher la bouteille. Puis il revient avec les morceaux de poulet. Le repas débute par des félicitations répétées de la part de Paul sur la finesse de ce simple repas.

— Je te donnerai ma recette après le repas. Maintenant c’est le temps de regarder cette question que tu m’as posée tout à l’heure.

— Ce n’est pas une obligation. Si tu veux que l’on parle d’autre chose, ne te gêne surtout pas.

— Pas question, le sujet m’emballe. Sauf que je ne vois toujours pas le lien avec toi, mais passons, ce n’est pas important pour le moment.

Eugène le regarde, les yeux pétillants d’excitation, comme un jeune étudiant qui découvre sa matière.
— Si je reprends ta question, tu aimerais savoir ce que moi je ferais si j’avais des pouvoirs semblables à ce qu’on imagine qu’un Dieu devrait avoir. Et si j’ai bien compris, tu as déjà posé la question à plusieurs autres personnes.
— C’est bien ça.
— Peut-on préciser ces pouvoirs avant de débuter. Exemple : est-ce que je peux changer la pensée des hommes, c’est-à-dire que d’un claquement de doigts tous les humains deviennent bons, aimables, généreux, etc. ?
— Non, tu ne peux pas. Tu peux toujours leur inculquer des images, comme leur faire voir des soucoupes volantes, mais tu ne peux pas changer ce qu’ils sont intérieurement.
— Bon, je vois. Transformer la matière, voyager à la vitesse de la pensée, se rendre invisible, ce genre de pouvoirs.

Paul faillit s’étouffer. Il se croit encore une fois démasqué.

— Oui c’est ça, ce genre de pouvoirs.
— Par curiosité, quel genre de réponses as-tu reçu ?

Paul lui résume les faits, ceux qui se sont donné à fond dans leurs réponses, ceux qui n’ont qu’effleuré la question, d’autres qui n’y voyaient rien d’intéressant, bref le résumé de son enquête.

— Je vois. Moi, ce que je ferais ? Pas facile à répondre.
Chapitre 8

Le repas est bien entamé lorsqu’Eugène, l’air songeur, se lève et revient quelques minutes plus tard avec une autre bouteille de vin et deux pâtisseries. La rapidité avec laquelle ils s’étaient liés d’amitié et l’alcool aidant, Paul ne se sent plus menacé. Pour une fois depuis longtemps, il en profite. Eugène, tout en mangeant sa pâtisserie, laisse aller quelques idées sur la question sans grande conviction. Au troisième verre de vin, il regarde Paul droit dans les yeux.

— Je commencerai tout petit. Depuis tantôt que j’essaie de régler les problèmes de la terre entière, et rien ne fonctionne.
— Que veux-tu dire ?
— Bien, les problèmes que l’on connaît aujourd’hui sont d’ordre mondial, sauf qu’ils ont commencé localement puis se sont étendus lentement sur toute la planète. Il y a à peine quelques milliers d’années, les peuples ou tribus vivaient isolés, souvent depuis des centaines d’années. Le contact entre les civilisations et la mondialisation a créé des conflits à l’échelle planétaire.
— Oui, et pourquoi commencer tout petit ?
— J’y viens. Ce que je pense c’est que si on inverse le processus, en commençant par un petit groupe, ça fera boule de neige.
— En commençant quoi ?
— Du calme, j’ai un vieux cerveau moi. Puis la bouteille de vin est à peine à moitié vide.
Les deux éclatent d’un grand rire. Paul, de plus en plus intrigué, se demande s’il n’est pas en train de se faire mener en bateau. Eugène reprend sa réflexion avec le sérieux d’un recteur d’université.

— Bon, je disais que commencer petit et faire tache d’huile serait mon plan d’attaque. On crée un petit village isolé, disons sur une île ou dans un endroit loin de la ville. On y prône toutes les bonnes idées et inventions connues, en plus de ceux que mes pouvoirs me procurent. Énergie propre, médicaments au service des malades et non au profit de sociétés mercantiles, travail avec les forces de chaque individu, où l’on respecte l’environnement. Le mal y serait interdit sous peine d’expulsion. Vois-tu un peu l’ébauche ?

— Oui je vois où tu veux en venir, mais la nature humaine est basée, pour le moment du moins, sur le principe dominant dominé. Changer ce comportement ne sera pas une mince affaire.

— J’imagine que j’ai du temps devant moi, et comme je te l’ai dit on commence petit et la sélection naturelle se fera tout seul.

— C’est à développer.

La deuxième bouteille est vide. Eugène demande à Paul s’il en ouvre une autre, ou s’il préfère un café. Au mot café, Paul réagit.

— Je vais en préparer, pour nous deux.
Chapitre 8

Il quitte pour la cuisine laissant Paul seul dans ses pensées. Pour la première fois depuis qu’il pose sa fameuse question, il perçoit une éventuelle possibilité. L’alcool aidant, Paul ressent un grand détachement. Il se lève pour marcher, histoire de retrouver un peu d’équilibre. Il se dirige vers le lac lorsqu’il remarque que la cour arrière ressemble étrangement à l’intérieur du chalet. Un petit nègre qui fait pipi, deux flamants roses en plastique qui le regardent s’exécuter. Un énorme Bouddha qui doit peser une tonne et aux couleurs défraîchies attire le regard de Paul, à côté d’un chevreuil grossièrement sculpté. Paul jette un œil autour de lui. Ne voyant personne, il fixe un coin du terrain caché par des broussailles. L’instant suivant, un superbe petit éléphant rose à peine un pied de haut trône dans ce repli de terrain. Un rictus que Paul connaît bien s’installe élégamment au coin de ses lèvres. Bien camouflé, le petit animal sera sûrement découvert un jour.

— Café, Paul ?
— Oui merci.
— Tu adires mon aménagement paysagé ?
— Bien, disons que je constate.

Les deux compagnons se dirigent vers un banc installé en face du lac.

— D’où sors-tu ce magnifique siège ?
L’étrange réalité de Paul

— Nous l’avions acheté dans une vente. L’encanteur liquidait les biens d’une église, et Marie des Neiges et moi en sommes tombés amoureux.
— Belle pièce.

Le café brûlant et fort ramène Paul à la réalité. La conversation a repris autour de l’hypothèse qu’Eugène avait ébauchée. Le temps file, et malgré un entretien encore intense, Paul perçoit un peu de fatigue chez son hôte.

— Tu sembles fatigué. On peut remettre cette discussion un autre jour, je suis ici pour un bon mois.
— C’est l’heure de ma sieste, et à mon âge on a moins d’énergie.
— Écoute Eugène, si l’on se donne rendez-vous pour continuer cette dissertation un autre jour, tu pourras te reposer.

C’est ainsi qu’après avoir vérifié leur emploi du temps, ils décident de déjeuner ensemble dans deux jours.

De retour au chalet, Paul retrouve son calme. L’après-midi file et, même après son café, il subit encore les effets de l’alcool. Une canicule s’annonce. Il enfile son costume de bain et se dirige au bord du lac. L’eau fraîche crée un attrait. Il s’y aventure lentement jusqu’à avoir de l’eau à la poitrine. Se laissant aller, il s’immerge complètement. La facilité avec laquelle il file sur l’eau lui rappelle ses immenses pouvoirs. Au bout d’un
moment, il décide de plonger. Il descend de plus en plus bas, atteignant le fond du lac. Il y admire le sol rocailleux à certains endroits, suivi d’algues à d’autres. L’excursion demeure fascinante, puis il constate qu’il est sous l’eau depuis une bonne dizaine de minutes. Il émerge pour se rendre compte qu’il est à un kilomètre de son point de départ. De retour, ragaillardi par cette escapade aquatique, il s’installe sur une chaise longue. Et c’est là que l’idée prend forme.

Plongé dans une semi-conscience, il ébauche un plan. Il se voit avec le premier ministre de sa province, lui offrant son aide pour faire l’indépendance et créer un nouveau pays. Un peu comme Eugène l’avait imaginé : débuter petit et faire boule de neige. Maintenant, comment convaincre ce dirigeant ? Un être mystique qui lui apparaîtrait à l’occasion, lui prodiguant des conseils pour réaliser son programme, c'est-à-dire faire l’indépendance, et mettre sur pied un nouveau pays, bien sûr supervisé par moi en sourdine. Plus il y réfléchit, plus il y croit. Puis il s’endort.

Le bruit d’une embarcation avec moteur le réveille. Il regarde l’heure. Six heures. Il a une soudaine envie de sortir. Une demi-heure plus tard, douché, rasé, il quitte le chalet pour se rendre à la ville voisine. Après un copieux repas, il erre dans les rues. La canicule s’est installée, et plusieurs touristes en profitent. Paul croise deux jolies filles, ébauche un sourire que les marcheuses lui rendent. Depuis le décès de Claire il y a cinq mois, Paul ne s’est guère préoccupé du manque d’affection qu’il a subi. Le deuil suit son cours et Paul a une soudaine
L'étrange réalité de Paul

envie de rencontrer du monde. Il se rappelle le club qu’il avait fréquenté à sa dernière visite au chalet. Une question le chicote : il est connu comme Paul à cinquante ans, et comme un jeune homme de vingt-cinq ans. Il opte donc pour la première option.

— Bonjour, qu’est ce que je peux vous servir ?
— Une bière, merci.


— Vous attendez quelqu’un.
— Non, pas du tout. Voulez-vous partager ma table ?
— Avec plaisir. Michel Laramé.
— Nicole Delisle. Vous venez souvent ici ?
— Non, je suis au chalet d’un ami.

Une conversation où chacun trouve son profit s’en suit. Les musiciens sont de retour.

— Tu danses ?

Paul hésite, puis se laisse tenter. Très vite lui reviennent les pas de base de la rumba, du triple swing et de la polka. Le couple s’adonne bien, une intimité s’installe. Le chanteur annonce un classique qui ne se démode pas, pour tous les amoureux *Aline*. Le trio entame le vieux succès. Paul, alias Michel, s’approche de Nicole. La sensation de tenir une femme à nouveau serrée dans ses bras le bouleverse. Succède à *Aline* * Comme d’habitude * de Claude François en version anglaise. Après ces deux chansons, Nicole invite Michel à se rasseoir.

— Michel, tu m’as dit tantôt que tu es célibataire.
— Écoute Nicole, je suis un peu gêné, je ne sais pas comment te dire ça.
— Tu as quelqu’un dans ta vie?
— Non, mais je ne sais pourquoi, je ne t’ai pas donné mon vrai nom. Je m’excuse, mais je te jure que je n’ai personne. Je me nomme Paul et je suis veuf depuis cinq mois.
L'étrange réalité de Paul

Nicole sourit.

— Mettons la faute sur le deuil, mais tu vas me dire la vérité maintenant.

Paul gêné lui raconte son passé, omettant bien sûr la période de son enlèvement. Nicole lui fait remarquer qu’il ne fait pas du tout son âge.

— Je dois te quitter, j’ai promis à ma fille de nager avec elle avant de se coucher.
— Bien sûr. Tu as ton auto ?
— Oui. Je me sens un peu embarrassé mais j’aimerais qu’on se revoie, si tu en as envie bien sûr. Je suis au chalet que j’ai loué pour le mois.
— Disons vendredi. Je te donne le numéro de mon cellulaire.
— D’accord, voici le mien. On se revoit vendredi.
— O.K., je t’appelle la veille.

Deux baisers sur les joues et ils se séparent. De retour au chalet, Paul regarde l’heure sur la cuisinière. Vingt-trois heures. Il a marché une bonne heure après sa sortie du club. Il est bouleversé par cette soirée, cependant il remet sa réflexion à plus tard. « Je vais dormir une ou deux heures puis je me jette dans la gueule du loup. »

Mercredi deux heures du matin. Invisible dans la chambre du premier ministre, Paul n’avait pas prévu que son épouse serait là, bien collée sur son mari. Comment le faire sortir du lit pour lui parler ? Il se met à chatouiller le chef d’État. La
stratégie fonctionne, il se lève et se dirige à la salle de bain. Après s’être soulagé, il se regarde dans le miroir. C’est le moment que Paul attendait. Le reflet qui apparaît au premier ministre le fige sur place. C’est l’image de son père que lui rend la glace. Paul avait vu la photo sur un meuble, et supposa que c’était le père de l’un des deux. À voir la réaction de l’homme, Paul est sûr d’avoir frappé dans le mille.

— Comment vas-tu, mon fils ?

Les mots pétrifient le premier ministre. Il n’ose répondre. Puis il se laisse aller à la conversation.

— Papa, est-ce possible ? Comment peux-tu me parler, où es-tu ? Suis-je dans un rêve, ce n’est…..

— Arrête tes questions, fiston. L’important, c’est que je suis là et que j’ai un message pour toi.

— Je t’écoute.

— C’est le moment de créer ce pays que tu promets à tes électeurs. Tu auras beaucoup de support, je ne peux t’en dire plus. Mais un homme viendra te voir. Il t’aidera au-delà de tes espérances. Aies confiance. Je dois te quitter maintenant, garde la foi.

L’instant suivant, le miroir lui renvoie son image. Incapable de rationaliser ce qu’il vient de vivre, il retourne se coucher. L’envie de réveiller son épouse le harcelle, mais pour lui dire quoi ? Qu’il vient de parler à son père en allant aux
L'étrange réalité de Paul

toilettes ? Elle sauterait sur l’occasion, depuis le temps qu’elle veut qu’il prenne des vacances. Il mit une bonne heure avant de se rendormir.

Paul, emmitouflé dans ses couvertures, peine à trouver le sommeil. Satisfait de son intervention, il repasse sans cesse dans sa tête son intervention. Il imagine plusieurs scénarios pour la suite. Puis il trouve le repos.

Levé de bonne heure, Paul a nagé un peu avant de déjeuner. Heureux de son intervention auprès du premier ministre, il essaie d’imaginer celui-ci ce matin. Le téléphone sonne.

— Paul, c’est Eugène. Comment vas-tu ?
— Bien, et toi?
— Je voulais te dire que je ne serai pas là jeudi. Je dois partir pour la Gaspésie, un cousin mourant. On était près l’un de l’autre et il m’a réclamé. Mais ce n’est que partie remise, je te rappelle à mon retour.
— Je ne sais que te dire bonne chance et mes sympathies si le pire doit arriver.
— Tu sais Paul, à mon âge, on côtoie plus souvent la mort que la naissance. Je dois y aller, on se revoit bientôt.

Paul fait un bilan depuis son arrivée. Il y a eu la rencontre avec Eugène, sa sortie au club, son intervention auprès du premier ministre, tout ça dans la même journée. « Moi qui suis ici pour prendre mon temps et réfléchir, c’est raté. » Mais malgré cette journée chargée, Paul se sent en excellente forme. La soirée avec Nicole lui apparaît
ce matin moins bouleversante qu’hier. Au contraire, il en retire une certaine quiétude.

Il décide de faire des provisions pour deux semaines. À l’épicerie, une caissière le reconnaît et lui souhaite bon séjour. Il s’arrête au garage et remplit les deux bidons d’essence pour le bateau. La journée s’annonce très chaude. Ses achats bien rangés, Paul écoute l’animatrice du poste météo annoncer une période de chaleur accablante pour les trois prochains jours.

L’embarcation de Rolland est une chaloupe de seize pieds avec un moteur hors bord de vingt forces. Après avoir fait le plein, Paul va chercher une bouteille d’eau et un chapeau. Il quitte la rive, démarre le moteur, le positionne sur le ralenti et entreprend le tour du lac. À la vitesse qu’il se déplace, il en a pour deux bonnes heures. Paul adore se promener sur l’eau. Le calme s’installe. Il peut mieux évaluer sa situation et les actions qu’il a entreprises. Bercé par l’eau, il s’efforce de faire le vide intérieur. Il y est presque arrivé lorsque, à mi-trajet, il ressent un drôle de malaise. Le temps de se reprendre, il se projette dans l’espace et intercepte un vaisseau qu’il connaît bien.

— Micho, tu es sûr d’avoir actionné le nouveau bouclier de camouflage installé avant notre départ ?

— Oui Karime, et j’espère qu’il fonctionne. Sinon, notre ami Paul va nous repérer et je doute qu’il apprécie.

— Vous avez raison, ce n’est pas gentil de me rendre visite en cachette.
Paul leur apparaît en même temps. Le bouclier n’avait pas réussi sa mission. Très embêté et un peu apeuré, Karime réplique.

— Je m’excuse de cette arrivée. J’ai bien averti mes supérieurs que l’idée d’essayer ce nouveau gadget pourrait être mal interprétée par notre ami. Mais ils insistaient, sûrs de leur invention.

— J’imagine que, s’il avait fonctionné, la prochaine étape serait la destruction de ma planète ?

Micho, Karime et le reste de l’équipage, pétrifiés par les paroles de Paul, se préparent au pire. Paul ressent leur malaise.

— Je ne vous ai pas donné assez de preuves de ma bonne foi à votre dernière visite ?

— Malheureusement, nous ne sommes que les messagers, et convaincre nos dirigeants n’est pas chose facile.

— Bon, je vous considère encore mes amis, et ici aussi nos dirigeants sont souvent déconnectés de la réalité. Je vous invite au chalet que j’habite présentement et nous mettrons les choses au clair.

Les six membres de l’équipage se regardent, hésitants.

— Paul, si tu le veux bien, Micho et moi irons seuls. Le reste de l’équipage pourrait de­meurer ici. Si tu es d’accord, bien sûr.
— Oui, je suis d’accord, mais pas d’entour-loupettes, sinon le retour à pied sera difficile.

Paul jette un regard circulaire. Il trouve ce qu’il cherche. Un recoin isolé dans la pièce. Il s’y approche et y dépose un objet qu’il vient de fabriquer.

— Prêts, messieurs ?
— Oui, quand tu voudras.

Paul les fixe du regard et l’instant d’après les trois sont bien installés dans le salon du chalet. Paul leur offre de l’eau salée, qu’ils acceptent avec joie. Après un échange sur des banalités, Karime regarde Paul et même si la communication se fait par télérathie, il en ressent l’extrême importance.

— Paul, notre gouvernement, celui de notre univers, a envoyé des émissaires dans les autres univers pour les mettre au courant de la situation ici sur Terre. Il veut aussi leur demander leur aide en cas de besoin.
— Merci de ta franchise, mais tu pourras leur dire à ton retour que s’ils ont l’intention de détruire cette planète, la guerre sera totale. Pour l’instant, je n’ai pas doté d’autre terriens des mêmes pouvoirs que je possède mais cela pourrait se concrétiser. J’ai préparé le terrain. Une seule pensée de ma part et une bonne centaine de mes compatriotes possède seraient mes pouvoirs, et ceci instan-tanément.
Paul espère que le bluff a fonctionné. À voir l’expression de ses deux invités, il en est sûr.

— Je te comprends et sois assuré que le message sera transmis.
— Autre chose. Il est loin le moment avant que les terriens maîtrisent ces pouvoirs. Si je vois que la situation est pour se détériorer, c’est moi-même qui agirai.
— Je sais bien, et comme je te l’ai dit, j’expliquerai la situation le plus fidèlement possible.
— Merci et pas de double jeu.
— Non, fais-moi confiance.

La conversation retourna aux banalités, jusqu’au moment où Micho et Karime communiquent avec leur vaisseau. Puis il invite Paul sur leur astronef, lui expliquant qu’ils ont un cadeau pour lui. Il accepte et se retrouve de nouveau en orbite.

— Accepte ce modeste ordinateur que nous t’avons apporté. Il te permettra de visionner les renseignements que tu as reçus la dernière fois, plus beaucoup d’autres qui sont déjà à l’intérieur.

Paul les remercie, et discrètement vérifie si l’objet qu’il avait laissé tantôt fonctionne. Satisfait, il les invite de nouveau à lui rendre visite quand bon leur semblera, et il retourne au chalet.
Chapitre 8

Une bonne partie de la journée s’est déjà écoutée. Paul ressent la faim. Seize heures. Il n’a rien avalé, hormis la bière qu’il a bue avec ses amis. Une envie de cô©lettes de porc que seule Claire savait préparer le tenaille. Il fixe la table, se remé¬
more la senteur, le goût, la texture et le plat apparait. Quelques larmes lui échappent, résultant de cette solitude qu’il doit apprivoiser. Il mange de bon appétit. Ce n’est pas souvent qu’il se sert de ses pouvoirs, pour le quotidien. Il se trouve un peu rigide. Il s’est imposé cette discipline pour garder le contact avec la réalité, mais cette réalité n’est plus celle qu’il a connue.

Repu et de meilleure humeur, il regarde l’ordinateur, ou du moins la boîte que Karime appelait ordinateur. Cette action lui rappelle qu’il a laissé un mouchard sur le vaisseau des visiteurs d’aujourd’hui. Paul, dans ses expériences de voyages interstellaires, n’a jamais dépassé la limite de son univers. La raison est qu’il ne sait pas de quelle manière la franchir. Il espère que son stratagème va lui permettre de savoir comment le vaisseau passe d’un univers à l’autre. L’objet-espion laisse des traces permanentes qu’il pourra suivre quand bon lui plaira. Toujours devant la boîte, il n’est pas encore parvenu à la faire fonctionner. Il n’y a pas de bouton, rien qu’un cube de cinquante centimètres de côté aux surfaces lisses.

Quinze minutes plus tard, il laisse la boîte. « Je regarderai ça plus tard, pour l’instant j’ai des choses à régler. » Il téléphone d’abord à Nicole pour remettre son rendez-vous de vendredi au vendredi suivant. Ensuite, il appelle sa fille pour prendre de
L'étrange réalité de Paul

ses nouvelles et lui dire qu’il se retire pour une semaine de méditation, seul au chalet et qu’elle serait gentille si elle transmettait le message à son frère. Inquiète, Véronique bombarde son père de questions puis, rassurée par les réponses de Paul, elle finit par lui souhaiter un bon repos.

La canicule s’est bien installée. Paul se réveille. Homme du matin à son habitude, il est incapable de réfléchir. Il a la certitude que son cerveau ne fonctionne plus. Avec le déjeuner préparé au radar, Paul s’installe sur la galerie en face du lac. Les rôties au fromage et le café fort de ce matin l’ont sorti de sa torpeur. Il n’y voit pas plus clair, mais il y voit. Paul réfléchit à propos de ces derniers jours et de ses dernières actions. Plusieurs fois, viscéralement, il ressentait le besoin d’accomplir d’autres actions plus spectaculaires, sans savoir pourquoi. « C’est ce que je me donne comme mandat pour la semaine qui s’en vient. » Son second café terminé, Paul sécurise le périmètre du chalet. Il n’a rien écrit, rien planifié, mais il sait où il va frapper, et au diable les conséquences. La veille avant de se coucher, il avait écouté les nouvelles. Des images montraient un camp de réfugiés au Darfour.

Comme son incursion précédente en Irak, la chaleur, la puanteur et le fouillis qui y règne surprennent Paul. Un camp de réfugiés ne ressemble pas du tout au confort d’un chalet au bord d’un lac. Invisible, il erre entre les tentes de fortunes, les déjections, les mouches. Ici et là, un semblant d’organisation humaine distribue de maigres rations, dons de divers pays. L’insuffisance de ces vivres, le
manque d’eau potable, l’hygiène inexistante donnent raison à Maslow avec sa pyramide et sa première marche.

Paul décide qu’il en a assez vu. Il cherche les limites physiques de ce lieu et les sécurise à sa manière. Dorénavant, aucunes armes ne pourront les franchir. Il choisit quatre entrées susceptibles de recevoir des camions. Il ne lui manque que les chauffeurs. À cent mètres de ces accès, des centaines de camions, aux couleurs jaune et bleu attendent les conducteurs. Il lance la rumeur à l’intérieur du camp que des camions remplis de nourritures et autres articles attendent des conducteurs pour faire leurs entrées. Il y a presque un demi-million de réfugiés dans ce cantonnement. Et suffisamment d’individus capables de conduire ces camions. La parade qui s’en suit ressemble à un film de science-fiction. Contrairement à ce que Paul craignait, tout se déploie dans le calme. Comme il n’a pas lésiné sur la quantité, la distribution se déroule parmi les cris de joie des enfants, les pleurs des mères et la stupéfaction des hommes. Il y a bien les coopérants qui sont sur place et qui cherchent à comprendre la situation, multipliant les appels sur leurs cellulaires. Quelques journalistes aussi, téléphones branchés sur leur ordinateur, qui transmettent les événements.

Paul observe la scène quelques heures. Puis, rassuré, voyant que tout est en ordre, il retourne au chalet. La journée tire à sa fin. La canicule lui semble bien douce en comparaison de l’enfer que vivent ces pauvres réfugiés. Il allume la télé. Le canal de nouvelles en continu diffuse un reportage
spécial. Le commentateur explique qu’un de leur correspondant se dirige vers un camp de réfugiés au Darfour où, paraît-il, selon les rumeurs, un événement spécial se serait produit. Les autres chaînes de télé diffusent la nouvelle avec les mêmes propos. Paul sourit. Il se prépare un copieux souper puis, une fois terminé, va nager. Il n’utilise pas ses pouvoirs pour la préparation du repas ni pour la baignade. La lassitude le gagne et il se couche pour la nuit.

Chapitre 8

La faim le tenaille. Un claquement de doigts et c’est un spécial du restaurant du village qui apparaît sur la table, à côté du fauteuil où est assis Paul. Il décide que cette semaine de grand bouleversement, il userait de ses pouvoirs. Il n’a plus envie de vivre comme si rien n’était arrivé. Seul le secret sera respecté. Il termine son repas. Café en main, toujours devant la télé, Paul voit la portée de son action d’hier. Et ce n’est qu’un début, se dit-il.

Il ferme l’appareil et repense à la visite qu’il a rendue au premier ministre. Une suite s’impose. Paul recherche l’homme et le retrouve à son chalet. Toujours incognito, il attend le moment propice où le dirigeant se trouvera seul. Pour l’instant, il est à l’extérieur entouré de sa famille. L’ambiance ressemble à celle d’une colonie de vacances, jusqu’à ce que son gendre, sortant de la maison en gesticulant, raconte à son beau-père ce qu’il vient d’entendre aux nouvelles de la radio. Une frénésie s’en suit et bientôt, exception faite des jeunes enfants, toute la famille se retrouve autour du poste. Le chef saisit son téléphone et compose un numéro que très peu de personnes connaissent, celui du premier ministre du pays.

— Bonjour, est-ce que je peux parler à Jean ?
— Oui, Monsieur, je vous transfère.
L'étrange réalité de Paul

— J’ai communiqué avec le service de renseignements, ils n’ont pas beaucoup plus de détails que ceux diffusés aux nouvelles. J’attends un appel du président des États-Unis, mais il semble que lui non plus n’en sache pas plus. Si j’ai du nouveau, je communique avec toi. Pour l’instant, j’ai placé les forces armées en alerte jaune, mais je ne veux pas créer de panique. Si je dois déclarer la loi des mesures spéciales, je t’en avertirai avant.
— Merci et tu me tiens au courant.
— Oui.


— Vous êtes celui dont m’a parlé mon père ?
— Oui.
— Il paraît que vous pouvez m’aider à réaliser l’indépendance.
— Oui, je le peux.
— Écoutez, je ne sais pas si je deviens fou, ou si tout ça est réel, mais je dois réfléchir.

286
Chapitre 8

— Bien sûr, prenez votre temps.


— Il était là, il y a une seconde.

Les agents fouillent la pièce qui n’est pas bien grande, mais ne trouvent rien.

— Vous êtes sûr qu’il y avait quelqu’un ici, Monsieur ?


— Mon offre tient toujours.

La voie de Paul saisit l’homme, qui cette fois ne fit aucun appel à ses gardes.

— Qui êtes-vous ? Que se passe-t-il ?
— Je suis là uniquement pour vous aider. Je suis réel mais vous me voyez avec une apparence empruntée. Je ne peux vous en dire plus pour le
moment, mais nous nous reverrons, et je vous apporterai des preuves de mes pouvoirs.


volts. De la grandeur d’une grosse boîte de céréales, et d’une durée de vie illimitée, c’est la solution au problème de pollution. Les humanoïdes lui avaient expliqué comment la reproduire.

Le lendemain matin, Paul, épuisé de sa nuit de travail, allume le téléviseur. La présentatrice annonce un bulletin spécial.

— Selon notre correspondant d’Afrique, un autre événement bizarre se serait produit dans plusieurs camps de réfugiés et ailleurs sur le continent. Nous l’avons en direct.

L’homme décrit la confusion qui règne depuis ce nouveau phénomène. Des boîtes, de la grosseur d’une batterie d’automobile, ont fait leur apparition un peu partout, surtout dans les villes et villages pauvres. Ces contenants seraient, selon les premières évaluations, des accumulateurs d’énergie. Personne n’en connaît la provenance, mais plusieurs font un lien avec ce qui est arrivé au camp de réfugiés la veille.

— Merci Bernard, et aussitôt que vous avez d’autres détails, revenez-nous à l’antenne.

Toujours dans une grande phase d’excitation, Paul jubile. Il ne ressent pas le manque de sommeil. Par contre, la faim le tenaille. Un claquement de doigts et voilà la table mise. Après le repas, il retrouve un peu de son calme. Assis dans une chaise longue, il s’assoupi puis s’endort.
L’étrange réalité de Paul

Lentement, il ouvre les yeux. Il est déso-rienté, un moment s’écoule avant qu’il reprenne ses esprits. Il a dormi six heures en ligne dans sa chaise, ce qui explique les courbatures ressenties. Debout, il se sert un verre d’eau. Sa condition physique lui permet de récupérer rapidement. Une légère collation et il se sent d’attaque. Il se dit qu’une soirée tranquille suivie d’une bonne nuit lui fera le plus grand bien. Il essaie de ne pas trop réfléchir durant la balade sur le chemin de terre qui conduit au village. Devant le chalet d’Eugène, il ne peut s’empêcher d’imaginer ce qu’il lui raconterait s’il pouvait tout lui dire. Puis il sombre de nouveau dans un vide intellectuel volontaire. C’est la fin de la canicule, une légère fraîcheur enveloppe Paul. De retour au chalet, il se couche sans plus attendre.

La pluie, bondissant sur la toiture de tôle, réveille Paul. Il est tôt en ce dimanche et il est de nouveau tout excité, plein d’entrain pour commencer cette nouvelle journée. Il enfile un jogging, un coton ouaté, une paire d’espadrilles, puis se dirige au premier plancher, devant le téléviseur. Toujours syntonisé au canal des nouvelles, il regarde et écoute. Ce qu’il voit et entend l’effare. Des appareils décollent et atterrissent d’un porte-avions, des mouvements de chars d’assaut emplissent l’écran, des troupes terrestres se rassemblent. Ces images sont accompagnées de commentaires. « Les États-Unis accusent la Suède, pourtant un pays allié, de lui cacher des renseignements sur ces manifestations de générosité envers les pays africains. La Suède nie tout en bloc
et impute la responsabilité à la Chine, qui à son tour rejette la manœuvre sur les pays arabes. L’ONU est en réunion d’urgence. » Puis le présentateur annonce un reportage d’un correspondant. Celui-ci, au siège des Nations-Unies, décrit l’immense pagaille qui y règne, ainsi qu’une tension à vous glacer sur place. Il déclare que le monde n’a jamais été aussi près d’une troisième guerre mondiale depuis l’incident de la Baie des Cochons.


— Papa !
— Oui Véronique, qu'est-ce qu’il y a ?
— Je suis inquiète, je sais que tu m’avais demandé de ne pas te déranger. Mais as-tu écouter les nouvelles ?

Paul ne les avait que trop bien écouter.

— Oui chérie, je dois admettre que c’est préoccupant. Qui crois-tu est responsable ?
— Je ne sais pas. Tous les pays s’accusent mutuellement. Une idée que Mathieu et moi avons eu en écoutant les diverses explications des premiers phénomènes, ce qui nous semble farfelu et en même temps plausible, je sais que tu vas rire de nous, mais nous croyons à une implication d’extraterrestres.

L’hésitation de Paul, avant de répondre, fit croire à Véronique que son père ne la prenait pas au sérieux.

— Tu sais, toutes les explications se valent dans ces circonstances. Mais ne t’inquiète pas, ils finiront bien par trouver une solution.
— Tu as raison. Je te laisse à ta retraite et profites-en bien.
— Salut toute ta famille pour moi et je t’embrasse.

Aussitôt l’appareil fermé, Paul commence l’élaboration d’un plan. Il faut que j’arrête ça et vite. Si ma fille et son mari croient aux visiteurs d’un autre monde, il va y en avoir bien d’autres. Cette fois, avant d’agir, Paul sort une feuille de papier et se met à écrire et crayonner. Une fois terminé, il relie lentement ses notes et regarde attentivement son dessin. Il fixe le téléviseur qui est toujours ouvert puis, les yeux fermés, entre dans cet état de transe dont il s’est servi plusieurs fois ces derniers jours. Dix minutes plus tard, épuisé, Paul regarde à nouveau le poste télé.
L’annonceur interrompt sa litanie de nouvelles pour nous informer d’un bulletin spécial.

— Nous apprenons à l’instant que plusieurs objets volants non identifiés auraient été aperçus survolant le continent africain. Les autorités ont dépêché des avions pour les intercepter. Les Américains ont offert leur aide. D’autres détails à venir.

Puis des commerciaux défilerent les uns à la suite des autres pendant trois bonnes minutes. Au retour, le chef de pupitre est à l’écran, accompagné de deux spécialistes de stratégies militaires. Les commentaires fusent, plus farfelus les uns que les autres. Paul les écoute, attendant la nouvelle. Elle ne fut pas longue à venir. Interrompant un de ses invités, le chef annonce que la majorité des pays ont abaissé leur cote d’alerte, rappelant leurs avions à leur base. Les mouvements de troupes sont arrêtés aussi. La réunion extraordinaire se poursuit à l’ONU.

Paul respire mieux. Il s’installe sur une chaise longue, en face du lac. Une immense lourdeur l’envahit lentement. Les efforts frénétiques pour accomplir ses premiers exploits, puis ceux faits pour les réparer, lui rappellent qu’il est encore humain et que, malgré ses pouvoirs, il doit s’astreindre à une certaine discipline. Il ne ressent pas de déprime, mais une impuissance à gérer seul cette situation. Si seulement il pouvait en parler à cœur ouvert à quelqu’un. Encore une fois en cette
fin de matinée, pour une deuxième journée de suite, il tombe dans un sommeil profond.


La lassitude le gagne à nouveau. C’est sans grand appétit qu’il prend son repas du soir. Assis devant le téléviseur, il regarde les nouvelles locales sans enthousiasme. L’annonceur quitte les ondes, et le chef de pupitre reprend sa place. De nouveaux experts sont à ses côtés. Un des deux explique que, jusqu’à présent, aucun compte-rendu de la réunion, qui se déroule aux Nations-Unies, n’avait transpiré.
Chacun leur tour, les experts expliquent à leur façon les événements des derniers jours. Le choc passé, les théories s’échafaudent les unes après les autres. Paul les écoute une demi-heure d’une oreille discrète et va se coucher.

Lundi matin six heures, le thermomètre extérieur indique 22 degrés Celsius. La journée s’annonce chaude, pense Paul. Il se remet du passage à vide de la veille. Physiquement, c’est la grande forme. Moralement, il reprend un niveau de croisière sans enthousiasme, mais positivement. La difficulté à se retrouver explique cette condition. Il repousse l’envie de regarder les informations. Il se prépare un petit déjeuner et s’installe sur la galerie. D’aussi loin qu’il se souvienne, c’est le moment de la journée qu’il préfère. Cet instant évoque en lui une sensation de plénitude. Lentement, il déguste son repas, suivi bien entendu d’un café. Ce n’est qu’avec effort qu’il s’oblige à regarder où en est rendu le monde, ce matin.

Le bruit du poste qui s’allume, suivi de l’image qui apparaît floue au début, hypnotise Paul. Il anticipe ce qui s’en vient. Les nouvelles lui donnent raison. Lui qui pensait que les gens se rassembleraient pour comprendre cette intervention d’êtres venus d’un autre monde… Il s’est trompé royalement. La crise est encore plus atterrante qu’il y a deux jours. Les grandes puissances s’accusent mutuellement de posséder des technologies qui mettent le monde en danger. Les Américains et les Chinois sont les plus visés. Personne ne s’occupe des centaines de milliers de réfugiés. Ceux-ci continus à se répartir la nourriture, les médicaments,
et même l’énergie renouvelable, derniers cadeaux de Paul.

La tête entre les deux mains, notre sauveur ne sait que penser. « Je dois arrêter ça pour de bon. » Comme par hasard, une fois de plus, le téléphone ramène Paul au quotidien. Il répond.

— Je ne te dérange pas ?

Paul hésite. Il ne reconnaît pas la voix.

— Non, ça va, et toi ?
— Tu me reconnais ? Nicole.
— Bien sûr, ment Paul.
— Écoute Paul, pour notre rendez-vous vendredi prochain, je ne pourrai pas être là. Ma sœur a eu un accident d’auto et elle m’a demandé si je pouvais l’aider chez elle une ou deux semaines. Je pourrais te rappeler à mon retour, si tu es d’accord.
— Bien sûr, j’en serais ravi. Je suis désolé pour ta sœur. Est-ce bien grave ?
— Elle a les deux jambes dans le plâtre, et une côte brisée.
— Je te téléphone, assurément, à mon retour.

Ils raccrochent en même temps. Paul se dit que ses nouvelles connaissances lui font faux bond les unes après les autres. Il y a eu Eugène, puis maintenant Nicole. Je dois attirer le mauvais sort. Il syntonise une autre chaîne de nouvelles. Les mêmes
Chapitre 8

rangenues au sujet des chicanes entre pays s’enchaînent. Puis…

« Nous apprenons que le premier ministre de la Province vient d’être hospitalisé. Plus de détails vous seront divulgués lors de notre prochain bulletin. »

C’en est assez, pense Paul. Il se prépare du café, ressort sa feuille de papier et se met à écrire. De nouvelles interventions ont pris forme durant ces deux heures et trois cafés. Il commence par le plus urgent.

Bien concentré, il réussit à se brancher sur tous les satellites de communication en même temps. Tout autour de la Terre, le même message est diffusé simultanément, trois fois de suite. Dans toutes les langues.

surveillerons encore, le temps que cette demande soit accomplie. Bonne chance. »

Paul s’écrase sur le fauteuil. Malgré le contrôle de ses pouvoirs, l’énergie dépensée pour cette opération l’a fatigué. Il s’endort. Il se réveille deux heures plus tard en sursaut. Il dîne légèrement, reprends sa feuille, se concentre à nouveau, et disparaît du chalet au même moment.


— Bonjour, comment allez-vous ?

La réponse se fait attendre un moment.

— Je suis fatigué. Est-ce que l’on se connaît ?

Paul voit bien l’inutilité de continuer.

— Oui, mais le moment n’est pas à la discussion. Je voulais juste vous souhaiter un prompt rétablissement. On se revoit plus tard.
— Merci. Si vous n’y voyez pas d’inconvénient, je voudrais me reposer.

Le premier ministre se rendort sur le coup. Paul retourne au chalet. Dans la soirée, le premier ministre jure à qui veut l’entendre qu’il a reçu de la visite durant la journée. Pauvre homme, il mettra bien six mois à s’en remettre, et Paul ne communiquera plus avec lui. Assis face au lac, un Grand Marnier dans la main, Paul se dit qu’il ne sera plus nécessaire d’intervenir auprès de son chef d’État, sa dépression arrangeant bien Paul. Et on pourra mettre ses apparitions sur le compte de la maladie. Il n’a pas encore écouté les informations, se réservant une pause bien méritée.

Comme il l’avait prévu, la journée est chaude. Le verre d’alcool terminé, Paul a encore plus chaud. L’heure du dernier repas de la journée approche, une courte baignade, puis devant la glace de la salle de bain, c’est le moment du rasage. Les poils de couleur foncée qui tombent dans le lavabo lui rappellent le cheminement parcouru depuis son enlèvement. Mais il s’efforce de penser à autre chose. Depuis le début de cette aventure, il a toujours eu conscience du déséquilibre causé par ses pouvoirs. Débalancement au niveau émotionnel, qui ne fait pas contrepoids face à ses pouvoirs physiques.

C’est encore sans grand appétit qu’il soupe en écoutant les nouvelles. Son message a eu la force de calmer un peu les affrontements, pour le moment du moins. Son regard se porte par hasard sur le cube, cadeau de sa dernière rencontre avec Faris.
L’étrange réalité de Paul


— Ordinateur. Ordinateur.

Puis, le docteur McCoy lui répondre.

— Essayez avec le clavier, Scott.

L’ingénieur s’exécute, tapant à une vitesse effarante la formule d’un acier transparent. Paul, les yeux rivés sur l’écran, se dit que ça ne peut pas être aussi simple. Il se retourne face au cube et, d’une voix sans grande conviction, interpelle la boîte.

— Ordinateur.

À son grand étonnement, l’objet se métamorphose. Une image qui semble flotter dans les airs lui apparaît. Un logo qu’il ne connaît pas est au centre de l’image. Il répète « ordinateur, donne-moi un résumé de ton contenu ». Un sifflement, puis lentement une voix lui demande de s’identifier.

— Paul Dubé.

— Identification reconnue. Voulez-vous un résumé verbal, graphique, littéraire ou un mélange parlé et accompagné d’images ?
Chapitre 8

— La dernière suggestion.

La voix débute, expliquant le fonctionnement de l’ordinateur et son contenu, pendant que des images se succèdent. Au bout d’une heure, Paul n’arrive plus à suivre.

— Ordinateur, peux-tu arrêter et refermer ?
— Oui.

Et le cube redevient un cube.


Encore la chicane entre les grandes puissances. Les accusations mutuelles ont repris. Cette fois, Paul a en a ras le bol. Dans son message, il avait bien précisé que chaque pays devait retirer ses armes des autres pays. Ils vont goûter à ma médecine cette fois-ci. Le deuxième café l’a remis sur le piton. Il se rase, se douche, s’habille, et part à la guerre. Après avoir vérifié les troupes étrangères
qui se trouvent dans un pays autre que le leur, Paul passe à l’action. La commande est d’autant plus facile qu’il n’y en a pas un nombre effarant. Ce sont les États-Unis qui sont au premier rang, et c’est par eux que Paul commence. Comme au Darfour, il rend toutes armes inutilisables, tant qu’elles ne sont pas retournées dans leur pays. Lorsque Paul a visité les locaux du Pentagone, pour obtenir les renseignements nécessaires à sa mission, il a constaté que ses avertissements n’avaient pas été pris au sérieux. Maintenant, il imagine le fouillis causé par son intervention. Il procède de même pour l’Angleterre, la France, et ensuite les plus petits pays qui en ont envahi d’autres.

L’opération lui prend la journée. Il s’est permis une pause pour les deux repas et en a profité pour refaire son énergie. Il est tard dans la soirée lorsqu’il s’arrête pour enfin relâcher un peu de tension. Le sommeil le rattrape rapidement.

Sa dernière intervention fit son effet. Aucun pays ne se glorifia de ce qu’il lui arrivait. Toutes les raisons étaient bonnes pour se retirer des contrées envahies. Le calme revint ou du moins les informations reprirent le chemin des banalités qui se vendent bien, accidents mortels, meurtres, viol, accusation d’un pédophile ou d’un ivrogne qui a causé un accident pour la énième fois, bref la routine. Paul, quant à lui, après sa dernière mission, s’est accordé un repos de deux semaines bien mérité.

Eugène ne le rappela qu’un mois plus tard. Paul étant sur son départ, ils déjeunèrent ensemble au village et marchèrent tout l’avant-midi pour aider
Chapitre 8

à la digestion. Ils se quittèrent en se promettant de s’appeler, mais chacun d’entre eux n’y croyait guère. Nicole, toujours chez sa sœur, ne put se libérer. Elle aussi promit de nous revoir après la guérison de sa frangine.
Paul quitta le chalet avant que Rolland ne revienne. De retour chez lui, il s’efforça de maintenir une routine digne d’un veuf, tout ce qu’il y a de plus normal. Visite chez ses enfants, déjeuner avec ses amis, tondre la pelouse, la vraie banalité. L’été s’écoula ainsi. Il en profita pour consulter la montagne de renseignements laissés par Karime. Comme la saison de hockey approche, Paul se demande s’il a le désir de continuer de faire partie de l’équipe. Il a encore besoin de temps.

— Comment t’es-tu fait ça ?
— Tu ne me croiras pas.

Le docteur Roy a posé cette question après avoir examiné Paul.

— Raconte quand même.
— Voilà en effet une belle hernie. J’ai bien peur que ta saison de hockey soit à l’eau.
— Tu n’es pas sérieux ?

« Tu dois mentir, Paul »

— Écoute, c’est sérieux. Je veux te voir aux quinze jours, et s’il n’y a pas d’amélioration, c’est l’opération. En attendant, repos complet, pas le moindre effort.
— Tu crois vraiment que je ne pourrai pas jouer au hockey cet hiver ?
— Affirmatif. Appelle Michel pour l’avertir de te remplacer. Il va être déçu, son meilleur joueur!

Paul feint une moue et prend rendez-vous pour sa prochaine visite. La légère déprime qui s’est emparée de lui ne laisse pas de place à l’obstination. Argumenter pour ne pas jouer cette année est au-delà de ses forces. Il a donc trouvé cette mystification pour se soustraire à ses obligations.

De retour chez lui, Paul appréhende le temps des Fêtes. Car l’anniversaire du décès de Claire suivra les festivités. Comme il aimerait se coucher encore une fois près de ce corps avec lequel il a partagé la moitié de sa vie.

Il s’installe devant son cube et regarde défilier les renseignements connus de lui seul sur cette Terre. Il ne lui semble pas que les habitants des autres planètes sont beaucoup plus intelligents
Chapitre 9

dans leur évolution que les terriens. Sauf qu’ils ont muté dans une paix relative, eux. Le temps passe et Paul se lasse. L’heure du repas du midi arrive. Un sandwich suffit. La télé est ouverte et Paul s’y dirige. Les informations se terminent. Un documentaire débute avec comme sujet la pauvreté et les sans-abri de Montréal. Il s’installe lentement sur son fauteuil. Le reportage l’intéresse, il l’écoute religieusement et pèse les arguments dévoilés. L’heure s’est écoutée sans qu’il ne se lève de son siège. Il a l’impression que ce moment d’écoute allume en lui une nouvelle voie à suivre. Laquelle ?

Une balade d’automne dans la forêt termine cet après-midi. Pour la première fois depuis trois mois, Paul ressent un début de sérénité l’envahir. Le reportage et la marche l’ont conduit à cet état. Et pour la seconde fois aujourd’hui, il se frotte à une nouvelle réalité qui lui est inconnue. La journée se termine en routine de bon terrien. Paul se met au lit et s’endort immédiatement. Il ne se réveillera que neuf heures plus tard.

La barbe, la douche, la préparation du déjeuner s’accomplissent dans un brouillard virtuel. Comme de raison, au deuxième café la brume se dissipe et Paul peut enfin faire le point sur la journée d’hier. Le signal qu’il a reçu lui semble toujours aussi vague que la veille. Par contre, la petite déprime qui s’était emparée de lui paraît moins lourde ce matin. Il ressent le besoin de voir du monde. Il pense au centre d’achats, puis se ravise en se souvenant qu’à l’occasion, lorsqu’il était étudiant à l’Université, il aimait bien s’asseoir sur un banc dans la grande métropole et regarder les
L'étrange réalité de Paul

gens déambuler. La journée s’annonce ensoleillée, un peu frais peut-être, mais habillé chaudement ça ira, se dit Paul. Il n’a pas le désir de conduire pour se rendre en ville. Un claquement de doigts et c’est à cette heure matinale qu’il se retrouve bien assis sur un banc.

Il regarde marcher ou plutôt courir des paretots qui recouvrent des complets faits sur mesure ou des tailleurs signés. Il a choisi le quartier des affaires pour débuter, mais n’y trouvant pas son compte, il marche au hasard. Le décor se métamorphose au gré de sa randonnée, jusqu’au moment où il se retrouve dans un tout autre secteur. Des gens courent aussi, non pas en sortant de leur auto de luxe, mais pour attraper des autobus bondés. Les habits ne sont pas les mêmes. Manteaux d’automne, jeans et espadrilles sont plus populaires qu’Armani ou Christian Dior. Il y a aussi ces sans-abri, qu’il a vus à la télé hier se concrétiser devant ses yeux. Il vient à peine de poser son arrière-train sur un banc qu’un itinérant, flairant la bonne affaire, s’approche de lui.

— Vous n’auriez pas un peu de monnaie pour un café ?

Paul le regarde, surpris de la rapidité de l’intervention.

— Peut-être mon ami. Mais avant de fouiller dans mes poches, j’aimerais que vous accomplissiez quelque chose pour moi.
— Moi, faire quelque chose pour vous ?, réplique le vagabond surpris de l’intervention de Paul.
— Oui, j’aimerais que vous vous asseyiez avec moi et que vous me racontiez comment vous en êtes venu à quêter.

Roger, c’est le nom de l’itinérant, regarde Paul. Il ne comprend toujours pas l’intervention, mais se dit qu’il n’a rien à perdre, au pire une petite heure de jase.

— Vous n’auriez pas une cigarette ?

Paul met sa main dans son manteau et en ressort un paquet tout neuf, et un briquet jetable.

— Voilà, vous pouvez le garder.
— Merci. Mon nom est Roger, mais mes amis m’appellent le plouque.
— Bon, va pour Roger, moi c’est Paul.
— Vous n’auriez pas de quoi agrémenter la conversation, une petite liqueur alcoolisée par hasard ?
— Vous vouliez de l’argent pour un café tantôt.

Paul se penche, sort une énorme mallette d’en-dessous du banc. Il l’ouvre, en sort un grand thermos de café, deux verres qu’il remplit du liquide, ainsi qu’un sandwich qu’il offre à Roger.

— Voilà pour vous, mon ami.
L'étrange réalité de Paul

— Merci, mais je ne veux pas vous enlever votre dîner.
— Je ne me prive pas du tout.
— Alors merci.

Roger mord dans le sandwich, puis prend une gorgée de café.

— Mais il y a du cognac dans votre café.
— Je peux vous en servir sans, si vous voulez, j’en ai d’autre.
— Non, non, ça ira. C’est parfait comme ça. J’aimerais vous demander autre chose. Pourriez-vous me tutoyer, ça serait plus facile pour moi de vous raconter une belle histoire, la mienne.
— Bien sûr, et nous pourrions trouver un endroit plus chaud à l’intérieur.

Roger, intrigué par cette rencontre, hésite à faire confiance.


Paul est surpris par le langage du vagabond. Il le trouve beaucoup plus articulé qu’il s’y attendait. Et il ne sait toujours pas où l’amène cette rencontre.
— Je peux vous aider, excuse, t’aider à en trouver un et, même si tu veux, te financer.

De plus en plus étonné, Roger enchaîne.

— Écoute bonhomme, je ne suis pas à vendre. Je ne me prostitue pas, je ne suis pas un voleur, et je n’ai rien à offrir. Alors pourquoi tu m’aiderais ? Comme ça, pour rien ?
— Je comprends et je m’excuse, je ne veux pas te mettre mal à l’aise. Je dois te dire que j’ai une certaine fortune et que, ces temps-ci, je me cherche. J’ai traversé de dures épreuves et ce matin même je ne savais pas que je me retrouverais ici. Je ne sais pas non plus pourquoi je t’ai offert mon aide. Mes intentions sont pures et sans arrière-pensées.

La tirade de Paul semble rassurer Roger.

— Bon, il faut faire confiance dans la vie et puis, qu’est-ce que j’ai à perdre ?

Roger a terminé son repas, il s’allume une cigarette.
— Par où veux-tu que je commence ?
— Que tu commences quoi ?
— Ben mon vieux, tu as la mémoire courte. Tu m’as demandé tantôt de te raconter ma vie, tu ne t’en souviens plus ?
— Oui c’est vrai, mais si l’on commençait par te trouver un appartement.
— Je veux bien, mais ici c’est beaucoup trop onéreux.
Le langage surprit à nouveau Paul.

— Je vais t’aider, si tu veux.
— Bon, OK, allons-y.

Les deux comparses se lèvent et commencent leur recherche. Paul prend avec lui la valise qu’il avait sortie d’en dessous du banc. À deux coins de rue de là, une immense pancarte annonce des logements à louer.

— Veux-tu aller voir ?, lui demande Paul.
— Habillé comme je suis, c’est sûr que je n’ai aucune chance.
— Passons au magasin avant.

Paul achète à Roger de quoi le vêtir correctement, et ils se présentent au concierge.

— Bonjour, vous annoncez des appartements à louer ?
— Oui, Messieurs, c’est pour vous deux ?
— Non, c’est pour lui, réplique Paul en désignant son compagnon de fortune.

— Bien, vous cherchez meublé ou pas ?

Roger, pris par surprise, ne répond pas et c’est Paul qui enchaîne.

— Meublé.
— J’en ai trois, un 2½ et deux 3½.
Cette fois, Roger prend la parole.

— Le 2 ½ suffira.
— C’est 570,00$ par mois. Chauffé, éclairé, le premier loyer d’avance, pas d’animaux, et avec référence.

Là, il fige pour de bon. Paul sourit et répond.

— On visite et, si c’est au goût de mon chauffeur, il le prend.

La visite fut de courte durée. L’appartement est plus grand que Paul et Roger l’avaient imaginé. La chambre est coquette avec un lit grand format, et deux bureaux. Cuisine, salon, et salle à manger forment la deuxième pièce. La salle de bain, bien aménagée, complète le 2 ½.

— Ça devrait aller.
— Vous m’avez dit que Monsieur est votre chauffeur ?
— Oui, il travaille pour moi comme chauffeur privé.
— Ça devrait suffire comme référence.

Paul sort alors une liasse de billets de sa valise et compte six mois de loyer. Il explique au concierge qu’ils doivent voyager à l’étranger souvent et, pour ne pas oublier le paiement du loyer, il préfère payer six mois d’avance. Le concierge lui remet un reçu sans lui poser d’autres questions. Il a appris avec le temps à se mêler de ses affaires dans
L'étrange réalité de Paul

certaines circonstances. Il laisse Roger et Paul s’installer et retourne à son appartement.

— Comme pied-à-terre, ça te va ?
— Il y a longtemps que je n’ai pas demeuré dans un endroit correct.
— Bien, profites-en. Au fait, tu me dois quelque chose.
— Je savais que ça ne pouvait pas et qu’il devait y avoir anguille sous roche. Tu peux le garder, ton appartement.
— Calme toi, je veux juste que tu me racontes un bout de ta vie. Sinon, je m’en vais et je te laisse la valise.
— Excuse-moi, c’est trop en même temps. Il y a à peine deux heures, j’étais dans la rue et maintenant me voilà quelqu’un.
— Tu pourras demander de l’aide sociale si tu veux. Ou te servir de la valise, elle te fournira tout ce dont tu as besoin. Je t’explique. Si tu as faim, il y aura toujours quelque chose à manger. Si tu as soif, il y aura de quoi boire. Et si tu es en manque d’argent, tu ouvres la mallette et tu y trouveras ce qu’il te faut. Par contre, tu ne dois pas me poser d’autres questions, et tant que tu en seras le propriétaire, elle veillera sur toi.

Roger écoute d’un scepticisme évident. Il n’a cependant pas la force de répliquer et le manque d’alcool accentue cet état. Il regarde la valise. Elle est posée par terre entre lui et Paul, assis à la table de la cuisine.
— Je peux ?
— Bien sûr, elle est à toi.

Roger se penche et ouvre la mallette. Il y plonge la main et en ressort un dix onces de rhum et une bouteille de coca-cola. Complètement abasourdi, il regarde Paul.

— Tu m’offres un verre ?
— Je n’ai pas de verres.
— Regarde dans tes armoires.

Roger s’exécute. Il ouvre les armoires les unes après les autres, y découvrant vaisselle, chaudrons, condiments de toutes sortes, biscuits soda et pot de beurre d’arachides, en passant par du pain, de la confiture, du riz, etc. Sans compter le réfrigérateur qui est bien rempli.

— Tu les amènes ces verres ?

Roger les apporte, se verse une bonne rasée de rhum avec un peu de cola et sert Paul. L’alcool le soulage immédiatement. Il regarde Paul et poursuit…

— Je vais te raconter une histoire, une histoire vraie.

Roger commence le récit de sa vie. Il débute avec son enfance. Il raconte qu’il fut élevé dans une famille de petits bourgeois intellectuels. Fils unique, il ne manqua de rien, ni d’amour, ni d’argent.
— J’ai fait des études au séminaire, et Dieu m’appela à son service.

Continu Roger.


Roger prend une pause, et se ressert un rhum. Sa figure change d’expression et il enchaîne.

— Une belle carrière s’annonçait pour moi. C’est à ce moment que j’ai connu la boisson, ce délicieux nectar qui me soulageait de l’énorme pression causée par mes responsabilités. Je ne pouvais le partager avec personne, sauf par la prière. Trois années se sont écoulées ainsi. Je buvais de plus en plus, mais personne ne semblait s’en apercevoir. Il faut dire que je n’étais pas le seul alcoolique de l’endroit. Je te prie de croire que les prétextes ne manquaient pas pour boire. Puis mon patron tomba malade et il fut remplacé par un autre évêque qui avait déjà son secrétaire. L’expérience acquise en administration auprès de Monseigneur me valut une promotion comme chanoine, ici à l’évêché. J’étais dans la quarantaine et je me voyais déjà évêque. Lors d’une mission de contrôle auprès d’une fabrique, j’étais accompagné d’une religieuse
qui m’aidait dans la vérification comptable. Nous étions en région et couchions dans un motel du coin, le presbytère étant en rénovation.

— Quelle belle tentation !

L'étrange réalité de Paul

Paul écoute le récit de Roger religieusement. Il oscille entre la pitié et la compassion. Cette histoire le trouble.

— Je ne m’attendais pas à ça.
— Dure maladie, l’alcoolisme.
— En effet. Si je te propose une alternative, entre la valise et la sobriété, laquelle choisirais-tu ?

Sans hésiter, Roger répond :

— La sobriété.

Paul le regarde droit dans les yeux, se lève, ramasse la valise et, sans un mot, quitte l’appartement de Roger. Ce n’est que des années plus tard que Paul, par hasard, eut des nouvelles de Roger. Sobre depuis quelques années, il accomplissait son ministère dans une petite paroisse du Grand Nord aux prises avec des problèmes d’alcoolisme. Il était considéré comme un saint par cette communauté.

La pluie claque sur le revêtement du toit. Paul se réveille. L’esprit perdu, il regarde l’heure. Cinq heures trente. Il sait qu’il ne se rendormira pas. À l’extérieur, c’est la noirceur. Le thermomètre dépasse à peine le point de congélation. En préparant son déjeuner, Paul reconsidère les événements de la veille. Le fait de côtoyer de si près la réalité, une réalité qu’il croyait connaître, l’amène à présumer qu’il pourrait recommencer à neuf ses réflexions sur ce qu’il s’est donné comme devoir à accomplir.
Chapitre 9

La solitude le gagne de plus en plus. Garder un secret comme le sien viendrait à bout du plus grand homme que cette Terre a connu. En piquant sa fourchette dans ses œufs, il se demande à nouveau s’il ne devrait pas partager ce fardeau avec quelqu’un d’autres. Puis arrive le deuxième café. L’effet est instantané. Les idées se mettent de nouveau en place. Il constate même qu’il se sent moins déprimé. Les interventions ratées, à grande et moyenne échelle, ne lui ont apporté que de la déception. Par contre, celle d’hier le remplit de satisfaction. « Je crois que ce sera mon nouveau point de départ. » Assis devant la boîte carrée, Paul regarde les renseignements défiler devant lui. Il n’est pas concentré et se répète souvent.

— Ordinateur, repasse-moi les dernières pages.

Une heure de ce régime suffit pour qu’il abandonne le cadeau de Karime. Il reste deux mois avant la période des fêtes. Combien encore de Noël à vivre ? Deux cents, mille, Paul l’ignore. S’il a bien compris les leçons de sa boîte carrée, mille serait plus près de la réalité. Comment imaginer qu’un être conditionné à vivre quatre-vingts ans soit capable de rationaliser ce fait. Même l’esprit cartésien de Paul ne suffit pas à la tâche.

Bon, comme le dit mon frère, une journée à la fois. La radio termine de diffuser les dernières nouvelles. C’est une émission d’opinions contradictoires qui prend l’antenne. Paul aime bien cette

— Messieurs, croyez-vous que c’est la Terre qui va en souffrir le plus ou les humains ?

Les deux panélistes sont d’accord sur leurs réponses. Si la Terre peut bien prendre quelques milliers d’années pour s’en remettre, l’espèce humaine, elle ? Cette émission inspire à Paul une idée.

Depuis son aventure de camions de vivres au camp des réfugiés, suivie d’apparition d’extra-terrestres, Paul n’est plus chaud au grand déploiement de manifestations extraordinaires. Encore un dernier essai, se dit-il. Bien callé dans son fauteuil, on peut lire sur son visage l’effort de concentration qu’il déploie. Une petite demi-heure plus tard, un magnifique sourire aux lèvres, il allume son téléviseur. Le chef d’antenne est à l’écran.

— Bonjour, Mesdames et Messieurs. Cette émission spéciale fera le point sur le déroulement des dernières manifestations qui se sont produites simultanément dans plusieurs capitales du monde. Tout d’abord, si vous le voulez bien, nous allons récapituler ces événements. Depuis un peu plus
d’une demi-heure, d’étranges nuages rougeâtres se sont installés autour des bâtiments gouvernementaux un peu partout dans le monde. Ces émanations n’ont pas encore été analysées en profondeur, mais au premier rapport, il s’agirait de gaz très toxiques. La seule constance qui a été remarquée jusqu’ici vient du fait que seuls les édifices approchés par ce phénomène le sont parce que leur chef d’État s’y trouve. En ce qui concerne les autres lieux parlementaires, il n’y a pas de manifestations spéciales. Un instant… on me dit que nous avons notre correspondant de Washington en ligne. Bonjour Pierre, avez-vous de nouveaux développements à nous annoncer ?

— Oui, Bernard. Il semblerait, selon les rumeurs, que le président ne peut quitter la Maison Blanche, car le nuage stationné tout près lui bloque le passage. On aurait vu la limousine du chef d’État faire demi-tour à deux occasions. Ça demeure des rumeurs, mais je vais aller aux sources, si je le peux. Il y a aussi une équipe de spécialistes en habits étanches qui semblent prendre des échantillons de ce nuage.

— Merci Pierre, et si vous avez d’autres nouvelles, n’hésitez pas à nous revenir.

Des images apparaissent. Ce sont celles du parlement d’Ottawa.

— Emmanuelle, vous êtes en ondes.
— Oui, merci Bernard. Comme vous pouvez le constater, des équipes d’interventions, spécialisées dans le combat contre les attaques chimiques, analysent présentement ce gaz qui est tout près du parlement. J’ai entendu dire tantôt par Pierre que le Président paraissait prisonnier de la Maison Blanche. Et bien, tenez-vous bien, le même problème se présente au Premier Ministre. Tout laisse croire que la moindre tentative pour sortir du terrain du parlement serait impossible sans passer au travers de ce nuage.

— Merci Emmanuelle. Si vous apprenez autre chose vous aussi, n’hésitez pas à nous revenir.

Deux experts se sont joints à l’animateur : un chimiste, Monsieur Tremblay, spécialiste en gaz, et un professeur de l’école militaire, Monsieur Bourque, donc la thèse de doctorat portait sur la guerre chimique.

— Bonjour, Messieurs. Commençons si vous le voulez bien par vous, Monsieur Bourque. Pouvez-vous nous donner votre impression en ce moment sur ces phénomènes ?

— Bien, il est un peu tôt pour évaluer la situation. Ce ne peut être que spécula-tion. Ce que je veux dire, c’est que je n’associe aucun rapport connu à ce nuage. À moins qu’un pays ait réussi à produire une arme intelligente sous cette forme, je ne vois pas.

— Et vous, Monsieur Tremblay, qu’en pensez-vous ?
Chapitre 9

— Je suis d’accord avec Monsieur Bourque, sauf que j’ajouterais ceci : bien qu’il soit tôt, il me semble impossible que la science connue à ce jour puisse produire de tels phénomènes.

— Et bien, Messieurs, il s’agit peut-être d’une autre manifestation du même type qu’il y a trois mois.

Paul sursaute. La dernière remarque du chef de pupitre l’a pris par surprise. Encore une fois, il n’avait pas prévu que son intervention puisse prendre le chemin de toutes sortes d’hypothèses. Le professeur enchaîne.

— Si je me rappelle bien, le message laissé par les supposés extraterrestres disait bien qu’ils quittaient la Terre et ne reviendraient que lorsqu’on aura réglé nos problèmes d’agressivité.

— Oui, je me rappelle, mais encore une fois nous sommes devant un phénomène inexpliqué, continue le chimiste.

— Oh! On me dit à l’oreille qu’il y a du nouveau, dit l’animateur.

Des images apparaissent. On voit le premier ministre d’Angleterre s’apprêter à entrer au Parlement. Un nuage est aussitôt apparu devant l’édifice.

— Nous avons notre correspondant en ligne. Maxime, avez-vous des commentaires sur ce qui vient de se produire chez vous ?
L'étrange réalité de Paul

— Écoutez Bernard, nous sommes nous aussi dans les nuages ici, sans faire de jeux de mots. En effet, tant que le premier ministre ne s’était pas présenté au Parlement, aucun nuage n’était visible. Aussitôt qu’il est entré dans l’immeuble, il est apparu. Personne n’ose faire de commentaires et les forces de l’ordre établissent un cordon de sécurité autour du nuage.

— Merci, Maxime, vous aussi revenez-nous s’il y a du nouveau.

Paul, toujours sceptique sur son idée, reste rivé devant son téléviseur pendant tout l’avant-midi. L’heure du dîner arrive. Tout en préparant son repas, Paul se demande si Véronique viendra en fin de semaine. Vincent et Amélie sont à l’extérieur du pays et depuis le décès de Claire, ils n’ont pratiquement pas cessé de voyager. Il reçoit régulièrement des courriels des deux voyageurs, toujours accompagnés d’une invitation à se joindre à eux. Au même moment, le téléphone le ramène à la réalité.

— Oui, allô.
— Grand-papa, c’est Noémie.
— Allô ma chouette.
— Je veux savoir si je peux aller chez toi en fin de semaine.
— Toute seule ?
— Euh non, je… ne… attends, maman va te parler.
— Papa, ça va ?
— Bien sûr, et toi ?
— Oui, oui. Ça ne te dérange pas si on va dîner samedi ?
— Pas du tout, je vous attends, et si vous voulez rester pour une couple de jours, vous êtes les bienvenus.
— Merci de l’invitation, on va y penser. Autre chose : as-tu écouté les nouvelles ?
— Tu veux parler de ces curieux nuages devant les parlements ?
— Oui, crois-tu qu’il s’agisse encore d’extraterrestres ?
— Je ne sais pas.

La réponse donnée sur un ton sec surpris Véronique.

— Bon, de toute façon, on se voit samedi.
— Bien sûr, j’ai hâte de vous voir.

Après avoir raccroché, Paul se rend compte qu’il ressent encore un agacement causé par la question de Véronique. Son but était de sensibiliser les chefs d’État au problème de la pollution. Il croit qu’une fois les nuages analysés, les décideurs vont prendre les moyens qu’il faut pour renverser le processus de destruction de l’environnement. Mais ce qu’il constate encore une fois, ce sont les accusations mutuelles qui semblent prendre la place. Sans appétit, Paul grignote à peine son dîner. Il n’ose plus regarder la télé de peur de piquer une sainte colère. Occupe-toi de bien recevoir Véronique et sa famille, se dit-il. Le reste de la journée, il le consacre à l’épicerie, puis à la préparation de
L'étrange réalité de Paul

plats pour la fin de semaine. Ces tâches routinières l’apaisent. L’heure du coucher approche et Paul ne peut résister à jeter un coup d’œil au bulletin de nouvelles. Les différents réseaux s’accordent sur un point : les nuages sont tous semblables. Ils contiennent toutes les formes de pollutions connues, que ce soit gaz à effet de serre, gaz carbonique, etc. La liste est longue. Les spéculations vont bon train. Paul aime mieux attendre avant de prendre une décision. Au moins cette fois-ci, la panique n’est pas prise.

Le lendemain avant-midi, c’est l’arrivée de Véronique et sa famille.

— Allô ma chouette.

Noémie vient de sauter dans les bras de son grand-père.

— Entrez, il commence à faire frisquet dehors.

La famille s’engouffre à l’intérieur, avec les bagages et un cadeau enveloppé dans un papier rouge vif.

— C’est pour toi.

Véronique lui tend le présent.

— Merci.
— Oui, ça fait un bout de temps qu’on voulait te le donner. Je crois que c’est le bon moment.

Paul prend le paquet enveloppé. Il l’ouvre lentement, dénouant les rubans dorés les uns après les autres. Le papier défail, il dévoile une boîte mince, de la dimension d’une feuille de papier. Il défail le coin de la boîte, et en ressort un cadre avec une photo. Il la regarde, au même moment une larme coule sur sa joue.

— Grand-papa, tu as de la peine ? demande Alexandre.

— Non, mon garçon. Ton grand-père est ému.

La fin de semaine fut des plus agréables. Les enfants jouèrent dans le tas de feuilles mortes que tous avaient ramassées. Les repas furent des prétextes à des discussions animées sur plusieurs sujets. Évidemment, la conversation revenait souvent sur les nuages de pollution qui entouraient les lieux de la démocratie. Cependant, le moment que Paul préféra eut lieu dimanche soir avant le coucher. Les enfants étaient déjà au lit. Mathieu baillait aux corneilles. Il s’excusa et alla rejoindre les enfants au deuxième étage.

— Tu veux un autre verre, Véronique ?
— Si tu m’accompagnes.
L'étrange réalité de Paul

Paul alla remplir les deux verres de vin blanc. Il ressentit un ‘’déjà vu’’.

— Je ne sais pas si je t’ai remerciée pour la photo. Je suis heureux que vous me l’ayez donnée. C’était la dernière fois que nous étions réunis toute la famille ensemble avant la mort de ta mère.
— Elle me manque.
— Et moi donc. Il y a encore des moments où j’imagine la voir descendre les escaliers, lentement, avec son allure de reine de la maison, toujours sûre d’elle-même. Oui, elle me manque.

Pendant un instant, un silence lourd d’émotion s’installe.

— Changement d’à-propos, que penses-tu de toutes ces manifestations depuis quelques mois ? Moi, j’ai l’impression qu’un Jésus moderne essaie de nous faire comprendre des choses.

Encore une fois, Paul se sentit démasqué.

— Je ne sais quoi dire. C’est en effet curieux. Je ne me suis pas vraiment posé la question, ment Paul.
— Papa, tu veux rire de moi. Ça fait au moins un an, sinon plus, que tu demandes à tout le monde ce qu’ils feraient s’ils avaient les pouvoirs de Dieu. Si je ne te connaissais pas, je jurerai que c’est toi qui contrôles ces événements.

Paul absorbe le coup et réplique.
Chapitre 9

— Tu sais qu’il n’y a pas beaucoup de personnes qui se sont donné la peine de réfléchir à ma question. Mais toi, as-tu de nouvelles idées sur le sujet ?

— Je ne sais plus. Avec ce qui est arrivé dernièrement, je crois vraiment qu’une force essaie de faire changer notre manière de réfléchir en tant qu’humain. La seule vraisemblance est le message que nous ont laissé les extraterrestres, l’été dernier. Sauf qu’ils ont bien dit qu’ils reviendraient lorsque nous aurions changé notre façon de vivre. Sont-ils responsables des derniers événements ? Ou le nouveau prophète a voulu seulement nous distraire la dernière fois pour mieux revenir à la charge avec ces nuages ?

— Tu ne m’as pas répondu. S’il existe, ce nouveau messie, que lui suggérerais-tu ?

— Si on suppose qu’il a les pouvoirs que tu disais tantôt, bien j’attendrais et me consacrerais, un peu comme le Christ l’a fait, à former des disciples, ou si tu aimes mieux une secte ou une commune qui donnerait l’exemple d’une vie simple, remplie de générosité.

— Je reconnais bien ma fille.

Puis la discussion changea d’à-propos. Le décès de Claire prit la place. Chacun expliqua comment il vivait son deuil. Ensuite, ils allèrent se coucher.

La petite famille quitta la maison le lundi matin et Paul retourna à ses préoccupations.

— Ordinateur.
L'étrange réalité de Paul

L’écran virtuel projette une image de fond et on y aperçoit un paysage que l’on ne retrouve pas sur la Terre.

— Peux-tu me donner une représentation globale des six univers connus ?

Le fond d’écran disparaît, remplacé par un schéma représentant ces six univers. Paul l’examine longuement. Il figure l’endroit, la fissure qui lui permettrait de passer de ce système à celle de ses amis. Le détecteur, laissé dans le vaisseau, l’amène à la limite de notre univers, et ce tableau lui permet de préparer son voyage. S’il peut bien voyager à la vitesse de la pensée, il faut quand même qu’il sache où aller!

— Merci, ordinateur. Je n’ai plus besoin de toi.

Paul mijote ce voyage depuis quelques mois, à partir du moment où il a laissé ce traceur lui indiquer le trajet. Ce matin, son plan commence à prendre forme. Il en est au deuxième café, lorsqu’il se décide à ouvrir son téléviseur. Les deux canaux de nouvelles en continu en sont encore au phénomène des nuages. Au fur et à mesure de l’arrivée des chefs d’État à leur parlement, de nouveaux nuages sont apparus. Les analyses confirment qu’il s’agit bien de nuages de pollution très toxiques. Paul écoute les dernières spéculations. Il y a du progrès quand même, pense-t-il. Au moins, les pays ne s’accusent pas mutuellement, mais ils ne donnent
pas l’effet de collaborer. « J’ai agi encore trop vite, et je n’obtiens pas les résultats escomptés ». L’annonceur s’arrête.

— Nous avons du nouveau. Le président de la France va faire un point de presse.
— Compatriotes, amis, chefs d’État. Après consultation, notre gouvernement a décidé de ne pas chercher la cause de ces phénomènes, mais d’essayer d’en saisir la pensée. Nous avons donc décidé de débloquer des fonds supplémentaires pour mener la lutte à l’assainissement de notre planète. Que ce soit l’intervention d’un pays, d’extraterrestres, de Dieu ou de tout autre intervenant, nous allons essayer de comprendre le message.


volume, deviennent de toutes les couleurs, puis explosent, dispersant des milliers de tracs. On peut y lire : "Peuples de la terre, vous n’êtes définitivement pas prêts. Nous avons cru que vous méritiez une dernière occasion de nous prouver vos bonnes intentions. Bonne chance et peut-être à plus tard".


À sa deuxième visite chez Émile, Paul se fit confirmer son diagnostic : repos et aucun effort avant deux mois.

— Tu es chanceux, tu vas éviter l’opération.
— C’est une bonne nouvelle.
Chapitre 9

— Dis-moi, tu te sens bien moralement ces temps-ci ?
— Oui, ça va. Je m’ennuie de Claire, mais j’ai ma famille.
— Vois-tu les gars du hockey ?
— Non, je n’ai pas le temps.
— Pas le temps! Que fais-tu de tes journées, démanché comme tu l’es ? Avec cette hernie, tu ne dois pas courir le marathon.

Paul sent le terrain glissant et doit raconter un pieux mensonge.

— Je suis des cours par correspondance.
— Des cours de quoi ?

La ruse ne le tire pas d’affaire, il a l’effet contraire.

— De restauration de vieux meubles.

Cette fois, il reprend le contrôle, sachant que si Émile lui demande des détails, il devra patiner. Mais ça n’arrive pas et Paul quitte le cabinet de son ami médecin. On est mi-novembre, une folle envie de hot-dog et de poutine le saisit. Assis à la friterie, il regarde les clients entrer un par un chercher leur dîner de nourriture rapide. Certains l’emportent, d’autres, comme lui, s’assoient à une table, attendant leur commande. Au milieu de tout ce monde, Paul respire la solitude. Contrairement à un alcoolique qui s’identifie à un orateur durant son partage, Paul n’y arrive pas. Il se sent à part,
sachant très bien qu’il l’est, mais espérant ne pas l’être. Si seulement il pouvait retrouver sa vie bien rangée, sécurisante, sans embûche, moins excitante que celle-ci, mais moins tourmentée.

Les préparatifs des fêtes vont bon train. Paul termine le sapin de Noël. Plein de souvenirs refont surface. Son enfance, ses années au collège, la rencontre avec Claire, son mariage, la naissance de ses enfants, puis arrive la période de son enlèvement, la mort de Claire, et la dernière boule qu’il accroche à l’arbre. Depuis son aventure avec les nuages, Paul ne se servait plus de ses pouvoirs. Ils les a bien utilisés pour la décoration extérieure de la maison et pour la préparation des victuailles, et quelques autres bricoles mais c’est tout. Toute la famille sera là.


— Drôle d’année qui vient de se terminer.
— Tu peux le dire, enchaîne Rémi.
— Ce que je voulais dire, à part le décès de Claire, c’est tous ces événements que certains attribuent aux extraterrestres. Je pense qu’il faut être naïf pour croire à ces rumeurs.

Un regain d’intérêt s’empare de Paul.

— Pas nécessairement, je vois mal quelle puissance terrestre pourrait créer de tels phénomènes.

— Tu as peut-être raison, Mathieu, mais je continue à penser que les petits bonhommes verts sont bien loin d’ici.

Décidément, Paul ne s’attendait pas à ce que le réveillon prenne cette tournure.

— Supposons qu’ils existent vraiment. Partons de cette hypothèse. Jusqu’ici, les films et les téléséries nous montrent presque exclusivement des méchants venus nous envahir. Mais si réellement ils peuvent se rendre jusqu’ici, c’est qu’ils ont minimum au moins quelques centaines d’années d’avance sur notre technologie.

— Minimum quelques centaines d’années ? Je pensais à quelques milliers moi, réplique Vincent à sa sœur.

La conversation s’anime, et des groupes se forment pour échanger sur le sujet. Chacun y va de son interprétation, ce qui ravit Paul. Amélie, qui ne veut pas demeurer en reste, enchaîne avec son point de vue. Elle explique que ce doit être des sociétés
L'étrange réalité de Paul

secrètes, riches et puissantes qui veulent manipuler le monde pour faire plus d’argent. Rémi n’est pas d’accord. Il croit qu’Amélie lit trop de polars et qu’elle a l’imagination fertile. Une moue se dessine sur sa figure. Son conjoint prend sa défense.

— Je ne crois pas qu’elle exagère. Les gens ont souvent appris, quelquefois des dizaines d’années plus tard, que des expériences avaient été concoctées à leurs dépens.

— Peut-être, Vincent, mais là les faits se sont déroulés en direct devant les yeux de millions d’individus.

La conversation prend une allure de débat. Seul Paul n’est pas encore intervenu. Ce que remarque sa fille. Lorsque le ton devient cacophonique et que plus personne ne dialogue, Véronique hausse la voix et demande à son père son avis. Elle lui fait remarquer qu’il n’est pas encore intervenu, et lui demande s’il a une idée ou une interprétation sur ces faits. Un silence s’installe.

— Et bien ma fille, oui j’ai une opinion comme tout le monde, mais je ne sais pas si ça peut vous intéresser.

Toute la tablée encourage Paul à continuer.

— Bon, allons-y. Ce que je crois, c’est qu’il existe vraiment des êtres venus d’un autre univers.

Paul s’aperçoit de sa gaffe, et reprend.
— D’une autre planète, je voulais dire.

L’erreur n’échappe pas à Véronique.

— Et je crois que certains d’entre eux vivent parmi nous. Il y a quelques semaines, j’écoulais un physicien reconnu, dont le nom m’échappe, expliquer à la télé que s’il y avait une autre civilisation capable de voyager à des années-lumière de leur lieu d’origine, il ne ferait aucun cas de nous. Un peu comme nous regardant un nid de fourmis. C'est-à-dire sans grand intérêt. Et même que si nous étions dans leur passage, ils pourraient nous faire disparaître sans s’en rendre compte. Ce que je veux dire, c’est que s’ils sont capables de nourrir des centaines de milliers de personnes, de rendre des armes inoffensives, de faire apparaître des nuages de pollution, de monopoliser toutes les chaînes télés, ils n’ont pas grand-chose à attendre de nous. Et si leurs messages sont vrais, on doit ressembler à de vrais cons à leurs yeux avec nos guerres intempestives.

Un moment de silence suit l’intervention de Paul. Puis Véronique enchaîne.

— Tu y crois vraiment alors à tout ce cirque ?
— Bien sûr. Même que je ne comprends pas pourquoi il y a tant de résistance parmi les habitants de cette Terre.
— C’est peut-être parce qu’ils n’ont pas toutes les données comme toi.
L'étrange réalité de Paul

Seul Paul remarque la réplique de Véronique. La conversation continue ainsi une bonne heure, chacun revenant avec d’autres arguments pour soutenir leur thèse. Puis la fatigue et l’heure tardive viennent à bout des invités. La maison est grande et les convives disparaissent au gré des chambres qui leur avaient été assignées.


Véronique, Amélie et Jeannine, s’affairent dans la cuisine. Une table se dresse dans la salle à dîner, Rémi et Paul y sont les exécutants. Puis les femmes arrivent avec les plats chauds de bacon, d’œufs, de saucisses, de crêpes et de rôties. Il y a aussi des plats de fruits. Le dépouillement de l’arbre est terminé et tout le monde est assis autour du festin, sauf les enfants qui s’amusent avec leurs étrennes.

Le débat de la veille reprend de plus belle. Cette fois, c’est Mathieu et Rémi qui ne sont pas d’accord sur le fait que les nouvelles télévisées ne rendent pas justice aux événements.
— Écoute Rémi, as-tu vu les nouvelles lorsqu’on a été enlevés au Nicaragua ? Véronique et moi, on les a regardées à notre retour. Paul nous les avaient enregistrées, et tu peux me croire qu’il n’y avait pas 90% de vérité.

— Oui, peut-être, mais les faits qui ont eu lieu cette année ont été filmés en direct et retransmis instantanément, par satellite. Prend le nuage, on l’a vu disparaître devant nous.

La discussion, à bout d’arguments, s’étiole. Seuls Paul et Véronique n’y prirent part. Puis un groupe décide d’aller marcher à l’extérieur, un autre de faire une sieste. Les enfants, levés de bonne heure, s’endorment sur le plancher entre leurs cadeaux. Il ne reste que Véronique et Paul, bien installés au salon, chacun un verre de crème de menthe à la main. Véronique jette un regard à son père, une question lui brûle les lèvres.

— Dis-moi papa, d’où te vient cette nouvelle philosophie à propos des phénomènes para-normaux ? On dirait que depuis ton accident, tu as changé. Tu sembles plus ouvert au monde et en même temps plus tourmenté. Tu ne te rappelles vraiment pas ce qui est arrivé durant ces trois jours ?

Paul respire mieux. Le regard que sa fille avait posé sur lui avant sa question l’avait fait frissonner. Il s’apprête une fois de plus à mentir au nom de l’humanité, ce qui devient très pénible lorsque ce mensonge s’adresse à sa fille.
L'étrange réalité de Paul

— Non, je ne me souviens de rien. Mais moi aussi, j’ai remarqué des changements.
— Tu vas rire de moi, mais j’ai pensé que tu avais été enlevé par des extraterrestres. J’avais même l’intention de te suggérer de te faire hypnotiser. C’est fou comme raisonnement, non ?
— Ne dis pas ça. Puisque je ne me souviens de rien, l’idée n’est pas si mauvaise.
— Eh bien! Toi qui étais si fermé, ou plutôt méfiant avec un raisonnement cartésien, tu te laisserais tenter par l’expérience ?
— Je n’ai pas dit cela, je trouve l’idée originale, c’est tout.
— Chassez le naturel et il revient au galop!, s’exclame Véronique.

Les deux complices rient de bon cœur, et reprennent la discussion.

— J’ai une amie psychologue qui pratique aussi l’hypnose. Je pourrais lui en glisser un mot, si tu es d’accord bien sûr.
— Si ça te fait plaisir, tu peux lui en parler.
— Autre chose. Je n’ai jamais discuté de ça avec personne, même pas avec Mathieu, et j’aimerais que mes propos demeurent entre nous.
— Bien sûr, vas-y. Tu m’intrigues.
— Bien. Tu sais lorsque j’étais prisonnière de ces bandits au Nicaragua?
— Oui
— Bien, les circonstances qui m’ont permis de m’évader sont restées très nébuleuses.
— Comment cela?
— J’étais couchée. Puis des explosions se sont mises à détonner un peu partout dans le camp, sauf à ma case, comme si quelqu’un contrôlait l’endroit où elles avaient lieu. D’ailleurs, dans leur rapport, les autorités n’ont jamais pu établir qui les aurait déclenchées. Ensuite, lorsque je suis sortie de ma hutte, un soldat a voulu me donner un coup avec sa carabine. Je ne sais pas non plus comment j’ai pu éviter le choc et assommer ce garde d’un coup de poing, mais ça s’est produit. Ce n’est pas tout. Mon évolution s’est déroulée comme dans un rêve. On aurait dit qu’un ange gardien me protégeait tout au long de ma fuite.

— Il se peut que le stress à ce moment-là ait changé ta perception de cette aventure.

— Justement, c’est là que mon amie hypnologue intervient. Sous hypnose, j’ai dit que tout au long de cet événement une force m’accompagnait. Mon amie m’a confié que j’étais sincère, et qu’elle ne peut expliquer la chose. Voilà, je l’ai dit à quelqu’un. Ça fait du bien, même si je passe pour une folle.

Paul est dans une situation qui ne lui permet pas de trouver sa fille déséquilibrée, mais quoi dire pour la rassurer ?

— Tu sais ma Véro, depuis mon accident, j’ai élargi mes horizons et il se peut que des phénomènes, inexplicables maintenant, le soient plus tard. À ta place, je ne m’en ferais pas trop avec cela. L’important c’est que tu sois ici saine et sauve et, j’espère, pleine de projets.
Véronique allait répliquer lorsqu’elle entendit les randonneurs revenir. Un regard et un sourire, de la fille à son père, suffisent pour clore l’entretien.

Les marcheurs, les dormeurs, les enfants ainsi que Véronique et Paul reprennent les festivités. Certains s’amusent avec les jouets des enfants, d’autres jouent avec eux, et les autres préparent le souper. La semaine se déroule ainsi. Et par la suite, tour à tour, la parenté quitte la maison. Les derniers à partir sont bien sûr Véronique et sa famille qui quittèrent deux jours après le Nouvel An.

Seul à nouveau, Paul entreprend ses préparatifs. Depuis l’automne dernier, il avait occupé ses journées libres à voyager dans son univers. Il s’est même rendu trois fois au point de rupture du signal transmis par le mouchard laissé sur le vaisseau de ses amis extraterrestres, mais il n’a pas pu trouver le passage. Il ne se décourage pas. Les renseignements contenus dans l’ordinateur reçu en cadeau de Karime finiront bien par lui dévoiler le moyen de traverser vers un autre univers.

Il se surprend chaque fois de ces extraordinaires pouvoirs. Il ne peut que constater les effets, sachant que l’évolution terrienne est très loin de pouvoir expliquer ces résultats, et lui encore moins.

Le téléphone sonne, Paul répond.

— Paul, c’est Eugène. Comment vas-tu ?
— Eugène, quelle belle surprise. Ça va bien et toi ?
Chapitre 9

— Ça peut aller. J’aimerais ça si on pouvait se rencontrer. Je dois partir pour un long voyage et j’aimerais te voir avant.
— Bien sûr, j’ai du temps devant moi. Veux-tu que je te rejoigne chez toi au lac ?
— Si ce n’est pas trop te demander.
— Demain matin, ça t’irait ? Et j’amène les croissants.
— C’est O.K. pour moi si ça ne te dérange pas, bien sûr. Le café sera prêt.
— Alors à demain matin.


— Ordinateur, peux-tu me montrer côte à côte les univers Vesta et Iris ?


En préparant son repas du midi, Paul reconsidère l’appel d’Eugène. « Que peut-il bien me vouloir ? » Il s’attend à peu près à tout de sa part.
— Tout le monde est arrivé, Grand-Maître.
— Merci, Karime.
— Vous m’avez promis que vous intercéderiez auprès des représentants, pour qu’ils laissent le temps qu’il faut à cet humanoïde nommé Paul.
— Je t’ai promis d’essayer, mais connaissant leur opinion sur cette affaire, la partie n’est pas gagnée.
— Merci de leur soumettre mes suggestions.
— Tu connais l’immense menace que représente cette situation, et même si tu me confirmes qu’il n’y a pas de danger immédiat, cela demeure une menace latente et dangereuse.
— Je le sais bien, merci encore de votre écoute, Grand-Maître.

Les cinq Grands-Maîtres sont maintenant réunis dans la salle de conférence.

Le lendemain, une neige fine virevolte avant de recouvrir le sol. Il fait encore noir lorsque Paul quitte sa demeure. Il ressent encore du plaisir à conduire son auto. Il s’est relativement bien habitué à ses pouvoirs, et peut plus facilement apprécier les moments de la vie quotidienne où la bonne vieille méthode humaine le reconnecte à son monde. Le chalet est à deux bonnes heures de route. L’aube matinale et la saison font qu’il n’y a presque pas de voitures sur le chemin. La veille, Paul avait acheté quatre croissants à la boulangerie française près de
Chapitre 9

chez lui. Il peut encore percevoir l’odeur de la pâte fraîchement cuite. Une lente douceur s’empare de lui tout au long du trajet.

Il reconnaît le chalet d’Eugène et s’engage dans l’allée enneigée. Lorsqu’il frappe à la porte, un drôle de sentiment l’envahit. Eugène lui ouvre presque immédiatement. Les deux hommes se saluent et la conversation s’engage comme s’ils s’étaient quittés la veille.

— Heureux de te revoir, mon ami, me dit Eugène.
— Moi aussi, je suis content de te voir. Mais dis-moi, as-tu suivi un régime ? Tu as l’air plus mince.
— Pas vraiment, je t’expliquerai tantôt. Si l’on réchauffait ces croissants, le café coule déjà.

Paul s’installe à la table de la cuisine pendant qu’Eugène réchauffe les croissants et prépare le café. Un coup d’œil lui rappelle l’excentricité du bonhomme.

— Fromage, confiture, marmelade, sirop d’érable ou caramel.
— Arrête, je grossis juste à t’entendre. Fromage et confiture, ce sera parfait pour moi.

Eugène revient avec les accompagnements, les quatre croissants bien chauds, et deux cafés fumants.

— Alors que me vaut cette belle invitation?
— Tu sais, honnêtement, je me le suis demandé moi-même. C’est en rangeant la cour pour l’hiver que j’ai aperçu un petit éléphant rose bien dissimulé derrière un buisson et que j’ai pensé à toi. Je me demandais bien ce qu’il faisait là puis j’ai repensé à l’été dernier et je me suis dit qu’il devait y avoir du Paul Dubé là-dessous. Me suis-je trompé ?

Le sourire de Paul est une réponse en soi.

— C’est bien ce que je pensais. Pour répondre à la première question que tu m’as posée en arrivant, j’ai effectivement maigri, mais c’est involontaire. On m’a diagnostiqué un cancer, à la fin de l’été.

— Comment prends-tu la nouvelle, as-tu des traitements de chimio ou autres ?

— Tu sais à mon âge, mourir sereinement est plus important que lutter vainement. Les médecins m’ont accordé quelques mois si je ne suivais pas de traitements, et une année avec. J’ai décidé de garder le peu de forces qu’il me reste à me préparer pour le grand voyage.

Eugène dégageait tant de paix et de sérénité que, malgré ses propos, les deux convives continuaient à manger de bon appétit. Paul, s’étant remis de la nouvelle, évita les phrases usuelles comme : ‘’ aujourd'hui avec les médicaments et les traitements, ils peuvent guérir beaucoup de cancers ’’.

— Parle-moi de tes convictions, si tu le veux bien.
Chapitre 9

Alors Eugène commence à lui raconter étapes par étapes le cheminement qui l’a mené à sa réflexion et croyance d’aujourd’hui.

— Un deuxième café ?
— Oui, je veux bien, mais tu vas m’expliquer de nouveau le bout où tu m’as parlé du nid de fourmis.
— Ça te fait rire cette histoire.
— Ça me questionne.

Lorsqu’Eugène revient avec les cafés et que les deux amis sont de nouveau bien installés, il reprend l’histoire de l’observation du nid de fourmis.

— J’étais à désherber mon potager l’été dernier lorsque j’ai remarqué un énorme nid de fourmis au fond de la cour. Tu sais, ils étaient peut-être là depuis des années. Bref, je me suis mis à observer leur comportement. Au bout de quelques jours, je m’étais équipé d’une grosse loupe que nous avions rapportée d’un voyage à Atlantique Cité, Marie des Neiges et moi. À les voir travailler comme des folles, pour ramener toutes sortes de provisions à leur nid, la fable de La Fontaine prenait tout son sens. Elles allaient et revenaient sans cesse, infatigables, dans une chorégraphie digne des Grands Ballets Canadiens. Puis dans la même semaine, à l’épicerie, je suis tombé sur une revue scientifique. À l’intérieur, il y avait un article sur les fourmis. J’y ai appris plein de choses mais, ce qui m’a le plus impressionné, c’est lorsque j’ai lu que le
poids de tous les humains sur terre est bien inférieur à celui de toutes les fourmis. J’ai trouvé cela hallucinant. Et aussi qu’ils sont sur la terre depuis des millions d’années, comparés aux quelques centaines de milliers pour l’homme. Tu t’imagines bien qu’en cas de catastrophe, laquelle des deux races survivrait.

— En effet, ça porte à réflexion.

— Je me dis qu’il doit y avoir une vie après celle-ci, et que bien des êtres vivants sur cette terre y auraient droit, bien avant l’homme. On dirait que nous sommes une race importée d’ailleurs à nous voir détruire notre environnement, sachant que nous courrons à notre propre destruction. La terre peut bien prendre quelques milliers d’années pour se refaire, nous, à ce régime, c’est quelques centaines d’années d’existence qu’il nous reste.

Les propos d’Eugène le secouent, compte tenu de la réalité de sa réflexion. Paul vient de réaliser qu’il n’a jamais posé la question à ses amis extraterrestres. Y a-t-il une vie après la mort ?

— Intéressant. Lorsque tu dis qu’il doit y avoir une vie après la mort, tu penses à quoi ?

— Je ne sais trop. J’ose imaginer que nous ne sommes pas ici à réfléchir sur plein de choses, et que ces échanges ne servent pas. Je ne suis pas un expert en la matière, mais une espèce de ciel ou de nirvana me convient très bien, et en plus ça m’aide à accepter la mort avec sérénité.
Les deux hommes discutent jusqu’au début de l’après-midi. Paul, voyant son compagnon affaibli, met poliment un terme à la discussion. Il veut donner un rendez-vous à Eugène pour une autre rencontre mais, au moment de s’exécuter, le regard de son ami croise le sien et, sans mot dire, ils comprennent que c’est la dernière fois qu’ils se voient.

Sur le chemin du retour, Paul repense aux propos qu’ils ont échangés ensemble. Tourmenté par le fait qu’il s’est juré de ne pas intervenir dans le processus de la mort de quiconque, se rappelant celle de Claire, Paul ne peut s’empêcher de maudire sa situation. Il remâche aussi le fait qu’il ne s’est jamais posé de questions sur la vie après la mort depuis qu’il a ces pouvoirs. Tout lui semble confus à présent. Ses interventions, qu’elles soient individuelles ou collectives, n’ont abouti à rien de concret. Il y a bien eu des réussites avec certains individus, mais s’il devait prendre ce chemin pour changer le monde, à six milliards d’individus, la majorité aurait le temps de mourir avant qu’il n’ait pu les rencontrer. « Je dois disparaître, c’est ça, disparaître pour de bon, me retirer quelque part dans le monde et voyager dans ces univers. »

De retour à la maison, Paul fait le point sur les dernières heures qu’il vient de vivre. En revenant, il s’était arrêté dîner dans un casse-croûte de routier. Il a entendu malgré lui une conversation entre deux camionneurs, ceux-ci discutaient sur les événements de la dernière année. Leurs échanges replongèrent Paul dans ses réflexions. Il se rendait
L'étrange réalité de Paul

bien compte que, quelles que soient les interventions qu’il pose, les gens ne sont pas prêts à les recevoir ou du moins à les intégrer dans leur manière de vivre.

Il s’assit à son bureau.

— Ordinateur, peux-tu me montrer tout ce que tu as sur Dieu ?


— C’est tout ? Ce n’est qu’une définition de dictionnaire.

Puis s’inscrit : Oui, c’est tout.

« Décidément, ce n’est pas aujourd’hui que je vais comprendre grand-chose. » Il décide d’aller patiner, espérant ne pas rencontrer Émile. Le soir, fatigué, l’esprit vide mais plus serein, il s’endort rapidement. Demain sera un autre jour.

— Vous êtes bien sûr, maître, que tous mes papiers sont à jour, et en règle ?
— Oui Paul, vous pouvez partir avec l’esprit tranquille. Même si je suis persuadé qu’il ne vous arrivera rien durant cette année, je tiens quand même à vous rassurer de nouveau, tout est en règle.
— Merci, notaire.
— Bon voyage, Monsieur Dubé.
Chapitre 9

Lorsqu’il sort du bureau de l’homme de loi, Paul se sent plus léger. Depuis presque un mois, il est à préparer son départ. Derrière le prétexte d’une tournée du monde se cache sa vraie motivation. C’est non sans y avoir réfléchi intensément, et précipité par ses efforts ratés pour changer ce monde, qu’il a pris cette décision. Coincé entre ses pouvoirs extrêmes et sa sentimentalité terrienne, la décision est venue non sans peine, et grand questionnement. Abandonner famille, amis et souvenirs confronte son côté humain. Mais il sait qu’il n’est plus capable de fonctionner dans ce cadre et ce n’est qu’une question de temps avant qu’il soit découvert ou qu’il commette l’irréparable. Il a besoin de s’isoler, de réfléchir sans attache, de plonger dans l’anonymat complet. Bien que cruel, il est à préparer non seulement son départ mais aussi sa mort, du moins en apparence. Entraîner sa famille dans un nouveau deuil ne l’enchantera guère. Mais il sait qu’il n’a plus le choix.
CHAPITRE 10

Il a pris tous les arrangements nécessaires pour laisser croire à tout le monde qu’il a besoin de se changer les idées. Évidemment, son examen médical ne décela aucune maladie. Son hernie semble bien guérir. Émile lui souhaita bon voyage, se posant quand même intérieurement des questions sur la santé mentale de son patient et ami. La ligue de hockey hérita d’un don généreux pour leur party de fin de saison, ainsi que d’un superbe trophée à donner au joueur le plus apprécié de ses collègues. Il sait que ses enfants sont indépendants financièrement, et avec ce qu’ils vont hériter à sa fausse mort, ils seront à l’abri pour quelques générations.

La nouvelle de son départ a bien sûr peiné Véronique un peu plus que les autres. La complicité entre eux deux lui manquera sûrement. Son départ est prévu dans deux semaines, au début avril. Il doit s’envoler vers un pays d’Amérique du Sud puis simuler un accident, où plusieurs personnes le verront mourir. Les derniers jours lui pèsent lourd.
Chaque geste routinier, comme préparer le café, pelleter la neige, répondre au téléphone l’angoisse. Il se promène, entre la paix que lui apporte sa décision, et les sentiments humains qui lui tordent l’estomac. Au plus vite, mon départ, se dit-il.

Enfin, arrive le dernier jour. Toute la famille est là pour lui souhaiter bonne chance, beaucoup de plaisir, et de satisfaction. Il a choisi de se rendre à l’aéroport en taxi. Sa fille avait insisté pour le conduire elle-même, mais Paul avait refusé. Il se sentait incapable de se retrouver seul avec sa fille, connaissant l’acte qu’il s’apprêtait à commettre.

— Bonjour tout le monde, je vous donne des nouvelles aussitôt arrivé.


— Les Grands-Maîtres ont pris leur décision.
— Merci, chef. Quelle est-elle ?
— Malheureusement, je n’ai pas de bonnes nouvelles. Écoute Karime, nous avons transmis tes données et celles de Micho au
conseil, mais ils ont jugé préférable d’envoyer une flotte tellement immense que votre ami Paul, je crois, ne pourra la défier seul.

— Mais s’il débloque d’autres terriens, ça va être un massacre.

— Les spécialistes de ces attaques sont persuadés qu’ils peuvent réussir un assaut sans perte de nos troupes.

— Connaissent-ils vraiment le pouvoir de cet humanoïde? Je ne le crois pas et si cette agression échoue, nous allons en payer le prix.

— Je te comprends, je peux bien essayer une dernière intervention, mais je n’ai guère d’espoir.

— Merci, chef.

La flotte commença sa formation dans les jours suivants. Les quatre univers réunirent pas moins de soixante-dix mille vaisseaux, tous prêts à cette offensive. Leur départ est imminent.

Paul, après trois escales, atterrit au Pérou. Il aurait pu se servir de ses pouvoirs pour faire ce voyage, mais un dernier contact avec cette réalité humaine lui fut bénéfique. Il quitte l’aéroport et se fond dans la population de Lima. Il doit organiser sa disparition et il a un plan en tête. Après avoir loué une voiture et une chambre d’hôtel, il se rend à une agence qui organise des randonnées dans la jungle. Il prend bien soin de laisser derrière lui le plus de signes possible de ses déplacements. Il paye tout avec une carte de crédit, laisse son nom à l’ambassade en leur racontant son intention de faire
L'étrange réalité de Paul

une excursion en montagne. Puis il envoie un courriel à ses enfants, leur expliquant son excitation à entreprendre ce périple. C’est la dernière fois que sa famille eut de ses nouvelles.

Plus tard, devant une dizaine de personnes, l’homme glissa sur le bord de la falaise, le précipitant dans l’énorme chute d’eau cent mètres plus bas. On ne retrouvera jamais le corps. Cet homme s’appelait Paul Dubé.

Allongé dans un hamac quelque part dans une île des Caraïbes, Paul repense à la cérémonie de son enterrement. Les jours qui ont suivi sa disparition, Paul était retourné chez lui, bien entendu incognito. Ce fut le quatrième jour que Véronique apprit la nouvelle de la disparition de son père. Paul ne s’attendait pas à cette réaction, mais lorsqu’il vit Véronique sauter dans le premier avion pour le Pérou, il eut quelques remords. Il n’avait pas envisagé que sa fille le chercherait deux semaines sans arrêt, avant d’accepter la fatalité.

Les funérailles furent empreintes de tristesse, pour tous ceux qui vivaient un second deuil en l’espace de moins de deux ans. Paul en fut très secoué, mais savait maintenant qu’il avait pris la bonne décision. Puis il pourrait toujours veiller encore un bout de temps sur sa famille. Même que durant la cérémonie, il s’était permis un léger effleurement sur l’épaule de sa fille, espérant que celle-ci y verrait un signe. Ce qu’elle fit d’ailleurs. Cette action l’avait convaincu que son défunt père resterait toujours près d’elle en cas de besoin. Elle n’est pas très loin de la vérité. La cérémonie terminée, Paul erra encore quelques jours dans la
région, sous sa nouvelle apparence, celle d’un homme d’une trentaine d’années. Puis il repartit pour son île des Caraïbes, un pincement au cœur.

Une brise chaude lui effleure le corps. Son regard se retourne vers le petit chalet qu’il a loué. Seul et à trois kilomètres de son plus proche voisin, Paul apprécie son choix. Cette absence de proximité lui permet des départs et arrivées à sa guise, sans éveiller les soupçons. Il a commencé l’exploration de son univers et celle de sa planète qu’il connaissait à peine. La solitude ne lui pèse pas trop. Il consulte presque quotidiennement l’ordinateur reçu en cadeau de Karime. C’est maintenant qu’il réalise vraiment l’inutilité de la précipitation de ses interventions. Quelques mois après celles-ci, la presse n’en parle presque plus. Il y a bien une dizaine de sectes qui se sont formées au nom de ces extra-terrestres qui sont venus nous aider, mais c’est à peu près tout. Le Darfour a repris sa guerre civile, laissant le reste du monde dans la plus totale indifférence. Paul repense à toutes ces personnes qu’il a rencontrées depuis qu’il possède ses pouvoirs. « Ce que je peux faire pour le moment, c’est de parfaire mes connaissances, de laisser passer un temps, et intervenir la prochaine fois avec beaucoup plus de préparation et de connaissances ». Le terrien vu de l’espace semble minuscule et insignifiant, face à cette immensité. Et Paul continue de jour en jour ses réflexions et ses voyages.

— Nous arriverons dans trente-quatre jours dans la galaxie, Maître.
— Merci, Pilote.

Paul est à remplir des contenants d’essence lorsqu’un inconnu l’interpelle.

— Vous remplissez beaucoup de bidons.

Paul regarde son interlocuteur. Une étrange sensation le saisit.

— Vous êtes Monsieur ?
— Claude Gossin. Je travaille pour les gens, je suis dans les îles pour vérifier une prétendue apparition de soucoupes volantes.
— Journaliste ?
— Oui, et vous ?
— Retraité.
— Un peu jeune comme retraité.

Paul ne répond pas et ne lui révèle pas son nom. Il a gardé le même après avoir compté pas moins de trois cents Paul Dubé, seulement en Amérique.

— Vous êtes en vacances ?
— Si on veut.

Devant le peu de collaboration de son interlocuteur, le journaliste tire sa révérence.

Paul le regarde s’éloigner. Il n’aime pas les fouineurs, toujours à la recherche de la petite bibitte qui ne rapporte rien de positif à la société, mais fait vendre le journal, ou monter la cote d’écoute. Il a un
Chapitre 10

grand respect pour les professionnels qui savent rapporter les faits dans leurs perspectives réelles et les commenter avec neutralité. Mais ce Claude lui semble appartenir à la première catégorie. Il se demande s’il doit continuer à venir au village une fois par semaine pour ses achats, et ainsi garder un contact avec ses congénères. Il remet à plus tard son questionnement et finit de remplir ses bidons. Habituellement, Paul termine sa routine hebdomadaire par un repas au restaurant du village. Assis confortablement dans une chaise en rotin, il attend son repas.

— Le monde est petit.

Paul se retourne.

— Monsieur le journaliste !
— Appelez-moi Claude, je vous en prie.

Intrigué, Paul l’invite à se joindre à lui.

— Paul Dubé.
— Oui, je sais, le garagiste m’a dit votre nom. C’est un petit village ici.
— Oui, effectivement.
— Il m’a dit aussi que vous êtes ici depuis trois mois environ. Que vous êtes écrivain et en train de compléter un roman.

C’est effectivement la couverture que Paul s’était fabriqué pour sa nouvelle vie.
Étrange réalité de Paul

— Écrivain est un bien grand mot. Je suis novice comme auteur. Et vous, les ovnis, ça avance ?
— Justement, vous étiez ici il y a deux semaines. Vous aviez bien entendu quelque chose au sujet de ces apparitions ?

Avec un sourire en coin, Paul lui répond.

— J’ai même plus que ça pour vous, je les ai vus de mes yeux.


— Vous les avez vus, réellement ?
— Bien sûr et je peux même vous y conduire demain.
— Demain seulement ?
— Oui, je dois réserver un bateau.
— Un bateau, pourquoi ?
— Je les ai vus sur une autre île, mais vous devez me promettre de garder cela secret.
— Promesse de scout.

Paul n’y croit pas tellement, à sa promesse de scout, mais un petit divertissement me fera le plus grand bien, se dit-il.

— Demain six heures, au quai.
— J’y serai.
— N’oubliez pas vos appareils photo.

Le repas se termine par des banalités, Paul ne répondant plus aux questions de Claude sur les ovnis.

Le lendemain matin, ils se rencontrent sur le bord du quai.

— Vous avez tout votre attirail ?
— Oui, j’ai tout ce qu’il me faut.
— Avant de partir, je veux que vous me promettiez de garder mon nom secret.
— Bien sûr, c’est promis.

La veille, Claude avait téléphoné à son journal, leur racontant ce qu’il venait d’apprendre et ne s’était pas gêné pour parler de Paul. Ce qu’il ignore, c’est que sa conversation n’avait pas échappé à un homme aux pouvoirs extraordinaires.


— Suivez-moi, je vous montre.

Paul prend la direction d’une colline qui se trouve sur leur droite. Le journaliste l’accompagne, peinant sous le poids de son sac à dos.

— Il a bien l’air lourd ton sac à dos.
L'étrange réalité de Paul

— C’est que j’ai amené une surprise. J’ai, en plus de mes appareils photo, un compteur-geyser, un sonar et un manomètre magnétique.
— Tu ne le regretteras pas.

Arrivé au sommet de la colline, Paul se tourne vers la droite et pointe en direction d’un petit boisé.

— Regarde, c’est là.

Claude regarde, mais ne remarque rien.

— Je ne vois rien du tout.
— Regarde encore, tes yeux vont s’habituer.

Puis il vit ce qu’il n’avait jamais vu de sa vie. Juste à côté du boisé, deux ronds d’un diamètre de trente pieds. Il n’y tient plus.

— Je descends voir.
— Attends, je viens d’apercevoir autre chose sur la gauche des arbres.

Le reporter saisit ses jumelles. Ce qu’il aperçu cette fois-ci le figea sur place. Un appareil en forme de soucoupe repose sur le sol. Une fente apparaît sur le côté et deux êtres en sortent, côte à côte. Ils sont petits, à peine quatre pieds de haut, les yeux bridés, le teint grisâtre. Claude respire difficilement, il tremble. Puis il réussit à saisir un de ses appareils photo et enclenche le moteur après avoir réglé l’obturateur et la vitesse. Le bruit attire le
regard des deux créatures. Ils se tournent en direction de Paul et son invité. Puis ils remontent dans leur vaisseau et s’envolent. Claude a le temps de prendre d’autres clichés avec un autre appareil. Il en a apportés trois, avec lui.

Ayant repris son souffle, Claude invite Paul à descendre vers l’apparition. En bas, il prend des mesures et avec ses trois appareils, encore des dizaines de photos. Ils visitent les deux endroits. Paul l’aide à prendre ces données.

— C’est phénoménal, je vais sûrement avoir un prix pour ça.
— Je te le souhaite bien.
— C’est la célébrité qui m’attend.
— N’oublies pas ce que je t’ai dit, je veux garder l’anonymat.

Plus tard, Paul regarde un bimoteur s’envoler. À son bord, Claude rêve déjà de promotion, de notoriété, de gloire. Lui qui était sur le point d’être congédié, il y a à peine une semaine. Mais c’est sans compter sur le sens de l’humour de son informateur.

Il reste 28 jours avant le jour J. L’armada suit son parcours.

Avant de quitter les Caraïbes, Claude avait fait parvenir par courriel les photos prises avec son appareil numérique. Il est pressé d’arriver. Une correspondance à la Havane, puis un vol direct vers Paris.
De retour à son chalet et assis sur la véranda, Paul plonge dans ses pensées. La leçon qu’il vient de donner à ce journaliste prétentieux ne fait que confirmer son désarroi. Il n’en retire aucune satisfaction qui lui permettrait de se débarrasser de cette lourdeur qu’il ressent depuis quelques semaines. Il ne cesse de réfléchir sur ses pouvoirs, ses connaissances, mais aussi sur le manque de vision. Paul a beau voyager dans les galaxies, faire le tour de la terre à la vitesse de la pensée, son évolution philosophique ne suit pas. Il se dit que, même s’il possédait la sagesse de tous les maîtres-penseurs de la terre, ça ne représenterait qu’une goutte d’eau dans cette mer de pouvoir.

— Monsieur Gossin, vous n’attendez pas de louanges de ma part j’espère ?
— Mais je ne comprends pas. Vous avez bien reçu les photos ?

Claude Gossin s’était rendu directement à son journal en quittant l’aéroport. À son arrivée, la réceptionniste lui avait dit que son patron l’attendait dans son bureau. Il avait hâte de recevoir les félicitations qu’il avait attendues pendant toute sa carrière.

— Parlez-en de vos photos !

Son patron étale sur son bureau une série de clichés. Claude les regarde.
— Mais ce ne sont pas mes épreuves. Ce ne sont que des photos de camps de nudistes, si je ne m’abuse.
— En effet, il y a de l’abus.
— Mais j’ai les doubles sur ma carte-mémoire, plus les rouleaux de pellicules qui ne sont pas développées.
— Vous les avez avec vous ?
— Bien sûr. Voici la carte flash.

Le patron de Claude la saisit et l’installe dans son portable. Les images se succèdent les unes après les autres, empourrant le visage du chef. Il tourne son ordinateur vers le journaliste, le fixant d’un regard qui en dit long. À son tour, Claude regarde défiler les seins pendants, les bedaines proéminentes, les petits et les gros pénis, les vulves bien poilues ou rasées de près. Il ne comprend plus rien.

— Alors, vous ne faites que confirmer, avec cette carte, les photos que vous nous avez envoyées.
— Je ne comprends pas, je vais faire développer immédiatement mes rouleaux de pellicule, et vous verrez bien.
— Vous avez intérêt à ce que je voie bien, en effet. Sinon, nous n’aurons plus besoin de vos services.
— Vous verrez, vous ne serez pas déçu.

Le reporter se dirige en courant au laboratoire du journal.
— Marc, tu peux me développer ça tout de suite. C’est très urgent.

Le technicien, qui n’aime pas beaucoup ce journaliste, se fait tirer l’oreille.

— C’est vraiment important. Ma carrière en dépend.
— Bon, ça va pour cette fois-ci, mais n’en prend pas l’habitude. Reviens dans une demi-heure.

Depuis l’arrivée du numérique, son travail de développeur n’avait plus le même prestige. Il installe la pellicule dans l’appareil et attend que le travail se fasse. L’automatisation aussi a contribué à la baisse de son métier. Une fois les rouleaux développés, Marc retourne à son bureau. Claude l’y attend déjà.

— Tu es sûr que ça valait cette précipitation pour des photos de kangourous ?
— Des photos de quoi ?
— De kangourous, de tortues et, ce que je ne comprends pas, il y a aussi des baleines sur la dernière série.
— Tu te fous de moi! Tu as dû mélanger les rouleaux.
— Je n’ai pas développé de bobines depuis deux jours. Tous les photographes sont au numérique. Il n’y a pas d’erreur, ce sont bien tes épreuves.
Chapitre 10

N’y comprenant plus rien, Claude sort en furie du laboratoire. Comble de malheur, il tombe face à face avec son patron.

— Eh bien, montrez-moi ça, ces phénoménales épreuves.

Claude ne répond pas et s’enfuit sans demander son reste.

Milieu d’août, Paul n’a plus entendu parler du journaliste. Il s’ennuie de sa famille, beaucoup plus qu’il ne l’aurait cru. L’anonymat le protège, mais son côté humain souffre de cet état.

— Nous arrivons dans huit jours, Maître. Doit-on passer en camouflage total ?
— Je doute que ce soit utile pour votre Paul. Mais pour ce qui est des autres terriens, leurs archaïques détecteurs radars pourraient nous repérer. Alors, passez en camouflage.

Paul fait une visite à son ancien chez lui. Le fait de revoir ses enfants et petits-enfants n’a pas amélioré son humeur. Il se promet d’espacer ces visites qui lui font plus de mal que de bien. Il se consacre maintenant à trouver le moyen de passer de son univers à un autre. Il connaît l’endroit où le vaisseau de Karime l’a traversé, mais il n’arrive toujours pas à découvrir le passage. L’immensité d’Iris, l’univers de Paul, lui semble maintenant beaucoup plus petite. Il ne comprend pas le dixième
L'étrange réalité de Paul

de ses pouvoirs, mais sait les exécuter avec brio maintenant.

— Nous y sommes, Maître.
— Le plan prévu est bien appliqué ?
— Nous commençons l’encerclement de la planète.

— Bienvenu, Monsieur Paul.

Paul ne reconnaît pas l’intérieur de ce vaisseau. Il salue son interlocuteur, puis aperçoit Karime.

— Que signifie cette invasion ?
Karime s’avance.

— Ma reddition de quoi ?
— Monsieur Paul, vous êtes certainement au courant des dommages irremplaçables que vos semblables ont commis au sixième univers. Nous vous demandons de quitter cette planète, de quitter cet univers. Il doit bien y avoir une autre planète habitable dans un autre univers. C’est la seule possibilité que nous vous offrons si vous voulez sauver votre peuple, du moins temporairement.

Paul n’en croit pas ses oreilles. La possibilité d’affronter cette flotte lui fait peur. Mais s’il a bien saisi les paroles du Grand-Maître et qu’il abdique, rien ne lui garantit qu’il puisse sauver sa planète.

— Vime, puis-je avoir un temps de réflexion ?
— Non.

Paul regarde son ami, celui-ci semble peiné.

— Bien, alors mon ami Karime a dû vous mettre au courant que je défendrai cette planète jusqu’à la mort.
— C’est pour cela que nous sommes venus en si grand nombre. Je suis sûr que vous pouvez juger de l’inutilité de s’attaquer à cette force.
— Vous serez les premiers à périr. Au moins, j’aurai cette satisfaction.

La réponse surprit le chef. Il n’avait jamais eu à négocier avec des humains ayant ce pouvoir. Karime l’avait mis en garde, mais il ne s’attendait pas à cette réponse. Le temps de regarder son compagnon, cherchant une explication, Paul a disparu.

— Mais où est-il ?
— Maître, je crois que nous devrions quitter cette planète.
— Tu ne crois quand même pas que cet Être peut nous tenir en échec ?
— Il est tout autour. Vous ressentez cette force ?

Paul se prépare à l’attaque. Il tente d’impressionner ces visiteurs belliqueux, mais entrevoit une défaite imminente. Puis l’impossible se produit. La flotte quitte sans autre explication.

— Karime, nous avons vraiment sous-estimé son pouvoir. Nos détecteurs nous confirment qu’il peut nous détruire pratiquement instantanément.

Paul n’en revient pas. Qu’est-il arrivé ? De retour chez lui, il revoit les derniers événements. Ça ne colle pas dans sa tête. Ils auraient pu me détruire ainsi que la planète, et je n’aurais pu les empêcher.
Leur infliger de gros dommages oui, mais avec l’importance de cette flotte, je ne comprends pas.


— N’est pas peur mon ami, nous sommes avec toi.
— Mais qui êtes-vous ?
— Tes semblables.
— Mes semblables. Que voulez-vous dire ?
— Des humanoïdes possédant les mêmes pouvoirs que toi.
— Peut-on se voir ?
— Bien sûr, nous sommes deux. Nous existons sous la forme de ce que vous désignez chez vous des femmes, ou si vous préférez des femelles de notre espèce. Par contre, nous vous ressemblons beaucoup physiquement.

Deux formes apparaissent devant Paul. Au début éthérées, puis de plus en plus solides. Il les regarde, hypnotisé par cette apparition. Il ne les
avait jamais détectées. Plusieurs questions lui viennent à l’esprit, et peut-être la solution des événements de la journée. À peine eut-il le temps de finir ses réflexions qu’une réponse lui est suggérée par la pensée.

— Oui, c’est nous qui vous avons aidé cet après-midi.

Paul les regarde et finit par articuler quelques mots.

— Pouvez-vous parler ?

La plus grande des deux femelles, que Paul trouve fort jolie, articule difficilement quelques mots.

— Il y a si si si longtemps que que je n’ai pas parlé ainsi, maisss lisser-moi un peu de temps, et et je vais réussir.

C’est ainsi, la deuxième femelle y participant, que la conversation s’engagea. Elles peinent à répondre à la fusillade de questions de Paul. Celui-ci n’en revient tout simplement pas.

— Que va-t-il nous arriver, Karime ?
— Rien du tout, Grand-Maître Vime, je fais confiance à mon ami Paul.
— Tout de même !

L’armada retourne chez elle.
Suite à son sauvetage, Paul avait questionné sans relâche ces deux êtres venus le sauver. Il avait, entre autres, appris qu’il existe un septième univers, connu seulement de ses habitants. Que l’hypothèse de l’immensité, selon ces êtres, serait formée d’un enchevêtrement d’univers groupés par nombre de neuf. Et qui aurait, ce que Paul crut comprendre, la forme d’une sphère, constituée en tubes et chaque tube représentant un univers. Cet enchevêtrement s’ajusterait à d’autres sphères, et ainsi de suite à l’infini. C’est à l’endroit précis où se touchent ces univers dans une sphère, que l’on peut passer de l’un à l’autre. C’est le chemin que Paul cherchait depuis des mois.

Ces êtres se nomment Barès de la planète Bar. Celle que Paul trouve jolie répond au nom de Manu, et l’autre Pila.

Il a écouté aussi l’histoire de la disparition du sixième univers. Celle-ci déroge de ce qu’il avait lu sur ce récit, dans l’ordinateur reçu en cadeau de Karime. Son peuple, ou du moins ses semblables, n’était pas le seul responsable de cette destruction. Contrairement au premier récit, les engagements belliqueux prirent naissance dans une rivalité autre que celle mentionnée, et les habitants des autres univers y sont pour une bonne part.

— Ce n’est pas tout à fait la même saga racontée dans leur histoire.
— Tu sais Paul, cette guerre, personne ne sait de quelle façon elle a débuté mais, chose certaine, ton peuple est originaire des mêmes ancêtres que le mien et c’était des êtres pacifiques, alors…
Chapitre 11

Manu s’exprime de plus en plus facilement, même qu’elle a pris l’accent de Paul.

— Paul, je sais que tu as plein de questions, mais avant d’y répondre, nous sommes venus pour t’aider et aussi t’inviter sur notre planète. Là, nous répondrons à toutes tes interrogations, lui dit Pila.

Un sourire illumine la figure de Paul. Manu lui explique qu’elles ne sont pas seules et qu’un vaisseau les attend en orbite autour de la Terre.

— Acceptes-tu notre invitation ?
— Bien sûr, surtout si Manu peut me servir de guide.

Manu a beau être âgée de cent vingt ans, ça ne l’empêche pas de rougir. Pila, qui ne manque pas d’apercevoir cette réaction, en profite pour taquiner sa compagne.
— Si vous avez besoin d’un chaperon, je suis volontaire.

Tout le monde rigole.
Les préparatifs pour le voyage vont bon train. Paul, ayant déjà coupé tout contact avec ses semblables, pense que sa disparition d’une île inconnue passera inaperçue.

Assis sur un banc, Paul regarde le bâtiment en face de lui. Il s’étire en hauteur, lui rappelant ceux de la Terre. Une douce brise lui caresse le visage. Après une courte période d’apprivoisement, Paul s’est habitué à la gravité de cette planète. Il
s’en est passé des choses depuis deux mois. Un individu approche et s’installe sur le même banc que Paul. Sa physionomie est celle d’un homme âgé. Paul n’en a pas vu souvent. Surpris, Paul entend l’homme s’adresser à lui avec des mots.

— Vous êtes le nouveau, arrivé depuis deux mois ?
— Oui, vous vous exprimez très bien par la parole.
— Lorsque j’étais jeune, le cours de langage était obligatoire.
— Ça me fait drôle de discuter ainsi, je commençais à m’ennuyer de ma planète.
— Je comprends. Après mes études, je me suis exilé 140 ans sur une planète d’un autre univers comme observateur. Lorsque je suis revenu, j’en pleurais presque.
— Est-ce que je peux vous poser une question indiscrète ?
— Bien sûr. Je suppose que c’est à propos de mon apparence ?
— Oui. Je crois que lorsqu’un individu, habitant de ce monde, décide de terminer son existence, il doit refuser tout traitement et attendre que la mort vienne le chercher.
— Oui, c’est bien cela. Voyez-vous, mon ami, j’ai eu la semaine dernière 1624 ans. La majorité décide de laisser leur place bien avant cela, autour de mille ans. C’est quand même vénérable. Le fait que la nativité soit contrôlée nous pousse souvent à vérifier la théorie de la vie après le décès.
Même notre civilisation n’a pas encore percé le secret de la mort.

Les deux hommes discutent ainsi deux bonnes heures. Paul apprend aussi que son compagnon était un archéologue, avait eu deux compagnes dans sa vie, les deux étant décédées, deux enfants toujours vivants, et que depuis le décès de sa deuxième épouse morte dans un accident, il avait décidé de prendre le chemin de la sérénité volontaire. L’espérance de vie pourrait être presque infinie sauf qu’après quelques milliers d’années d’existence, les reconditionnements deviennent de plus en plus difficiles, et le coût en énergie exorbitant.

— Vous n’avez pas peur de quitter ce monde ?
— Non, j’ai bien eu le temps de me préparer et, d’après la croyance, il y a une forme de vie après la mort. Peut-être pas celle que l’on imagine, ou bien est-ce celle de notre foi, de toute façon je me sens bien avec ma décision. Mais vous, vous êtes au début de votre vie, comment l’envisagez-vous ?

Paul ne sait quoi répondre. Ses découvertes précipitées depuis deux ans ne lui ont pas laissé le temps de réfléchir à son avenir.

— Je ne sais pas. Je suis tiraillé entre la fabuleuse somme de connaissances que je peux apprendre ici et le devoir d’aider mes semblables.
Le compagnon de Paul le regarde et lui dit ceci.

— Toutes ces années m’ont appris qu’écoutter son instinct mène presque toujours au bon chemin. Adieu mon ami.

L’homme se lève et quitte Paul. Celui-ci demeure encore une bonne heure assis sur son banc, à ressasser la discussion qu’il vient d’avoir avec ce vieil homme. La faim commence à le tenailler. Il doit manger avec son guide qui, bien entendu, se nomme Manu. Paul se dirige vers un immeuble pas très loin. Elle l’y attend.

— Oh, je ne suis pas en retard ?

Cette pensée résonne à l’intérieur de Manu. Elle lui sourit et lui transmet à son tour par la pensée sa réponse.

— Non pas du tout, c’est moi qui suis en avance.

Paul ouvre alors la bouche pour dire ceci.

— Je ne m’habituerai jamais à contrôler mes pensées. C’est gênant, tu sais. Si, un jour, j’en avais à ton sujet et que je voulais les garder pour moi, comment pourrais-je faire ?

— Ne t’en fais pas, mon beau Paul, j’ai de plus en plus de difficulté à les lire, tes pensées et, bientôt, tu pourras les inhiber très facilement.
Chapitre 11

Sur ce, elle s’approche de lui et dépose un doux baiser sur sa joue.

Un écran translucide apparaît au milieu de la table. Le menu est suggéré directement dans la pensée. Un autre mode de vie que Paul n’apprécie pas encore. Son choix fait, il regarde Manu.

— Tu sais, Manu, j’ai rencontré un vieil homme cet après-midi. Et je n’arrive pas à synthétiser notre conversation.

— L’homme que tu as vu est un grand maître à penser. Un senior qui a décidé de terminer son existence, il y a une cinquantaine d’années. C’est pour cela qu’il a cette apparence. Lorsque l’on prend la décision d’arrêter la régénération, notre corps suit alors le cours de son vieillissement naturel. Si, par exemple, le traitement commence à l’âge de trente ans et que l’espérance de vie ici est à peu près celle de la Terre, un peu plus disons, il reste à la personne soixante à soixante-dix ans à vivre. L’homme que tu as rencontré avait commencé la sienne vers la cinquantaine. Si tu fais le calcul, il ne lui reste pas beaucoup de temps. D’ailleurs, c’est lui qui voulait te rencontrer. Lorsqu’il a appris ta présence ici, il a contacté les autorités pour te trouver. Ceux-ci m’ont approchée à leur tour, et c’est ainsi que j’ai arrangé cette rencontre à ton insu.

Les plats arrivent à cet instant.

— Autre chose dont je dois m’habituer. Sur la Terre, si tu n’as pas reçu ta pizza à l’intérieur de vingt minutes, tu ne paires pas.
Paul rigole de sa blague. Manu aussi, mais sans trop comprendre.

— Je dois prendre une décision.
— Laquelle ?
— J’aimerais retourner sur la Terre très bientôt. Je n’arrive pas à bien réfléchir ici, je ne parviens pas à assimiler toutes ces connaissances. C’est comme si j’étouffais avec cette quantité de renseignements et de coutumes différentes. Ce que je souhaite, c’est accomplir des allers-retours, entre ici et la Terre.
— Mais tu es libre Paul. Je suis certaine que les autorités feraient tout en leur pouvoir pour te faciliter la chose.

Une moue s’installe sur le visage de Manu. Paul la remarque aussitôt et croit connaître son origine.

— Un truc m’agace cependant, dit Paul.
— Quoi donc ?
— Je souhaiterais continuer quand même mon éducation sur Terre. Si l’un de vos professeurs pouvait m’accompagner et m’instruire à mon rythme, ça me conviendrait parfaitement.
— Un professeur comme moi, ça pourrait aller ?

Paul hésite avant de répondre, histoire de taquiner sa compagne.

— Bien oui, je pense.
Chapitre 11

Manu, qui n’est pas habituée à l’humour terrien, souffre le martyr.

— Paul, je ne connais pas les mots exacts, étant donné mon jeune âge, mais j’ai beaucoup d’attachement pour toi, et aussi de l’affection. Je……

Paul lui coupe la parole.

— Manu, je te taquine. Si je dois partir pour la Terre, j’aimerais bien que tu m’accompagnes, si tu le désires bien sûr.

La réponse arrive à la vitesse de la pensée, Paul l’interprète pour un oui.

Durant les semaines qui suivent cette conversation, Manu et Paul s’occupent des préparatifs de leur départ pour la Terre. Le département de sciences affrète un vaisseau, et deux étudiants préparant leur doctorat les accompagneront pour ce voyage. Les relations entre Paul et Manu prennent une tournure proche de celle d’amoureux. Cependant, dans ce domaine, Paul fait figure d’ancien. Sur Bar, les habitants ne connaissent pas, ou plutôt ont perdu le sens des relations humaines. Paul fait office d’expert en la matière.

Le départ, prévu dans deux jours, entraîne Paul tout autant que Manu au bord de l’excitation. Le fait de passer quelque temps sur une autre planète avec un être, certes semblable physiquement mais tellement différent sur le plan émotionnel, ne fait qu’augmenter sa fébrilité. Et pour Paul, l’amour
L’étrange réalité de Paul

gagne lentement son cœur. Une surprise l’attend la veille du départ. Le vieux monsieur, avec qui il avait tenu cette conversation sur un banc public, est venu le saluer accompagné de Pila. Celle-ci en profite pour faire ses adieux à son amie Manu. Le vieux sage s’adresse à Paul en ces termes.

— Bien sûr, si je peux vous le rendre, ça me fera plaisir. De quoi s’agit-il ?
— C’est au sujet de Manu. Vous savez, il y a quelques milliers d’années d’évolution entre nos deux mondes, et même si nous nous targuons d’avoir plus de connaissances que vous, nous possédons nos lacunes. Au cours de notre évolution, les rapports amoureux ont pris une tangente susceptible de créer un malaise ou des malentendus dans votre relation avec Manu. Je vous conseillerais d’avoir un dialogue continu avec ma petite-fille sur ce sujet.

Paul tressaute au mot petite-fille.

— Je ne savais pas que Manu était votre petite-fille. Je ne sais pas quoi vous dire.
— Paul, j’ai passé les trois quarts de mon existence à étudier le comportement des êtres vivants sur différentes planètes et je ne crois pas me tromper en pensant que vous êtes un homme bon.
Chapitre 11

Ma mise en garde, j’en suis sûr, ne tombera pas dans l’oreille d’un sourd.
— Je vous remercie de votre confiance et vous promets de mettre en pratique votre recommandation.

Les deux hommes se serrent la main et Paul, dans un élan purement terrien, étreint le vieil homme dans ses bras. Surpris par ce geste, le grand-père de Manu lui fait remarquer que ce sont des comportements comme celui-là qui peuvent être mal interprétés.

Le vaisseau quitte l’orbite de Bar. Avec un pincement au cœur, Manu regarde sa planète s’éloigner.

— Nous passons à la vitesse-pensée, remarque un des deux étudiants.

Assis sur un banc, devant le fleuve, l’équipage se questionne sur l’identité que chacun prendra. Le voyage s’est bien déroulé. Le vaisseau a été camouflé à la limite de l’univers et tout le monde a hâte de passer à l’action, sauf peut-être Paul qui pense plus au repos qu’à la réflexion. Les deux étudiants de sexe opposé se demandent où s’établir, ou du moins avoir une base de repli.

— Les amis, je vous suggère de vous installer dans une grande ville, ou vous retirer à la campagne loin de la civilisation. Votre langage a encore besoin de polissage.
— Alors, tu nous suggères de pratiquer notre langage avant de rentrer en contact avec tes semblables.

Manu sourit et leur transmet une pensée qui est en accord avec les paroles de Paul. Les étudiants avec leurs pouvoirs s’installent donc au centre-ville comme un couple de jeunes mariés. Paul leur recommanda de bien écouter comment les gens parlent et surtout de pratiquer le dialecte. Il leur explique que Manu a pris quelques semaines à maîtriser cette manière de converser et que, maintenant, elle passe inaperçue sur cette planète. Ils se quittent donc sur cette réflexion et se donnent rendez-vous dans un mois au même endroit.

— Paul, tu penses à nous ?
— Oui. As-tu une préférence, ville ou campagne ?
— Non, tu connais mieux que moi cette planète. Je te laisse décider.
— Alors si tu le veux bien, j’aimerais mieux la campagne.

Manu décèle une lassitude chez Paul. Elle peut comprendre que la vie va très vite pour lui et se demande si l’idée de l’accompagner était la bonne. En même temps, elle ressent de l’amour pour lui. Paul s’est acheté un journal et consulte la rubrique des chalets à louer. Il y en a un, pas très loin de celui de son ami Rolland, dans le village voisin. Il se décide et appelle au numéro indiqué. La transaction se complète dans la journée, et c’est
Chapitre 11

bien installé dans ce chalet, à l’écart de tout voisinage, que commence pour Manu et Paul leur nouvelle coexistence.

Manu avait raison. L’épuisement de Paul se traduit en longues heures de sommeil, suivi de grandes périodes de chaise longue, comme si son corps et son esprit s’étaient mis au ralenti. Manu ne s’en formalise pas et le laisse récupérer à son rythme. Elle a tellement de choses à apprivoiser que le temps ne lui pèse point. Et après deux semaines de ce régime, un beau matin ensoleillé, Manu se réveille à l’arôme du bacon et des œufs. Elle entend fredonner à la cuisine et reconnaît la voix de Paul. Elle se lève et descend au premier plancher, attiré par l’odeur.

— Salut, ma belle extraterrestre, que dirais-tu de goûter une spécialité de ma planète ?
— Bon, je veux bien essayer, l’effluve est attirant. Mais tu vas me dire pourquoi cette soudaine bonne humeur.
— O.K., je te raconte ça en mangeant.

Les deux complices dégustent leur petit déjeuner, que Manu trouve succulent. Paul explique que ce matin, sans aucun avertissement, sa forme physique, son fluide corporel, sa joie de vivre, bref tout son être a retrouvé ses repères. Manu lui fait alors une déclaration inattendue.

— Paul, je dois te communiquer une vérité que mon grand-père m’a confiée, juste avant que nous quittions Bar.
— Tu m’intrigues.
— Mon grand-père m’a bien spécifié de choisir le bon moment pour te révéler cette connaissance.
— Tu m’intrigues encore plus.
— Bien vois-tu, grand-père a passé les trois quarts de sa vie comme savant explorateur, archéologue si tu préfères. Il a connu bien des civilisations et c’est à ce sujet que je dois te révéler ceci : les êtres comme nous et comme toi se ressemblent énormément, ils sont génétiquement compatibles et peuvent se reproduire entre eux. Le seul problème est cette petite différence qui fait que notre noyau cervical est dissemblable.
— Que veux-tu dire par noyau dissemblable ?
— C’est un peu complexe et simple en même temps. Grand-père m’a expliqué qu’au début de notre civilisation, un schisme s’est produit, idéologique au début. Mais avec le temps, c’est devenu physique. Sans trop savoir pourquoi, le noyau du pouvoir s’est développé différemment entre les deux doctrines. Puis un des deux groupes s’est exilé sur une autre planète, ensuite vers d’autres univers. Ce n’est que depuis quelques centaines d’années que l’on a repris contact avec votre civilisation, pour s’apercevoir qu’elle avait été détruite, sauf des petits groupes qui ignorent leurs pouvoirs.
— Comme ici sur la Terre.
— Oui, c’est ça. L’idéal, vois-tu, ce serait de rapatrier tous ces êtres dans notre univers et leur expliquer la situation. Malheureusement, leur
Chapitre 11

évolution ne le permet pas encore, et il demeure un petit problème de noyau à régler.

— Quel est ce petit problème ?
— La puissance que procure cette anomalie physique s’est transformée, comme je te l’ai dit tantôt, inégalement chez vous. Votre pouvoir est devenu supérieur et un peu agressif. C’est en partie à cause de cela, et autre chose aussi, qu’a eu lieu la destruction du sixième univers. Les autres civilisations, qui ne possèdent pas ce pouvoir, y ont contribué largement aussi. Ceux que tu connais, comme Micho et Karime, appartiennent à ces civilisations. Ils aimeraient bien découvrir comment fonctionne ce pouvoir et c’est ainsi, en effectuant des expériences sur des êtres comme toi, qu’ils ont déclenché cette catastrophe qui est arrivée au sixième univers.

— Si je résume, mes pouvoirs et ceux de mes semblables sont supérieurs aux vôtres, mais peuvent devenir belliqueux.
— Oui, mais vous pouvez aussi apprendre à vous contrôler. Tu en es la preuve vivante. Nous n’avons décelé chez toi aucune anomalie physique qui expliquerait ce phénomène. Alors, nous pensons qu’il est d’ordre physiologique et générationnel. Un changement dans la manière de percevoir la vie, les relations entre les individus, et l’affaire est dans le sac.

— L’affaire est dans le sac. Tu commences à maîtriser la parole drôlement bien.
Paul, ébranlé par la révélation de Manu, s’efforce de ne rien laisser paraître. Il lui propose une visite éclair de sa planète. Elle accepte. Elle lui rappelle qu’ils doivent rencontrer ses compatriotes étudiants dans deux semaines. Le tour de Terre monopolise cette période. La pauvreté, les guerres et le manque de répartition de la richesse surprènent Manu. Elle avait étudié sur sa planète les comptes-rendus de ceux qui y étaient venus faire des recherches, mais ne s’attendait pas à voir tant de misère. Elle met ça sur le compte de l’évolution, se rappelant que les siens avaient eux aussi traversé une période semblable au début de leur civilisation.

La rencontre avec les étudiants se fait dans un restaurant situé en plein centre-ville.

— Salut! Comment ça va, vous autres ?

L’accent est presque parfait.

— Bien, et je constate que, de votre côté, communiquer par la parole n’a plus de secret pour vous.

Ils placotent ainsi tout l’avant-midi. Les deux étudiants prévoient demeurer sur Terre six mois. Ils se quittent et décident d’un commun accord de se revoir avant leur départ. Entre temps, si une obligation de communiquer se présente, un canal sensoriel sera établi.
Chapitre 11

De retour au chalet, les jours qui suivent sont remplis de discussions, de marches interminables, de moments de réflexion personnelle, et de bons repas. Puis un bon matin, la question fut posée.

— Dis-moi Manu, tu m’as bien dit que tu avais une centaine d’années ?
— Oui.
— Je suis peut-être direct, mais est-ce que tu as déjà eu des relations intimes avec un être de l’autre sexe ?

Le faciès de Manu s’empourpre à la suite de cette question.

— Je dois faire une mise au point sur ce sujet. Vois-tu Paul, nos premières relations arrivent autour de deux cents ans d’âge. Si je me compare aux femelles de cette Terre, je n’ai qu’environ onze ans, ce qui veut dire pas très mature. Par contre, le physique est celui d’une femme adulte.
— Je comprends, réplique Paul. Mais c’est difficile à concevoir, car ta maturité et tes connaissances laissent paraître le contraire.
— Je te sens déçu, ou plutôt songeur.
— C’est vrai. J’ai déjà de la difficulté à digérer tout ce qui m’arrive, et maintenant ceci, ça devient exigeant.
— Depuis que je suis sur ta planète, moi aussi je réfléchis beaucoup. Je comprends mieux le sentiment que je ressens pour toi, et je dois admettre que je suis dépassée par tout ceci.
— Tu sais Manu, ils nous restent plusieurs centaines d’années à vivre, alors on a le temps pour de longues fréquentations!


— Paul, que dirais-tu si je retournais sur ma planète pour de petites vacances ?

Paul essaie de ne rien laisser paraître, mais la proposition de Manu ne lui déplaît pas du tout.

— Tu crois que ça te ferait du bien ?
— Je le crois, et je crois qu’à toi aussi ça te fera du bien, comme tu dis. Nous serons peut-être à un univers de distance, mais à peine une pensée l’un de l’autre. Puis mes sentiments pour toi n’ont pas changé. Mais comme je n’ai pas ta maturité émotionnelle, ou sentimentale si tu préfères, je dois m’ajuster à tout ceci. Et je crois que tu as besoin de respirer un peu. Si on se fréquentait comme ça se passait il n’y a pas si longtemps sur ta planète. Les bons jours, disais-tu. Alors, ce sera les bons mois en ce qui nous concerne.
Paul éclate de rire. Il constate que la série « Le temps d’une paix » a laissé ses traces. Ils se mettent d’accord sur les détails de leurs fréquentations, puis à brûle-pourpoint, il lui demande si elle croyait en Dieu.

— Quelle question! Je croyais que tu en avais discuté avec mon grand-père.
— Oui, mais pas sous cet angle-là.
— Vois-tu, bien que nous ayons quelques milliers d’années de civilisation de plus que vous, nous n’avons toujours pas résolu la question.
— Je sais.
— Tout ce qui concerne les actes de foi sur notre planète relève de réflexions personnelles. Comme nous vivons des centaines d’années et que nous décidons du moment de notre départ, mis à part les décès accidentels, et ils sont peu nombreux, chacun se prépare à sa façon. Il fut une époque où, comme sur Terre, nous avions des dirigeants spirituels, mais cette situation déclenchait des tensions et des affrontements inutiles. Puis toute forme de spiritualité sectaire fut bannie.
— Merci, nous en reparlerons plus tard si tu veux.

Manu se blottit innocemment contre Paul. Celui-ci peine à se contenir, mais se souvient de la maturité sexuelle de sa compagne.

Le jour du départ, Paul décide d’accompagner Manu et les deux étudiants jusqu’au vaisseau. À l’intérieur, les au revoir se terminent. Les habitants de Bar promettent à Paul de revenir
De retour au chalet, Paul s’efforce de faire le point. Les dernières années, depuis son enlèvement, ont été remplies d’événements de toutes sortes, allant du décès à la joie, d’expériences nouvelles, d’apprentissage, d’échecs, de quelques réussites, bref de phénomènes tellement disparates qu’il lui faudra du temps pour y remettre de l’ordre.


Encore une fois, ce n’est que seize heures plus tard qu’il se réveille. Cette fois-ci, ses idées sont claires. Il se restaure à nouveau, puis retourne devant son ordinateur.

Il écrit sans arrêt, se remémorant toutes les péripéties depuis son enlèvement et il y en a! Tous les efforts pour rendre sa planète harmonieuse, ses contacts avec ses amis extraterrestres, la destruction manquée de la Terre, le soutien inattendu des
Chapitre 11

habitants d’un septième univers, sa visite sur Bar, sa relation avec Manu. Il sait maintenant ce que voulait dire Manu lorsqu’elle lui parlait de la différence du noyau de son cerveau. Les dernières heures de sommeil lui ont permis de compléter, bien malgré lui, la dernière phase de l’élaboration de ce noyau.

Deux jours plus tard, des dizaines de pages remplies de ses souvenirs, il s’arrête, ferme son ordinateur, s’installe sur la véranda une boisson à la main, et sourit.

Cette sérénité, qu’il ressent dans tout son être, lui procure plus de bien-être qu’aucune drogue ne pourra jamais lui fournir. Il se laisse aller encore plus loin dans cette plénitude. Le bilan qu’il vient de rédiger l’a libéré de toute lourdeur. En pensant à sa fille, il se dit que rien n’a changé à l’amour qu’il lui porte. Par contre, un détachement incompréhensible, mais bien réel, le gagne lentement. L’envie de la revoir s’estompe. Un sommeil léger le gagne. C’est ainsi que se termine une autre journée.

Le temps s’écoule doucement. Il parcourt les pages de son bilan, lentement, jour après jour, ce qui le rend de plus en plus serein. Puis un beau matin, il se décide et se rend à l’endroit où devrait se trouver le vaisseau laissé par ses amis de Bar. Il le trouve. Gagné par une impulsion, il décide de monter à bord et de rendre visite à son ami Karime. Celui-ci ne croyait jamais le revoir.

— Paul, quelle surprise !
— J’ai cru qu’une petite visite secrète te ferait plaisir.
Énormément, je croyais qu’après la dernière visite de l’armada tu ne voudrais plus me revoir.

— Je suis sûr que tu as tout fait pour dissuader cette attaque.

— Oui, tu as raison. Tu sais, mon pouvoir de persuasion ne faisait pas le poids. Mais après l’accueil que tu leur avais réservé, ils sont revenus, comme vous dites chez vous, la queue entre les deux jambes.

Les deux rirent de bon cœur. Ils discutèrent ainsi longtemps. Puis, avant de se séparer, ils s’engagèrent à se revoir. Paul lui promit de lui faire visiter un autre univers, s’il avait la permission de ses habitants.

Cette visite engendra chez Paul le goût de passer à autre chose. Il y a déjà six mois qu’il s’est installé dans ce chalet isolé. Un beau matin, un homme et une femme cognent à la porte.

— Bonjour, êtes-vous Monsieur Dubé ?

Paul regarde ses deux visiteurs. Une fraction de seconde, c’est le temps qu’il met à répondre. Il se souvient qu’il a loué ce chalet avec son vrai nom.

— Oui, que puis-je faire pour vous ?

— Je me présente, Raymond Delisle et voici mon assistante Suzanne Dandurand. Nous sommes ici pour une évaluation du chalet. Monsieur Garand ne vous a pas averti ?
Chapitre 11

Paul réalise qu’il n’y a pas de téléphone et qu’il n’est jamais allé au bureau de poste depuis qu’il s’est installé ici.

— Non, mais je dois dire que je ne suis pas allé chercher mon courrier depuis un bout de temps, et Monsieur Garand n’a pas mon numéro de téléphone.

Ment, Paul.

— Nous pouvons revenir un autre jour si vous préférez.
— Non, allez-y, faites votre travail. Mais j’aimerais savoir si vous êtes au courant pourquoi Monsieur Garand veut une évaluation de cette demeure ?
— Bien sûr. Il a l’intention de vendre cette propriété. Sa femme est décédée l’hiver dernier et il aimerait s’installer dans le sud, je crois.
— Savez-vous s’il a un acheteur ?
— Non, il attend l’évaluation. C’est ce qu’il m’a dit.

Paul le remercie. Il les regarde mesurer les pièces, prendre des notes, discuter de tels ou tels matériaux.

— Excusez-moi ?
— Oui, Monsieur Dubé, répond Suzanne Dandurand.
— Auriez-vous le numéro de téléphone de monsieur Garand ?
L'étrange réalité de Paul

— Oui, je dois l’avoir ici. Quelque chose qui ne va pas ?
— Non, au contraire, il me vient une idée. Je serais peut-être intéressé à l’acheter, ce chalet.

L’achat se conclut la semaine suivante.

Paul voulut revoir sa famille une dernière fois, histoire de vérifier si son détachement était bien réel. Lorsqu’il s’installa incognito chez sa fille, puis par la suite chez son garçon, il constata la même impression, le même sentiment déjà ressenti. Un étrange état de neutralité, comme s’il regardait avec la plus grande indifférence un film se dérouler devant ses yeux. Ces visites le laissent songeur.

Paul pensa à Manu. Il la rejoignit sur sa planète. Les retrouvailles furent chaleureuses, mais il comprit qu’il fera face à de longues fréquentations, de très longues fréquentations. Manu décela chez Paul une hésitation, une lenteur dans ses réflexions qu’elle ne lui connaissait pas.

Elle lui présenta une amie psychologue. Leur première rencontre commença ainsi.

— Bonjour Paul, je suis Roubas. Manu vous a trouvé changé et elle s’inquiète pour vous. Je suis ce que vous nommez sur votre planète une psychologue.
— Bonjour, c’est vrai que je me pose beaucoup de questions.
— Notre amie m’a raconté votre histoire. N’importe quel humanoïde à votre place se questionnerait. Vous sentez-vous déprimé ?
Chapitre 11

— Non, mais plutôt engourdi, lent, j’ai de la difficulté à aligner mes pensées. Je dirais que je fonctionne comme dans du Jell-O.
— Du Jell-O ?
— C’est un dessert, de la nourriture terrienne faite avec de la gélatine.

À voir la moue de Roubas, Paul comprit que le dessert préféré de plusieurs petits terriens ne l’avait pas conquise.

— Quel est votre plus grand questionnement, Paul ?
— À dire vrai, j’en ai plusieurs, mais ce qui me chicotte……
— Chicotte ?
— Tracasse le plus, c’est l’incapacité à juger ma situation, n’ayant aucun point de repère. Si vous préférez, je ne trouve aucune balise qui me permettrait de suivre une ligne directrice, qui me donnerait la chance de me comparer à des personnes qui auraient vécu la même situation que moi.
— Je vois. Et même, j’ajouterais que moi non plus, je ne connais ni personnellement, ni par l’histoire, quelqu’un qui vit ou aurait vécu votre situation.
— Merci, je me sens entendu. Faute de solution.
— Ce que je peux vous suggérer par contre, c’est peut-être de profiter du fait de votre visite sur notre planète pour rencontrer quelques-uns de nos philosophes.
— Merci, l’idée me plaît. Je vais demander à Manu de me guider dans mes recherches. Et si vous avez des noms à me soumettre, je suis tout ouvert.

Paul quitta Roubas plus léger. Il promit de la revoir avant son départ.

Blottis sur un banc, Manu et Paul regardent ce disque orangé se coucher entre les montagnes.

— Tu me sembles songeur ?
— Tu sais, depuis ces dernières années, je n’ai jamais encore réussi à trouver un moyen d’aider mes concitoyens.
— Les rencontres avec nos philosophes ne t’ont pas aidé ?
— Oui, un peu, mais je n’arrive toujours pas à concilier mes pouvoirs et ma conscience philosophique, ou plus simplement ce que je dois faire au sujet de mon peuple.
— Lâche prise, ça viendra.

Les jours se succèdent, puis les semaines. Le moment est venu pour Paul de retourner sur Terre. Sa relation avec Manu balance entre le désir et la retenue. Ce n’est pas pour lui déplaire.

Assis près du lac par une journée suffocante, Paul n’arrive toujours pas à rationaliser sa situation. Les expériences et les tentatives du passé lui suggèrent de prendre son temps. Mais sa nature humaine lui dicte le contraire. Et s’il tentait un dernier essai. C’est alors que les idées les plus farfelues les unes que les autres lui traversent l’esprit. Il débuta dans ses fantasmes en voulant
changer tout le pétrole de la terre en sucre, mais la peur de rendre les humains diabétiques lui fit faire demi-tour. Toujours en pensée, il voulut désorganiser toutes les banques pour qu’elles fassent faillite. Puis pourquoi ne pas dessaler les océans, ou non plutôt saler l’eau douce. Créer un virus informatique qui paralyserait les ordinateurs. Inverser le climat. Et bien d’autres idées que l’auteur n’ose pas nommer.
Pour en terminer avec le ridicule de cette situation, Paul s’octroie des vacances de réflexion qu’il utilise à visiter les recoins de sa planète.
Dans un immeuble de la grande ville.

— C’est à quel sujet ?
— Il m’a laissé un message de le rappeler, mais comme je passais par ici, je me suis dit que je pourrais peut-être le voir. Je crois que c’est au sujet de mon livre.
— Un instant, je vérifie s’il est libre.

Quelques minutes plus tard.

L’étrange réalité de Paul

L’idée lui était venue un soir qu’il contemplait un reflet qui scintillait sur l’eau du lac. Puis deux mois plus tard, il contactait un éditeur. Comme de raison, son pouvoir aidant, le manuscrit fut accepté.

Paul, dans ce livre, raconte l’histoire de sa vie sous forme de roman, en changeant les noms et le nombre de ses enfants et de ses proches. Il se rappelle la perspicacité de sa fille et veut éviter qu’elle se mette à faire des liens avec lui. Il écrit sous un nom de plume et modifie son apparence physique pour ne pas être reconnu.

— À quel nom ?
— Odette, Monsieur Nelson.

La file de personnes qui voulaient faire autographier leur livre surpris Paul. Son éditeur lui avait fait part de l’intérêt que son œuvre suscitait mais Paul n’avait pas cru à une telle ampleur.

Il regarde sur la table à la recherche d’un crayon lorsqu’une voix lui demande :

— Pourriez-vous écrire ‘’À Véronique’’ ?

Le timbre, le ton, cette voix, il la connaissait bien. Un frisson le parcourt de part en part. Il se ressaisit et répond en levant les yeux d’une intonation qu’il veut le plus neutre possible.
— Véronique, vous m’avez dit ?
— Oui, c’est bien ça.
Elle était la dernière de la rangée.

— Vous l’avez déjà lu ?  
— Oui, je l’ai parcouru d’une seule traite.  
— Est-ce que je pourrais avoir votre avis ?  
— Bien, je me suis prise à imaginer que votre roman était une histoire vraie, puis me prenant au jeu, j’ai cherché des moyens de sauver notre monde.

— Et puis, vous y êtes arrivé ?  
— Vous savez, mon père, lorsqu’il était vivant, nous posait la question suivante : « Que feriez-vous si vous aviez les pouvoirs de Dieu ? » En parcourant votre livre, je me suis rappelé ces moments.

— De quoi est décédé votre père ?  
— Un accident en voyage.  
— Auriez-vous quelques minutes pour prendre un café ?  
— Maintenant ?  
— Oui, sans vous commander.  
— O.K., il y en a un juste en face.  
— Bon, bien allons-y.

Le duo se dirige au café en placotant du livre. Paul, pour les circonstances, avait pris l’apparence d’un homme d’une soixantaine d’années. Il s’était dit que cela ferait plus crédible comme écrivain.

— Deux cafés, s’il vous plaît.
L'étrange réalité de Paul

— Comme ça, vous avez déjà eu à confronter vos idées avec votre père sur des pouvoirs extraordinaires.
— Oui, ça agrémentait les soupers de Noël. Mais pour en revenir à votre livre, ce qui m’a le plus surprise, c’est l’histoire.
— Vous voulez dire ce qui est arrivé à mon personnage principal ?
— Oui. Si mon père n’était pas décédé, je l’aurais soupçonné de l’avoir écrit, tellement l’histoire ressemble à celle de notre famille.
— Vous savez, il y a de ces coïncidences quelquefois. Mais pour en revenir au contenu, auriez-vous quelques idées à me suggérer pour le tome deux ?
— Je ne crois pas qu’il y a une réponse, et si votre personnage principal avait réellement ces pouvoirs, il serait bien embêté de vivre parmi nous, pauvres humains.

Leurs tasses de café sont vides. Paul regarde le fond de la sienne et juge qu’il est temps de mettre fin à cette rencontre.
Les entrevues, les interviews et les séances d’autographes se succèdent pendant quelques mois. Le fait que son livre fut réédité en français, puis traduit en anglais, en fit un best-seller. Il fut par la suite traduit en 28 langues. Paul dut parcourir plusieurs continents pour la promotion de son œuvre. Puis le tout se calma. Paul, de retour chez lui, en profite pour évaluer la situation. Son livre se termine sur une conclusion qui suggère au lecteur intéressé de lui faire parvenir par courriel des actes
Conclusion

que son héros pourrait accomplir pour aider ses concitoyens. Il va consulter sa boîte de courrier. Oh! Quelle surprise! Des centaines de messages lui proviennent de partout dans le monde. Si les idées lui firent défaut dans le passé, cette abondance le ragaillardit.

Naturellement, personne ne soupçonna que cette tirade de science-fiction était vraie. Quoique certains amis ou parents, qui avaient connu Paul, ne purent s’empêcher d’avoir une pensée à son sujet. Le croyant décédé, cette idée s’estompa rapidement.

Les jours s’écoulent lentement au rythme des saisons. Paul a tellement reçu de concepts, de représentations, de manières de sauver le monde qu’il comprit que, seul, l’aventure lui semblait insurmontable, mais qu’ensemble ils réussiraient. Lorsqu’il quitta cette bonne vieille Terre pour retrouver Manu et lui raconter son aventure avec son roman, c’est le cœur plus léger et l’âme sereine qu’il quitta cette planète bleue. Pour mieux revenir plus tard.
AU SUJET DE L’AUTEUR

Né en 1951, l’auteur a connu le juvénat des Frères Maristes à son début du cours classique. Ayant constaté assez rapidement qu’il n’a pas la vocation, il termine ses études secondaires à la polyvalente de Mont-Rolland. Puis il suit des cours de spécialisations et universitaires. Il exerce par la suite plusieurs métiers et professions. D’agent d’assurance à mécanicien en automobile, de technicien en équipement sportif à commerçant, il travaille maintenant dans un Centre Jeunesse comme surveillant en institution. Cette polyvalence, involontaire au début puis cultivée intentionnellement, lui ouvre plusieurs voies, dont celle de l’écriture. C’est lors de longues nuits de surveillance, baignée dans la solitude, qu’une page à la fois il en arrive à écrire ce roman.
COMMUNIQUER AVEC L’AUTEUR

Adresse électronique

gilcot@cgocable.ca

Page personnelle de Gilles Côté
sur le site de la Fondation littéraire Fleur de Lys

http://www.manuscritdepot.com/a.gilles-cote.1.htm
TABLE DES MATIÈRES

<table>
<thead>
<tr>
<th>CHAPITRE</th>
<th>PAGE</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>CHAPITRE 1</td>
<td>13</td>
</tr>
<tr>
<td>CHAPITRE 2</td>
<td>37</td>
</tr>
<tr>
<td>CHAPITRE 3</td>
<td>121</td>
</tr>
<tr>
<td>CHAPITRE 4</td>
<td>143</td>
</tr>
<tr>
<td>CHAPITRE 5</td>
<td>185</td>
</tr>
<tr>
<td>CHAPITRE 6</td>
<td>207</td>
</tr>
<tr>
<td>CHAPITRE 7</td>
<td>227</td>
</tr>
<tr>
<td>CHAPITRE 8</td>
<td>257</td>
</tr>
<tr>
<td>CHAPITRE 9</td>
<td>305</td>
</tr>
<tr>
<td>CHAPITRE 10</td>
<td>353</td>
</tr>
<tr>
<td>CHAPITRE 11</td>
<td>369</td>
</tr>
<tr>
<td>CONCLUSION</td>
<td>401</td>
</tr>
<tr>
<td>AU SUJET DE L’AUTEUR</td>
<td>407</td>
</tr>
<tr>
<td>COMMUNIQUER AVEC L’AUTEUR</td>
<td>409</td>
</tr>
</tbody>
</table>
L'édition en ligne sur Internet contribue à la protection de la forêt parce qu'elle économise le papier.

Nos livres papier sont imprimés à la demande, c'est-à-dire un exemplaire à la fois suivant la demande expresse de chaque lecteur, contrairement à l'édition traditionnelle qui doit imprimer un grand nombre d'exemplaires et les pilonner lorsque le livre ne se vend pas. Avec l’impression à la demande, il n’y a aucun gaspillage de papier.

Nos exemplaires numériques sont offerts sous la forme de fichiers PDF. Ils ne requièrent donc aucun papier. Le lecteur peut lire son exemplaire à l'écran ou imprimer uniquement les pages de son choix.

Disparu depuis trois jours, Paul ne se doute pas de ce que l’avenir lui réserve. Une mauvaise manipulation réalisée par un être venu d’un autre univers le laisse avec des pouvoirs invraisemblables.

Il devra traverser plusieurs étapes avant de bien maîtriser ses nouvelles facultés. Cependant, malgré ses nombreuses expériences pour soulager la misère humaine et améliorer la condition de ses semblables, Paul se bute à une certaine réalité.

Pressant sa famille, ses amis, des connaissances et même des étrangers à lui suggérer des idées, il ne parvient pas à des résultats probants.

Cependant un espoir subsiste: ses nouveaux alliés y sont-ils pour quelque chose ? La lecture de ce roman vous incitera probablement à vous poser, vous aussi, la question. Mais quelle question ? Et si vous trouvez la réponse, bien à vous de la transmettre à Paul.

Gilles Côté

Fondation littéraire Fleur de Lys

Pionnier québécois de l’édition en ligne avec impression papier et numérique à la demande

http://manuscritdepot.com/